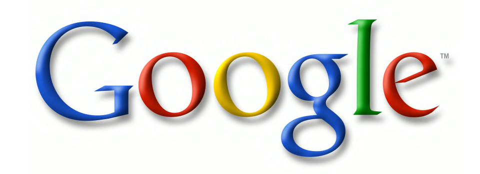
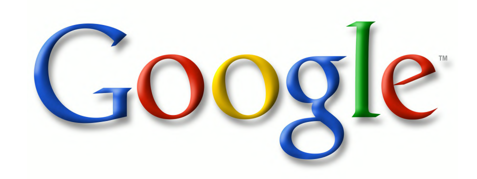
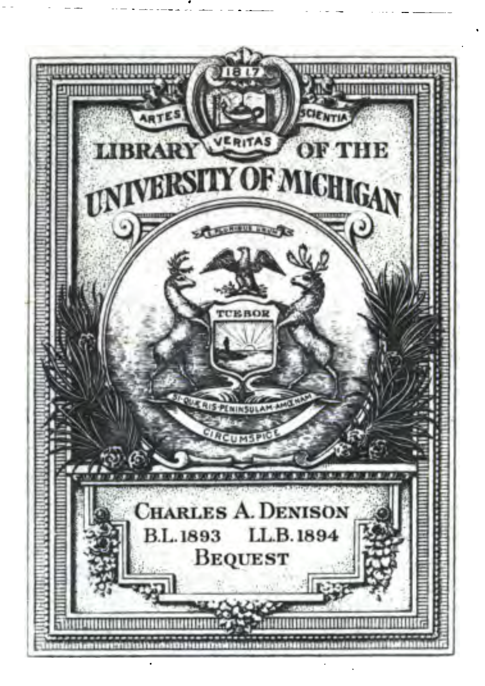





1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

MAGASIN ASIATIQUE.

Prospectus.

Le besoin d'un ouvrage périodique, destiné à faire connaître en Europe les découvertes géographiques qui se font, de nos jours, dans les parties les moins connues de l'Asie, était senti généralement. Ce sont principalement les Russes qui, depuis nombre d'années, ont reconnu l'importance d'explorer les pays limitrophes de leur vaste empire, et qui ont déjà mis au jour plusieurs ouvrages très-curieux sur les expéditions faites par eux dans l'intérieur de l'Asie.

Il nous suffira de citer le *Voyage de Mr Mouravier à Khiva*, à travers la mer Caspienne, celui de *Mr Timkovski*, *par la Mongolie*, *à Péking*, et la *Relation de l'Ambassade Russe à Boukhara*, décrite avec beaucoup de talent par *Mr le baron de Meyendorff*.

Outre ces ouvrages, assez considérables, on publie en Russie journellement des morceaux de moindre étendue, qui se trouvent insérés dans des recueils écrits dans la langue du pays. Comme la connaissance de cette langue est peu répandue en Europe, et comme il est très-difficile de se procurer, en France et en Angleterre, les livres et écrits périodiques imprimés au-delà de la Duna, Mr J. Klaproth, auteur de la Revue que nous annonçons, croit

rendre un service en donnant, dans ce journal, des traductions ou des extraits des morceaux géographiques et historiques les plus curieux, qui paraissent ou qui ont paru dans les ouvrages dont nous venons de parler.

Outre ces traductions, qui occuperont une partie de chaque numéro, on y trouvera aussi des mémoires originaux, et des recherches sur différens points de géographie et d'histoire de l'*Asie Centrale et Septentrionale;* enfin l'auteur y insérera quelquefois des vocabulaires de langues qui ne sont pas encore connues en Europe, en excluant cependant toutes les recherches philologiques réservées par lui pour d'autres ouvrages.

MAGASIN ASIATIQUE.

MAGASIN ASIATIQUE,

OU

REVUE GEOGRAPHIQUE

ET HISTORIQUE




De l'Asie Centrale

ET SEPTENTRIONALE;

Publiée par Mr J. Klaproth,

Membre des Sociétés Asiatiques de Paris et de Londres.

Au chr de Paravey avec ses notes

TOME PREMIER.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,
Imp.-Lib. de la Société Asiatique, Édit.-Propr. du Journal Asiatique,
Rue Saint-Louis, No 46, au Marais, et rue Richelieu, No 67.

1825.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

A

Sir John Malcolm,

Major-Général des Armées de S. M. Britannique,

Grand-Croix de l'Ordre du Bain,

Chevalier de celui du Lion et du Soleil de Perse, etc., etc.

Respectueusement offert

Par son très-humble et très-
obéissant serviteur,

J. Klaproth.

OCTOBRE 1825.

MAGASIN ASIATIQUE.

VOYAGE A KHOKAND,

ENTREPRIS EN 1813 ET 1814,

Par Philippe Nazarov, *interprète au service du gouvernement russe.*

Les peuples de l'Asie moyenne sont jusqu'à présent très-peu connus. Envoyé en mission dans le Khokand et retenu pendant un an et demi dans ce pays, je me suis occupé d'observer les mœurs et les coutumes de ses habitans, la situation des lieux et les fortifications des villes.

Parlant l'idiome de ce pays aussi facilement que ma langue maternelle, cette circonstance me procura le moyen de m'instruire de beaucoup de choses que, sans cet avantage, j'eusse ignorées comme tant d'autres voyageurs, qui sont obligés d'avoir recours à des interprètes.

Je publie le résultat de mes observations pour jeter quelque jour sur ces contrées intéressantes, patrie de peuples qui, pendant trop long-tems, furent le fléau de l'empire russe.

Ces notices, que je soumets au jugement des lecteurs,

éclairés, seraient restées inconnues sans la munificence de M. le comte de Romanzov; cet illustre protecteur des lettres accueillit avec bienveillance, et se charge généreusement de faire publier à ses frais, tout ce qui peut contribuer à éclaircir l'histoire et la géographie de sa patrie.

Des envoyés de *Khokand* (1) étaient venus en Russie; lorsqu'en 1812 ils retournèrent dans leur patrie, ils s'arrêtèrent dans la forteresse de *Petropavlovsk* (2).

Un de ces envoyés y mourut de maladie; un autre était homme de mœurs très-déréglées; ses liaisons avec des femmes de mauvaise vie lui firent faire con-

---

(1) L'auteur écrit toujours ce nom *Kokant*; cependant la véritable orthographe en est خوقند *Khôkand*, comme on le voit par deux monnaies frappées dans cette ville, et rapportées de Boukhara par M. le baron de Meyendorff. La manière chinoise d'écrire ce nom est 罕 霍 *Hô han*, et en caractères mandchoux [illegible] *Khokhan*. Dans la géographie persane attribuée à Ibn Haukal et publiée par sir W. Ouseley, ce nom est écrit une fois خواقند *Khouakand* (Khôkand), et une autre fois, vraisemblablement par erreur, جواكند *Djouakend*. Kl.

(2) *Petropavlovsk*, forteresse russe, est située par 66° 43' de long. E. et 54° 38' de lat. N. à la frontière de la Sibérie et de la steppe des Kirghiz, et sur la rive droite de l'Ichim qui est très-élevée. Elle a reçu dernièrement le rang de ville et est devenue le chef-lieu d'un cercle de la province d'*Omsk*; autrefois elle était du gouvernement de Tobolsk. Kl.

naissance avec un soldat exilé, qui, pour s'emparer de son argent, le tua au bain, et le jeta dans la rivière. Cet événement fit prendre au commandant en chef parti d'envoyer une personne de confiance à *Khokand*, afin de détruire les mauvaises impressions résultant des faux bruits qui pourraient y parvenir sur cette aventure. Je m'offris pour cette mission; ma proposition fut agréée.

Le commandant du corps stationné sur la ligne (1) me remit, le 16 mai 1813, une lettre de l'empereur

(1) Les frontières asiatiques de l'empire russe sont formées par des *lignes militaires*, qui portent des noms particuliers, soit d'après celui du chef-lieu, soit d'après la contrée qu'elles traversent. Vers le Caucase il y a la *ligne Caucasienne*; celles d'*Astrakhan* et d'*Orenbourg* séparent ces gouvernemens de la steppe des Kirghiz. La dernière ligne se termine vers l'Orient à la redoute d'*Ozernoï*, située sur l'*Oui*, quelques lieues avant son confluent avec le Tobol. C'est cette rivière qui forme ici la frontière de la Sibérie, dont les lignes ou limites militaires s'étendent de la redoute de *Sibirskoi* jusqu'au fort de *Boukhtarminsk*, d'un côté, sur une distance de 1535 verst, et de l'autre jusqu'à *Kouznetsk*, ville éloignée de 2179 verst.

La première partie de la ligne sibérienne est celle de l'*Ichim*. Elle va de la redoute de Sibirskoi, 537 verst, jusqu'à la forteresse d'*Omsk*, en traversant une steppe remplie de lacs salés.

La ligne de l'*Irtych* commence à Omsk, suit la rive droite de cette rivière et finit à Boukhtarminsk; sa longueur est de 998 verst.

A Boukhtarminsk commence la ligne de *Büsk* ou de *Kouznetsk*, longue de 754 verst; elle aboutit à la partie occidentale des monts Allitai. Toutes ces gnes sont protégées par des forteresses, des redoutes et des corps-de garde, qui, quoique assez mal fortifiés, sont pourtant en état de résister aux tentatives des nomades qui voudraient essayer de le prendre. La ligne de laquelle il s'agit dans le texte est celle de l'*Ichim*; son chef-lieu est *Petropavlovsk*. Kl.

adressée au prince de *Khokand ;* cette dépêche était accompagnée de présens.

Je partis, avec un détachement de cosaques, chargés de protéger une caravane de marchands qui devaient chercher à former des liaisons avec le *Khokand;* la caravane était composée de cent chameaux, portant des marchandises valant 200,000 roubles (ou francs). Les instructions que le commandant m'avait données, me recommandaient d'avoir un œil attentif sur les présens, de traiter les ambassadeurs avec tous les égards possibles, et, sans éveiller leurs soupçons, de prendre en secret les précautions nécessaires pour leur ôter les moyens de quitter la caravane. Arrivé à la frontière du *Khokand,* je devais congédier les cosaques, et aller à la capitale du pays avec les envoyés et la caravane, remettre entre les mains du prince les présens, et lui demander une réponse pour l'empereur.

Je devais aussi faire tous mes efforts pour empêcher les *Kirghiz* de piller la caravane, et, en cas de besoin, envoyer un courrier à la ligne pour demander du secours.

Je dis adieu à ma femme et à mes enfans, et je les recommandai à la Providence. Je partis d'*Omsk* (1) avec la caravane et mon escorte; nous passâmes par Pétropavlovsk, et nous atteignîmes la steppe des *Kirghiz-Kaïssak.*

---

(1) *Omsk*, capitale de la province et du cercle qui porte son nom. C'est une ville fortifiée sur la rive droite de l'*Irtyche* et les deux bords de l'*Om;* par 71° 2' long. E., et 54° 57' lat. N. Kl.

Cette steppe s'étend à l'ouest jusqu'aux rives de l'*Oural* (Iaïk); au nord, jusqu'à celles de l'Oui et à la ligne sibérienne des bords du *Tobol* à ceux de l'*Irtych;* à l'est, elle se termine au *Tchouï* sur les limites du territoire de *Khiva*, du *Turkestân*, etc. Au sud-est et au sud, elle a le *Syr-daria*, le lac d'*Aral* et la *mer Caspienne.*

La surface de cette vaste contrée offre une plaine sablonneuse, coupée par des ravins secs et nus, et des terrains salés. On y trouve peu de terres susceptibles de culture, et encore moins de terrains propres à y planter des arbres.

Le climat de la partie septentrionale est humide; l'hiver y dure environ six mois; le froid commence en octobre; au mois de mars on y voit déjà de la verdure; l'été y est presque toujours chaud. Des sources nombreuses, des ruisseaux et des lacs entretiennent la fraîcheur dans ces cantons; les pâturages y sont abondans. Toute cette région est excellente pour le bétail.

Les *Kirghiz*, habitans de cette steppe, sont en général de taille moyenne; ils ont le teint basané; le climat sous lequel ils vivent n'étant pas variable, ils restent toujours en plein air; leur santé est inaltérable; ils supportent très-bien le chaud et le froid. Leur nourriture est simple et grossière; pendant l'été elle consiste en *kumyz* et en lait, et pendant l'hiver, en viande de cheval accommodée avec de la farine. Leur principale occupation est d'élever du bétail : ce soin leur fait négliger la culture de la terre.

Les Kirghiz sont d'excellens cavaliers ; à peine un enfant a-t-il atteint l'âge de quatre ans, qu'on le place sur un cheval. Ils sont esclaves de leur parole ; mais, d'ailleurs, emportés, vindicatifs, voleurs par naturel et adonnés à la fougue de leurs passions.

Lorsqu'on arrive dans ces steppes et qu'on voit ces peuples nomades, faisant paître leurs moutons et leurs chevaux qu'ils mènent d'un lieu à l'autre, s'arrêtant avec leurs troupeaux et plaçant où bon leur semble les iourtes dans lesquelles ils demeurent, on se croit transporté dans les siècles passés, et dans les camps des anciens Mongols, ces conquérans dont le nom suffisait pour faire trembler les nations, et dont la puissance n'a laissé d'autre souvenir que celui de leurs exploits barbares.

La nation kirghize est partagée en trois hordes : la *grande*, la *moyenne* et la *petite*. Chaque horde est divisée en plusieurs tribus (qu'on appelle en russe *volost*), qui se composent ordinairement de 3 à 5000 iourtes ou tentes de feutre. Chaque horde est sous le commandement d'un *sulthan*. Les tribus sont subdivisées en *aoul* ou villages de 30 à 70 iourtes chacun. Les chefs de ces derniers s'apellent *bi*.

Les Kirghiz ne payent aucun tribut : ils sont entièrement indépendans ; le droit du plus fort règne chez eux dans toute l'acception du terme. Ce droit monstrueux, si contraire à la vie sociale, cause des querelles presque continuelles entre les tribus. Les attaques pour s'emparer des bestiaux d'autrui, sont très-fréquentes : l'on se bat alors avec acharnement.

Les femmes, qui vont à cheval aussi bien que les hommes, combattent avec des pieux et des lances; elles le cèdent à peine aux hommes en férocité. Les armes des Kirghiz sont le fusil à mèche, le javelot, la lance, le sabre, l'arc et les flèches.

Ce peuple professe la religion musulmane: chaque Kirghiz a par conséquent autant de femmes qu'il en peut nourrir. La stérilité est regardée parmi les femmes comme un déshonneur; elles sont grandes et belles, et jouissent d'une santé robuste.

On marie les enfans dès l'âge le plus tendre; un père envoie des entremetteurs pour proposer la main de son fils; il promet de donner un *kalym* (dot) convenable qui consiste en esclaves kalmuks, chevaux et bœufs. Si le père d'une fille y consent, il envoie tous les ans chez l'entremetteur pour recevoir une partie du *kalym* convenu; aussitôt que les deux jeunes gens ont atteint l'âge de puberté, on leur permet de se voir; ensuite le futur va passer une semaine ou deux avec sa fiancée.

Le beau-père fait alors placer, à environ cent toises de sa iourte, une habitation séparée pour son gendre. Chaque nuit, des femmes amènent à celui-ci sa future et la laissent seul avec lui; mais la modestie, on pourrait dire innée de ce peuple nomade, défend au jeune homme de se permettre la moindre indiscrétion envers sa compagne. Au jour fixé pour les noces, les parens se réunissent, la jeune fille passe la main par un treillage placé devant la iourte et la tend au jeune homme qui reste dehors. Le *moulla* leur demande à chacun s'ils consentent à être mariés ensemble; quand ils ont

répondu affirmativement, il unit leurs mains et récite des prières. La cérémonie du mariage est terminée. Si l'on découvre que la jeune fille n'a pas conservé sa virginité jusqu'à ce moment (ce qui arrive très-rarement), les entremetteurs tuent le cheval de parade du jeune homme, mettent ses vêtemens en lambeaux et accablent d'injures le père de la fille.

Ils n'ont d'autres lois que le Coran et le droit de la nature.

Pendant toute la journée, nous suivîmes le chemin que l'on nomme la *route d'Ablaï-khan ;* elle traverse la forêt qui conduit à l'*Ichim.* Arrivés dans le canton de *Korotoumara,* nous rencontrâmes en plusieurs endroits beaucoup de iourtes éparses et un grand nombre de troupeaux appartenant aux Kirghiz. A onze heures du soir, on ôta la charge des chameaux ; les ballots furent placés en demi-cercle, et pour plus de sûreté des cosaques furent postés tout autour. Malgré la fatigue des voyageurs, on promena les chameaux pendant à peu près deux heures, ensuite on les fit accroupir à côté les uns des autres, usage suivi pendant tout le voyage par précaution : nous n'avions que quinze chevaux qui ne furent pas dessellés ; on les réunit au centre du cercle.

Le lendemain (17 mai), à cinq heures, au lever du soleil, on continua la marche à travers des forêts jusqu'à *Koukti-Rék ;* ensuite on parcourut pendant cent verst une steppe jusqu'à *Youskomych,* et puis jusqu'à *Saragatch,* sur la *Tchaglinka,* petite rivière très-poissonneuse : ses bords sont habités par un grand nombre

de Kirghiz de différentes tribus, sous le commandement du khan *Valli*. Les iourtes des riches étaient ornées en dedans de tapis en étoffes de soie rayée. Des chevaux sellés étaient devant les iourtes; dans l'intérieur on voyait des outres pour le lait, des armes et des harnois. Les habitans, assis tranquillement, les jambes croisées, autour du feu, s'entretenaient des tems passés ; d'autres Kirghiz, étendus sur la pente des collines, faisaient paître leurs troupeaux et jouaient des airs mélancoliques sur la *syvyzga*, espèce de flûte ; les femmes tannaient des peaux, tissaient et foulaient du feutre.

Ayant eu occasion de converser avec ce peuple et l'ayant fréquenté, j'ai pu observer son caractère : il me semble que sa grossièreté et son inclination au brigandage pourraient être attribués plus à sa singulière manière de vivre et à l'esprit de vengeance qui le domine, qu'à une disposition naturelle.

Vers le soir, les Kirghiz se rassemblèrent en foule près du bord de la rivière ; ils se mirent à lutter, à courir et à tirer au but avec des flèches; quelques-uns, restés auprès des iourtes, jouaient du *dombra*, instrument qui ressemble à une grande cuiller garnie de cordes : les jeunes filles, assises près des treillages des iourtes, dont elles avaient soulevé les feutres, accompagnaient de leurs voix le son des instrumens. J'avoue que la musique ne fut pas très-harmonieuse; mais l'ensemble de ce spectacle formait un tableau agréable : il caractérisait bien l'état de contentement et d'insouciance de ce peuple.

Nous dîmes adieu à ces Kirghiz et nous continuâmes notre route jusqu'au canton nommé *Tchoubar-Aigr;* les forêts voisines fourniraient d'excellent bois de construction. Le terrain est susceptible de culture; près des lacs les prairies sont très-grasses; les Kirghiz y vont pour faire la chasse aux loups, aux renards et aux blaireaux, et pour ramasser le sel des petits lacs salés, nommés *Yaman-touz* (mauvais sel), qui sont situés dans les environs. Lorsqu'ils chassent les bêtes sauvages, ils sont à cheval et accompagnés de chiens et de grands aigles appelés *berkout*; ils prennent ceux-ci la tête couverte, sur le devant de la selle. Aussitôt qu'ils aperçoivent un lièvre, un renard ou une chèvre sauvage, ils ôtent le capuchon de l'oiseau qui à l'instant s'élance avec rapidité sur sa proie, la saisit avec ses serres et la tient ainsi jusqu'à ce que son maître arrive. Les Kirghiz estiment tant ces *berkout*, qu'ils donnent plusieurs chevaux et même des prisonniers kalmuks pour un seul de ces oiseaux.

On voyagea dans un terrain montueux; on se dirigea vers *Machak-kamych,* canton couvert de forêts, et l'on arriva dans celui de *Tetenbet-Karassou,* après avoir passé près de lacs d'eau douce. De hautes montagnes qui communiquent avec le mont *Koktcha-tau* y coupent le chemin, qui est pierreux et très-fatigant. A droite de la route, près du canton de *Tchakmach-tau,* et à la distance d'environ trois journées, s'élèvent les cimes bleuâtres du *Koktcha-tau* qui se perdent dans les nues. On ne rencontra pas une créature humaine pendant ce trajet, parce que les Kirghiz, dans

cette saison, se tiennent de l'autre côté de la montagne. Ces lieux sauvages attristent l'ame par le silence qui y règne; le voyageur éprouve une sorte de frayeur, lorsque, dans la nuit, la lune se lève et projette dans les plaines les ombres gigantesques des montagnes.

En approchant de cette chaîne, nous fûmes frappés du fracas des ruisseaux qui se précipitent du sommet des hauteurs. En se brisant sur les rochers ils se réunissent pour former un grand lac poissonneux, qui donne naissance au *Yana-sou*, dont nous suivîmes les bords. Il y a près d'un demi-siècle, les Kirghiz découvrirent au pied de cette montagne des mines de cuivre et de plomb; l'on y voit encore les excavations profondes qu'ils y ont creusées. *Vali-khan*, chef de la tribu d'*Atagassi*, habite dans le voisinage; il a défendu à ses sujets sous peine de mort de révéler aux Russes l'existence de ces mines. Les Kirghiz font une chasse active aux bêtes fauves qui sont très-communes dans ces montagnes, et qui deviennent souvent dangereuses; quelquefois elles attaquent même les petites caravanes qui voyagent dans ces déserts.

Nous allâmes ensuite à *Gour-Aigr*, canton arrosé par la *Salentou*, petite rivière qui sort en serpentant du mont *Ireimen*, et tombe dans le lac du *Koktcha-tau*.

Près de *Gour-Aigr*, on trouve le lac *Ketchoubai-Tcharkar*, dont la circonférence est d'environ 30 verstes; deux rochers, en forme de maisonnettes, s'élèvent de son centre. A côté de ce lac, on voit, sur un coteau assez roide, un cimetière de Kirghiz; les tom-

beaux sont en bois et de forme carrée. Nous remarquâmes, sur plusieurs tertres qui couvraient les sépultures, des lances fichées en terre et des aigles sculptés en bois. On nous apprit que les lances indiquaient les tombes des cavaliers renommés et les figures d'aigle celles des oiseleurs habiles.

Les fosses ne sont pas profondes; on les recouvre de monceaux de terre et de pierres. Les Kirghiz riches les plus dévots transportent les restes de leurs parens dans le Turkestan, pour les y enterrer près des tombeaux des saints. Comme ils ne peuvent entreprendre en hiver ce voyage, faute de pâturages, ils suspendent les morts à des arbres, après les avoir enveloppés de feutres et d'étoffes de laine en attendant le printems.

Quand on voyage dans ces steppes pendant l'hiver, on est frappé quelquefois de l'aspect hideux de ces cadavres suspendus, couverts de neige et agités par les vents.

Les Kirghiz des tribus d'*Atagai* et de *Siban-Kireï* ont leurs quartiers d'hiver dans le voisinage du lac *Ketchoubaï-Tcharkar;* ils échangent avec les caravanes des chevaux, des chameaux et des moutons, contre diverses marchandises.

Nous arrivâmes au moment où un de ces nomades venait d'être jugé. Les plus anciens *bi*, réunis par ordre du khan, étaient assis gravement sur des tapis étendus sur l'herbe. Leur sentence avait condamné le criminel à être mis à mort; elle fut exécutée dans un clin d'œil : on jeta une corde autour du cou du

malheureux ; attaché ainsi à la queue d'un cheval que son cavalier fit courir au galop, il fut traîné jusqu'à ce qu'il eût expiré dans ce cruel tourment. Je fus très-étonné quand on m'apprit que le supplicié était coupable d'avoir volé deux moutons à un homme de sa tribu ; cependant, ces mêmes Kirghiz, excités par leurs querelles avec leurs voisins, vont pendant la nuit enlever chez d'autres tribus des troupeaux entiers de bœufs et de chevaux : ils ne les rendent ensuite que contre une rançon considérable stipulée par les *bi* choisis par les deux partis pour juger le différend. L'usage et le caractère des Kirghiz leur permettent de se venger s'ils sont offensés. Un acte de brigandage, tel que celui que je viens de citer, n'est pas considéré comme un vol.

Le cœur déchiré par le spectacle affreux dont nous venions d'être témoins, nous nous mîmes en route pour le canton de *Kara-batyr-Tchouka*, appelé aussi *Yilandy*, ce qui veut dire en kirghiz *rempli de serpens*, à cause du grand nombre de ces reptiles dont il est infesté.

En allant de *Gour-Aigr* au canton de *Dombralu*, qui en est éloigné d'une journée de marche, nous avons passé par des forêts épaisses, bordées de chaque côté de montagnes escarpées ; le vent qui soufflait avec impétuosité agitait avec grand bruit les feuilles des arbres ; il semblait que l'on entendait hurler dans les cavités des monts les bêtes fauves ; et les corbeaux, habitans de ces forêts, faisaient retentir l'air de leurs cris perçans.

Ces lieux sont très-dangereux ; les voyageurs sont exposés aux attaques des Kirghiz qui se cachent dans les forêts. Nous avançâmes donc avec plus de précaution qu'à l'ordinaire ; de tems en tems nous tirions des coups de fusil pour intimider les brigands : heureusement il ne nous arriva rien de fâcheux. Quelques-uns essayèrent de voler nos chevaux : deux furent pris sur le fait et punis de coups de verges ; cela décida probablement les autres à nous laisser en repos.

A *Koutchak*, nous rencontrâmes la tribu de *Tourtaoul*. On s'arrêta pendant deux jours dans ce lieu pour échanger les chameaux fatigués et hors de service, et pour faire provision de moutons.

Deux jours avant notre arrivée, on avait enterré un des principaux *bi ;* les parens, gens riches, avaient invité les personnes les plus distinguées des tribus voisines à assister à la fête qu'ils donnaient en honneur du défunt ; ils avaient dressé quinze grandes iourtès pour recevoir leurs hôtes ; les convives buvaient du *kumyz*, pendant que les femmes du défunt pleuraient, s'arrachaient les cheveux et se déchiraient le visage avec leurs ongles, en célébrant la vaillance, l'amabilité et la fidélité de l'objet de leurs regrets. Elles citaient des exemples de sa générosité, de ses soins pour la conservation de ses troupeaux de chevaux, de sa valeur en combattant pour faire des prisonniers ; elles rappelaient le nombre de bestiaux dont il s'était emparé, etc. On avait tué quatre-vingts chevaux et soixante moutons pour le festin des funérailles. Après midi, lorsque la grande chaleur fut passée, les courses

à cheval commencèrent. Le but était placé à une distance de quarante verst. A quelques verst en avant, se tenaient plusieurs Kirghiz à cheval ; aussitôt qu'ils voyaient qu'un cheval fatigué par la grande distance perdait ses force, ils s'approchaient du cavalier, le prenaient sous les bras pour soulager son cheval, et l'entraînaient avec eux à plusieurs verst, en s'accrochant avec des lacets aux rênes et aux étriers de sa monture. . . . .

Nous aperçûmes, à travers des nuages de poussière, des chevaux tomber au moment où ils voulaient couper la ligne suivie par leurs rivaux ; plusieurs, épuisés par une aussi longue course, expiraient devant le but, et d'autres, les jambes cassées, restaient étalés au milieu de l'arène avec leurs cavaliers renversés.

Le premier prix consistait en soixante-quinze chevaux et sept Kalmuks ; le second en quarante chevaux et vingt-cinq vaches ; le troisième en trente vaches et vingt moutons, etc. Le prix pour le dernier cheval vainqueur était la tête d'une cavale. . . . . . .

Après la course on mangea, on fit du bruit et on se divertit de différentes manières. La fête dura jusqu'au lendemain matin ; chaque convive reçut à son départ, comme marque de souvenir, un lambeau des vêtemens du défunt, qui avaient été réunis en tas.

Comme nous nous approchions de plus en plus des Kirghiz qui n'ont point de relations avec la Russie, nous pouvions craindre des désagrémens de leur part ; c'est pourquoi, au risque de perdre la direction de notre route, nous prîmes des renseignemens sur

le lieu où demeurait *Khoudaï-Menda*, sulthan de la tribu de *Kopyt*, qui se vante de jouir d'un très-grand crédit et d'exercer un pouvoir illimité sur les Kirghiz, ses voisins. Nous avions l'espoir qu'il nous donnerait des guides familiarisés avec les lieux où nous pourrions voyager sans danger et trouver de l'eau. On nous dit qu'il habitait au-delà de l'*Ichim*, sur les rives du *Noura*, dans le canton d'*Akmoula*.

Le lendemain, ayant atteint les bords de l'*Ichim*, nous le traversâmes à gué à *Khotaï-Berghen*, où nous fîmes halte pendant trois jours. Les cosaques pêchèrent de petits poissons qui servirent de nourriture à toute la caravane.

Il fut décidé à l'unanimité d'envoyer prier le sulthan Khoudaï-Menda de nous accorder deux guides et la permission de traverser le territoire de sa tribu. Après avoir attendu vainement pendant trois jours la réponse de ce sulthan, nous nous remîmes en route le sixième jour. De distance en distance, on taillait, sur l'écorce des arbres et sur les rochers, des inscriptions en russe qui indiquaient nos noms, l'année, le mois et le jour de notre passage.

Des Kirghiz, couvert de haillons, dépourvus de bestiaux et marchant à pied, chargés de leurs enfans, vinrent à notre rencontre près du *Kouzoukoutch*, petite rivière qui sort du *Noura* et tombe dans l'*Ichim*; le lac *Mali-koul* est situé dans le voisinage. Depuis long-tems ruinés par leurs voisins, ces malheureux, vivent dans la misère : ils se nourrissent de poissons, qu'ils enfouissent dans la terre pour les con-

server. Trop éloignés de nos frontières, ils ne peuvent entretenir aucune relation avec la Russie. La plupart se mettent au service des Kirghiz voisins, qu'ils suivent à pied, quand ceux-ci changent de campement. Pour ne pas mourir de faim, ils vendent leurs enfans, sous le nom de Kalmuks.

Arrivés dans la steppe habitée par la tribu de *Kotpout*, des Kirghiz qui nous étaient dévoués nous informèrent secrètement que leurs tribus *Kouenstagai-Kirsen* et *Kirnei-Karakis* (1) avaient conçu le projet de nous attaquer, lorsque nous passerions la *Noura* près du canton d'*Akmoula*. N'ayant aucun moyen d'éviter le danger auquel la caravane était exposée, j'expédiai secrètement, suivant mes instructions, un ourièdnik (sous-officier) avec deux cosaques au commandant de la frontière, pour l'instruire de notre situation et lui demander du secours. En attendant je me tins toujours dans le même canton, changeant continuellement le lieu de notre séjour et évitant autant que je le pouvais la véritable route. Quelle différence entre nous et nos nouveaux compagnons de voyage! Ils allaient d'un lieu à un autre en grande parure; leurs femmes, vêtues de riches robes de soie, suivant l'usage, étaient montées sur les meilleurs chevaux, couverts de belles housses et ornés de plumes; elles étaient entourées d'hommes. En avant marchaient les enfans et les vieillards avec des troupeaux bien nourris, et en arrière, sous l'escorte de Kirghiz armés, des cha-

(1) Ces deux noms paraissent être défigurés.

meaux chargés d'ustensiles de toutes sortes et de iourtes. Nos marchands, au contraire, presque désespérés, s'attendaient à perdre à chaque moment la fortune et la vie. Notre seule espérance était dans le secours qui nous devait arriver de la frontière; mais elle était assez éloignée. Souvent nous montions sur les sommets les plus hauts, pour découvrir avec nos lunettes si nous n'apercevions pas, dans les vastes steppes qui nous séparaient de la Russie, ce détachement tant désiré qui n'arrivait pas. La poussière que nous vîmes plusieurs fois s'élever dans le lointain, nous remplissait de joie, en nous annonçant l'approche de nos compatriotes : cette douce espérance était toujours trompée.

Afin de laisser des indices des lieux de notre séjour au détachement que nous conjecturions déjà arrivé dans les steppes, nous traçâmes sur la poussière des mots qui marquaient la direction que nous suivions; on les grava en russe sur les arbres et on les écrivit sur les ruines des pyramides près desquelles nous passâmes.

Pendant la nuit on allumait des feux; on attachait des tisons allumés à des flèches et on les lançait en l'air pour que ces signes servissent à guider nos défenseurs. Tous les soirs, pour effrayer les brigands, nous faisions partir plusieurs fois une espingole, dont on plaçait la bouche dans l'essieu d'une roue couverte de feutre, et dont le bruit ressemblait à celui d'un canon. Les brigands, qui connaissaient nos relations avec la Russie, n'osèrent pas nous attaquer, malgré le complot qu'ils avaient tramé avec plusieurs autres tribus. Nous en vîmes près de nous de grandes troupes, armées

de lances, de fusils, de sabres et de hallebardes. Ils avaient formé le dessein de tomber sur nous, pour se venger de ce que les Russes, quelques années auparavant, leur avaient enlevé du bétail, en punition de ce qu'ils avaient pillé la caravane de *Svéchnikov*, marchand russe. Dans ce moment critique, pour mettre le comble à notre malheureuse situation, le sulthan *Koudai-Menda*, craignant d'offenser les Kirghiz, s'ils nous permettait d'entrer dans son territoire, et appréhendant d'un autre côté de devenir responsable si notre caravane y était pillée, nous fit annoncer par des Telengoutes (1) de ne pas approcher. Cette nouvelle nous enleva notre dernière espérance.

Après vingt-neuf jours d'attente, nous vîmes enfin arriver une partie du détachement qu'on nous envoyait : elle était composée de cent cosaques, sous le commandement du capitaine *Ielgachkin ;* ils nous joignirent au passage du *Koulan-Etmes*, près de la pyramide de *Boutagai-Tam*. Nous les reçûmes comme des frères ;

(1) Les *Teleoutes*, en kalmuk *Telenggout*, sont une tribu turque qui habite les alentours du lac *Altyn* ou *Teletskoi*, duquel sort le fleuve *Ob*. Ayant été autrefois voisins des Kalmucks, leur langue, originairement turque, a adopté un grand nombre de mots kalmuks. *Rechid-eddin*, et d'après lui *Aboulghazi* les appelle تولنكوت *Toulengout*, et les compte parmi les tribus اويرات *Ouirat* (ou Kalmuks). A l'époque de la conquête de la Sibérie par les Russes, ils furent nommés par ces derniers *Kalmuks blancs*. Leur physionomie est tout-à-fait *mongole ;* il paraîtrait donc que ce sont des Mongols qui ont oublié leur propre langue, en adoptant un dialecte turc.

Kl.

la joie, en les voyant, nous fit verser des larmes ; on la manifesta en vidant avec eux plusieurs outres d'eau-de-vie. Alors nous nous mîmes en route avec courage en nous dirigeant vers le *Iasnan-Koun*. On s'arrêta trois jours sur les bords de cette rivière, pour attendre le reste du détachement commandé par le lieutenant *Loukin*, et pour avoir une entrevue avec le sulthan *Khoundai-Menda*.

Iasnan Koun Rivière

Par précaution, pendant le jour, on posa des piquets à une distance de trois verst du camp ; à l'entrée de la nuit, on les retirait et on les remplaçait par une ligne de deux cents hommes ; quarante hommes gardaient les bagages ; les chevaux restaient attachés.

Le sulthan, informé de l'arrivée du détachement, m'indiqua une entrevue près des bords du *Iakchi-Koun*, à vingt verst de notre camp, sous condition que je ne viendrais qu'avec une suite très-peu nombreuse. Me reposant sur sa parole pour ma sûreté personnelle, j'allai le trouver, accompagné seulement de trois officiers et de deux ourièdniks (sous-officiers). Le sulthan avait fait dresser dix tentes pour nous recevoir ; chacune pouvait contenir une quarantaine d'hommes. Il était entouré de trois cents Kirghiz vêtus de cottes de maille et de cuirasses ; c'était un homme de soixante ans, de bonne mine et de taille moyenne.

Les *bi*, principaux des tribus qui avaient voulu nous attaquer, étaient dans sa tente. Le sulthan déclara en leur présence qu'il avait dissuadé les Kirghiz de nous piller, à condition que le détachement de cosaques retournerait incessamment en Russie. Il nous

fit offrir du thé, me remit la promesse écrite des *bi*, de ne nous faire aucun mal; après une visite de deux heures, il nous accorda la permission de traverser le *Koun*, avec la caravane, près de son territoire, pour aller dans le canton d'*Air-tau* (montagne partagée en deux). Il vint en personne pour voir défiler la caravane. Le capitaine des cosaques, pour imposer du respect aux Kirghiz, fit déployer son détachement sur une distance d'environ une demi-verst. *Koudai Menda* nous donna pour guides son fils, le sulthan *Koungour-oulja*, âgé de seize ans, et son neveu le sulthan *Balkhaïr*, accompagnés de Telengoutes; après leur avoir intimé ses instructions, il nous dit qu'il désirait que le détachement ne restât pas plus de douze jours dans ce lieu, parce que ce tems suffisait pour que la caravane eût effectué son passage dans les endroits dangereux. Les marchands changèrent leurs chameaux et leurs chevaux, et plusieurs en louèrent jusqu'à leur retour.

Ayant pris congé du sulthan, nous nous mîmes en route : on passa près des puits et on traversa de petites rivières remplies de macreuses (1), et de différentes espèces d'oies, de canards, de bécasses et de cygnes.

Jusqu'alors nous avions fait halte près de petites

(1) Dans l'original on lit *tourkan* : ce mot ne se trouve par dans les dictionnaires russes; j'ai donc pensé que c'était une faute d'impression pour *tourpan*, qui est le nom de la macreuse, espèce de canard appelée par les naturalistes tantôt *anas nigra* ou *fusca*, tantôt *anas vitilapes*. Kl.

rivières et des puits ; ici nous fûmes obligés de nous en éloigner, à cause d'une multitude d'insectes venimeux et de serpens qui les infectent ; nous entendîmes de loin les sifflemens de ces reptiles. En passant devant l'*Ok-tâu* et l'*Ourta-tau* qui sont des monts pierreux, nous rencontrâmes des Kirghiz des tribus de *Youssoun-Konkrât* (1) et d'*Altchin*. Ils étaient armés et battaient sans miséricorde les gens d'une petite caravane qui leur refusaient du tabac en poudre. Ces brutaux nous repoussaient continuellement quand nous voulions tirer de l'eau des puits : il fallut donc, pour ne pas mourir de soif, leur faire de petits cadeaux.

Près des rivières du *Sary-sôu*, nous rencontrâmes la tribu de *Tchentchar-Karakis* qui fait commerce de plomb en saumons. Ces Kirghiz tirent ce métal des montagnes voisines et le vendent aux caravanes qui passent sur leur territoire. On suivit pendant trois jours le cours du *Sary-sou* (2), et après avoir tourné du sud à l'est, on parvint à des hauteurs sablonneuses, appelées *Djity-Kongour ;* on y trouve des rochers

(1) L'auteur écrit *Konrad ;* la véritable orthographe de ce nom est قنقرات *Konkrât.* Kl.

(2) *Sary-sou* et *Sara-sou* (comme on lit ce nom sur nos cartes) signifient *eau* ou *rivière jaune.* Elle prend son origine entre les monts *Oulou-tau* et *Kartché-tau*; coule vers le sud; reçoit les rivières *Tchiderta* et *Iar Iakhchi*, de gauche, le *Kara-sou*, le *Babiatah* et le *Balantou*, de droite, et finit dans un petit lac, qui, quelquefois, a des communications avec le lac de *Tele-koul*, placé sur nos cartes sous 65° long. de Paris, et 43° lat. N. Kl.

d'albâtre transparent comme du verre et du calcaire. Dans plusieurs endroits la terre est très-molle, crevassée et d'une couleur rouge, ce qui indique l'existence de mines; elle n'y produit que deux espèces d'absinthe : l'une sert à la nourriture des hommes; on la fait cuire; l'autre est un aliment excellent pour les chameaux et les chevaux.

Depuis que nous eûmes quitté *Koulan-Etmes*, les gens de la caravane éprouvaient des faiblesses, des maux de tête et d'estomac; ils perdaient l'appétit; ces accidens étaient causés par la mauvaise eau que l'on était réduit à boire. Le seul moyen de les guérir consistait à jeter dans cette eau de la terre que nous avions emportée de la frontière russe, puis on la faisait bouillir après l'avoir clarifiée. Ce remède produisit un effet très-salutaire sur nos malades et même sur nos chevaux dont les forces étaient épuisées.

Pendant sept jours, on voyagea dans ces collines de sable. L'eau avait un goût de salpêtre; elle était bourbeuse; on la tirait de puits creusés par les Kirghiz quand ils vont d'un lieu à un autre; malgré l'épuisement de nos forces, nous étions journellement obligés de nettoyer ces puits. Ces cantons sont absolument dénués d'arbres; on n'y voit que des roseaux; les prairies y sont rares; les Kirghiz de la tribu de *Tamin*, qui habitent les environs, étant dépourvus de moyens de faire paître des troupeaux, ne s'occupent que de la chasse aux chevreuils et aux *koulan*, ou chevaux sauvages, qui viennent boire aux puits.

Après un voyage de sept jours, pendant lequel nous

Lac Salé

avions passé près du *Kouktcha-Touz* qui est un lac salé, nous entrâmes dans une vaste steppe dépourvue d'eau, elle ne produisait que des plantes épineuses. Nous avions, avant de nous y engager, fait notre provision d'eau pour un jour et demi et dans des outres. Nous vîmes sur une élévation de ces lieux déserts un ancien tombeau, nommé *Oavanas* : il a la forme d'une pyramide.

Oavanas, Tombe en Pyramide

A une journée plus loin de ce tombeau, nous atteignîmes le *Tchoui* (1), rivière abondante en brochets,

Tchoui Rivière et sa carte

(1) Le cours de cette rivière se trouve assez mal indiqué sur nos cartes ; mais aucune ne l'a figuré d'une manière plus fautive que celle publiée à St.-Pétersbourg par le dépôt des cartes en 1816, et qui porte le titre d'*Asie centrale*, quoiqu'elle ne représente que les steppes des Kirghiz, la Boukharie et quelques autres contrées voisines. Celle d'*Isleniev*, publiée par l'académie de St.-Pétersbourg, en 1777, sous le titre *Mappa fluvii Irtisz partem meridionalem Gubernii Sibiriensis, perfluentis, cum pristino territorio stirpis Kalmukorum Songaricæ*, a donné cette rivière beaucoup plus exactement, quoiqu'elle n'indique pas sa véritable source.

Le *Tchoui* sort de l'angle occidental du grand lac *Touz-koul* (lac salé), nommé par les Kalmuks *Temourtou-noor* (lac ferrugineux), se dirige, comme Isleniev l'a très-bien indiqué, vers le nord-ouest, et reçoit un nombre considérable de petites rivières, dont la plus considérable est le *Khorkhotou*. Il suit sa direction de N. O., jusqu'au 46° de latitude, où il tourne tout-à-fait à l'occident, forme une chaîne de lacs, et finit par se jeter dans le lac *Kabak Koulak*, appelé aussi *Khochi-koul* ou *Beile-koul*.

Lac à fer

La partie supérieure du *Tchoui*, telle qu'elle est indiquée sur la carte « *Asie centrale* » et reproduite d'après elle par Arrowsmith (le géographe le plus ignare de l'Europe), dans la dernière révision de son *Asie*, n'est pas le *Tchoui*, mais le *Adji Bak-boulan* ou *Kharkhaitoui*.

Kl.

en silures (*silurus glanis*), gardons (*cyprinus rutilus*), et en perches. Les roseaux couvrent près de ses bords un espace d'environ trois verst, qui est le repaire des panthères, des tigres, des lynx et des sangliers. Les Kirghiz des tribus d'*Altchin*, de *Konkrat* et de *Tamin*, passèrent l'hiver près de ces lieux; ils sont tellement passionnés pour la chasse aux bêtes fauves que c'est leur unique occupation.

Au-delà du *Tchoui*, on traversa encore des déserts sablonneux et arides (1), jusqu'à *Souzak*, ville limitrophe du *Turkestân*.

Le *Turkestân* était autrefois gouverné par un prince indépendant qui exerçait un pouvoir absolu. Aujourd'hui le khan des *Khokand*, qui l'a conquis en 1814, le fait administrer par des gouverneurs qu'il y envoie. Le *Turkestân* a au nord des steppes sablonneuses et des Kirghiz, à l'ouest la *Boukharie*, au sud, les *Kirghiz noirs* qui habitent au-delà des montagnes (2), et à l'est le *Tchoui*. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de ce pays, on rencontre plus de civilisation; on voit des champs labourés, des villages, enfin de belles villes, avec quantité de monumens et de tombeaux qui contiennent les restes des Saints, révérés par les habitans et par les musulmans en général qui s'y rendent en foule pour y faire leurs prières. Les riches y transportent les corps de leurs parens décédés,

(1) Ce désert s'appelle *Kiyl koum* ou les *sables rouges*. Kl.

(2) Ce sont les mêmes que les *Bourout* ou *Bourout Erdeni*; ils se trouvent sous la domination chinoise. Kl.

pour les faire enterrer auprès de ces Saints. Le climat du *Turkestân* est doux ; la terre y produit différentes espèces d'arbres fruitiers, et abonde en prairies grasses émaillées de fleurs odoriférantes.

L'exécution des lois est presque entièrement entre les mains des prêtres ; ce sont eux qui jugent les procès et les différens, et qui prononcent les sentences. L'habitant du *Turkestân* n'est plus l'homme indépendant, comme le Kirghiz des steppes ; il est opprimé, réservé et fier ; il connaît déjà la ruse et la fraude, qui malheureusement sont étroitement liées à la civilisation. La religion dominante est celle de Mahomet. Les Turkestâni choisissent ordinairement leurs femmes chez les Kirghiz voisins ; chaque femme habite une maison particulière.

Sur la route de *Souzak*, nous ne remarquâmes rien de particulier qu'une grande quantité de tortues.

Le dernier jour de septembre, à la pointe du jour, la caravane fit halte à quatre verst de *Sonzak*. Le chef ou gouverneur me fit inviter à venir chez lui avec mes officiers et les sulthans ; il nous régala de thé, de raisins et de melons, nous offrit du tabac à fumer et nous accorda ensuite la permission de nous promener dans la ville.

Souzak contient environ cinq cents maisons en pierre ; elles sont si près l'une de l'autre que l'on croît voir une longue ligne de murs ; les fenêtres donnent sur la cour, et la ville entière se compose d'une seule rue qui décrit une ligne circulaire. Elle est bâtie sur un terrain élevé, et entourée d'une muraille

en pierre. Son enceinte renferme des sources abondantes ; deux cents hommes forment sa garnison. Dans les faubourgs on trouve des champs labourés, et les iourtes éparses de Kirghiz pauvres ; les habitans sont très-actifs, ils s'occupent de l'agriculture, et font aussi un commerce d'échange avec les Kirghiz qui vivent sur les bords du *Sary-sou* et du *Tchoui*. Leurs femmes sont animées du plaisir de plaire et si peu farouches, que plusieurs vinrent voir la caravane. Le sultan *Chai-témir*, frère du khan de Turkestân, était gouverneur de la ville ; il aurait pu faire prisonniers les envoyés de Khokand que j'avais sous ma sauvegarde, parce que le Turkestân et le Khokand étaient alors en guerre ; mais comme il était parent du sulthan *Koungour-oulia*, notre guide, il ne leur fit aucun mal, et pour éviter que le prince de Turkestân ne fût informé de leur arrivée, il leur donna le conseil de suivre le pied du *Kara tau*, ou montagne noire, qui est éloigné de vingt-cinq verst de Souzak. La caravane fut obligée de lui payer, comme droit de passage, le quarantième de la valeur de ses marchandises.

Pour prévenir toute espèce de désagrément, la caravane, conformément au conseil du gouverneur, prit sa route par une steppe longue de cinq journées ; elle y rencontra des Kirghiz qui, pour se défendre contre les invasions des brigands et des Kirghiz noirs, habitans au-delà des montagnes, avaient construit des fortifications en pierre dans le voisinage de leurs iourtes et des champs labourés. Ils s'adonnent à l'a-

griculture et échangent leur blé contre des bestiaux, chez les Kirghiz nomades ; ces derniers troquent le grain contre des marchandises avec les caravanes qui passent chez eux. En cas d'invasion, les habitans de ces lieux enferment les vieillards, les femmes, les enfans et leurs bestiaux dans les espaces fortifiés, et les défendent jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Après une marche de cinq jours, nous parvînmes au canton de *Tchoulak-achi*, c'est-à-dire passage court, contre *l'Ala-tau*, montagne qui confine avec le territoire habité par les Kirghiz noirs ultramontains. Ayant traversé cette montagne, on voyagea dans des plaines, on traversa de petites rivières, et l'on atteignit *l'Araslan-tau* (1), montagne du lion. L'aspect pittoresque des lieux, la fraîcheur qu'on y raspirait, le parfum des plantes et des fleurs odoriférentes qui garnissent les bords des rivières, abrégaient en quelque sorte notre route en la rendant plus agréable. On trouve, dans *l'Araslan-tau*, une vaste caverne creusée par la nature; elle a quatre entrées opposées les unes aux autres. J'y descendis à cheval, par une de ces ouvertures qui était couverte de mousse et remplie d'éclats de pierres et de broussailles sèches ; je crois que jamais un être humain n'y avait mis le pied.

Parvenus sur la montagne, nos regards embrassè-

(1) L'auteur écrit ainsi, quoiqu'un *lion* en turc s'appelle *arslan*. Le mot *tau* signifie *montagne* et non pas *caverne*, comme il l'avait traduit. Kl.

rent une étendue de vingt verst ; les rayons du soleil levant éclairaient. Devant nous, à une assez grande distance, se présentaient les iourtes des *Youssoun-syrgalin*, qui font partie de la grande horde des Kirghiz-Kaisak. Ils habitent près du *Bouraltai*, qui prend sa source dans l'*Ala tau*.

Nous allâmes passer la nuit près de ces iourtes ; on ne nous y fit aucun mal.

Le lendemain on se dirigea sur *Tchimket*, ville du Turkestân conquise par les Khokaniens ; avant d'y arriver, nous vîmes les anciennes habitations des Kirghiz, leurs jardins, leurs tombeaux et leurs champs ; tout y est désert, parce que ces Kirghiz sont allés se fixer près de la frontière chinoise. On fit halte le soir près de l'*Ars*, petite rivière qui tombe avec fracas du haut de la montagne. Ces lieux sauvages et les tombeaux éclairés par les rayons pâles de la lune qui perçaient de tems en tems les nuages chassés par le vent, formaient un tableau frappant des ravages du tems, ils rappelaient à la mémoire ces guerres ruineuses qui dévastent les empires et anéantissent des peuples entiers. Dans ces mêmes lieux, qui retentissaient jadis du son de la voix de plusieurs milliers d'hommes, règne aujourd'hui un morne silence, interrompu seulement par le bruit des torrens. L'homme n'y trouvant plus le bonheur, a depuis long-temps fui ce séjour où il goûtait autrefois les charmes d'une existence douce et paisible.

Le lendemain nous fîmes avertir le commandant de la ville de notre arrivée ; il me reçut poliment,

fit régaler l'officier et plusieurs cosaques qui m'accompagnaient, et nous accorda une escorte de deux cents soldats jusqu'à *Tachkend* (1). *Tchimket* est située sur les bords élevés du *Bodam* (2), et entourée d'une haute muraille. On y entre du côté de la rivière par une rue si étroite, qu'un seul cheval y peut passer. L'eau de la rivière, conduite par des ouvertures pratiquées dans la muraille de la ville, remplit des canaux creusés dans l'intérieur et y fait mouvoir des moulins. Les maisons sont construites en briques séchées au soleil; de même que les maisons chinoises, elles n'ont pas de fenêtres; c'est pourquoi les portes donnant sur les rues restent ouvertes pour faire entrer le jour. Les femmes de *Tchimket* sont assez jolies et agréables; elles ne se dérobent point aux regards des hommes.

La caravane s'arrêta pendant trois jours dans un lieu éloigné de trois verst de *Tchimket;* ensuite elle continua sa route à *Tachkend*. Le lendemain nous vîmes le *Kozygourt*, haute montagne sur le sommet de laquelle les habitans du pays prétendent que se trouve encore la cale de l'arche de Noé.

Cette montagne se partage en rameaux nombreux; ses défilés et ses ravins servent de repaires à des troupes de brigands; ce qui m'empêcha d'y monter.

---

(1) *Tachkend* est le nom actuel de cette ville; autrefois elle s'appelait چاچ *Tchatch* ou جاج *Tchadj*. Kl.

(2) Cette rivière est nommée *Boulat* sur la carte intitulée : « *Asie centrale*. » Kl.

La caravane passa la nuit près des bords du *Kales*, petite rivière qui sort entre les deux montagnes après avoir parcouru le pays des Kirghiz noirs.

Le troisième jour, on fit halte à cinq verst en avant de *Tachkend*, près des rives du *Kara kamych*.

Le territoire de *Tachkend* confine au nord et à l'ouest avec la Boukharie, au sud à la chaîne des montagnes de *Kyndyr-tau*, et à l'est au pays des Kirghiz noirs ultramontains.

Tachkend était autrefois un état indépendant ; actuellement il fait partie du *Khokand*. Le climat y est agréable ; on peut dire qu'il y règne un été perpétuel. Ce pays produit tout ce qui peut satisfaire le goût et la vue de l'homme le plus recherché ; on voit partout dans ces contrées, des vignes et des vergers plantés de grenadiers, d'orangers, de pêchers et de figuiers qui se courbent sous le poids de leurs fruits. On rencontre à chaque pas des sources, des ruisseaux et des canaux construits avec beaucoup de soin ; ils sont bordés de peupliers pyramidaux qui invitent le voyageur à se reposer sous leur ombrage frais.

Les habitans sont vigoureux et polis, mais indolens, sensuels et très-adonnés aux plaisirs ; ils aiment la musique ; ils ont plusieurs femmes.

La ville est très-vivante, la foule remplit les rues ; des gens dansent devant la porte des maisons, d'autres font de la musique dans les jardins ; on se croit au milieu d'une fête continuelle.

Les artisans sont peu nombreux ; la plupart des habitans sont désœuvrés : ils se contentent de jouir

des produits abondans de leurs jardins ; ils ne payent aucun impôt et ne font le service militaire que lorsqu'ils le veulent bien. Le passage continuel des caravanes dans leur ville, en fait le point de réunion des peuples asiatiques. Ils professent l'islamisme.

Il est défendu, sous des peines graves, de voir les femmes ; un homme n'a pas même le droit d'entrer dans la chambre de ses parentes. Chaque maison a des appartemens destinés à recevoir les personnes qui viennent rendre visite. Je n'ai rencontré des femmes qu'au bazar : elles étaient entièrement voilées ; elles sont bien faites et très-richement habillées ; elles s'enveloppent de khalats, robes fort amples, sont coiffées d'un turban et se couvrent le visage d'un filet en crin qui est attaché à la robe.

Aussitôt que nous eûmes fait annoncer notre arrivée au gouverneur, il envoya quelques-uns de ses officiers pour percevoir les droits que devait la caravane, et nous inviter, les officiers des cosaques et moi, à venir chez lui ; il nous reçut très-poliment et nous conseilla d'aller jusqu'à Khokand avec notre escorte de quarante hommes, en nous promettant de nous prêter son aide ; quant à la caravane, il proposa de la laisser entrer dans la ville.

Nous apprîmes plus tard que l'unique motif de sa politesse envers nous, était d'avoir l'occasion de nous livrer tous à son maître. Il nous indiqua un campement de l'autre côté de la ville où nous fûmes obligés de rester pendant quatre jours avec notre suite, sous le prétexte de faire reposer nos chevaux. Pour affai-

blir encore plus notre petite escorte, il nous obligea de laisser quinze cosaques avec un ourièdnik, ou sous-officier, pour veiller sur nos chevaux fatigués. Il retint la caravane, malgré les droits qui lui avaient été payés.

Contraint de céder à la nécessité, je laissai la caravane et les cosaques à Tachkend, et, sans avoir pu voir cette ville, je continuai ma route avec le reste de l'escorte et les envoyés de Khokand; ces derniers avaient été obligés et presque forcés de faire présent au gouverneur des khalat dont l'empereur les avait gratifiés à Saint-Pétesbourg. Je n'avais point de guides: heureusement un des envoyés connaissait la route que nous devions suivre.

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que nous parvînmes à passer à gué le *Tchirtchik;* cette rivière est si rapide qu'elle entraîne avec elle des pierres, et que les chevaux ne la traversent qu'avec peine. Nous entendions le bruit et le fracas de ses eaux à quinze verst de distance; les chèvres, les panthères et les tigres mêmes redoutent ce bruit qui les fait fuir dans les forêts, ou se cacher dans les ravins des montagnes. Le *Tchirtchik* sort des flancs du *Kyndyr-tau*, montagne dont la cime se perd dans les nuages; on l'aperçoit de *Tachkend;* elle paraît comme une masse nébuleuse. Son sommet est couvert de neiges éternelles; à ses pieds on voit des arbres fruitiers, des forêts et des sources abondantes.

L'aspect ravissant de ces lieux, cette rivière impétueuse, ces tas immenses de neiges perpétuelles, me-

menaçant de se précipiter du haut de la montagne pour ensevelir sous leur poids les vallées riantes; cet ensemble magnifique n'attend que le pinceau d'un Salvator Rosa ou d'un Everdingen, pour être représenté avec habileté.

Ayant fait le tour des montagnes, nous entrâmes près de *Dari* dans une gorge rocailleuse; un chemin large d'environ cent toises y est pratiqué entre des rochers qui s'élèvent des deux côtés à plus de trente toises; ces masses colossales, suspendues au-dessus de nos têtes, menaçaient de nous écraser. De distance en distance, on trouve entre ces montagnes des villages habités par des Persans orientaux nommés *Galtchi*; ce sont des montagnards qui s'occupent principalement du soin des jardins fruitiers; ils n'ont point de chevaux, et se servent de chameaux. Ces gens ont des mœurs agrestes; ils nous reçurent fort grossièrement; ils sont peu jaloux de leurs femmes, et, contre l'habitude des habitans de *Tachkend*, leur permettent de se montrer sans voile.

Quinze verst plus loin, nous passâmes devant la ville de *Khodjand* (1). On voyait près de la route des champs labourés, et autour de la montagne des fossés que les habitans de *Tachkend* ont creusés pour chercher des turquoises; non loin de là, nous aperçûmes, près de plusieurs sources, un ancien monu-

(1) Dans l'original on lit *devant le mont Kodjand*; mais ceci est évidemment une faute, le compositeur ayant confondu *gora* (mont) avec *gorod* (ville). KL.

ment qui renferme un tombeau en pierre. On s'arrêta là pour abreuver les chevaux et les chameaux.

Arrivés ensuite par un chemin sablonneux sur les rives du *Syr-daria*, nous remarquâmes à notre gauche, sur une éminence, des bâtimens en pierre : ils étaient inhabités et ressemblaient à des casernes ; la chaux entrait dans leur construction ; comme on ne se sert ni à *Tachkend* ni à *Khokand* de cette matière, que l'on remplace par de l'argile mêlée de croûtes de pain, il est probable que ces édifices avaient été érigés par un autre peuple qui habita anciennement ces contrées.

On fit halte vis-à-vis *Kamych-kourgan*, petite ville où il y a d'excellentes sources. Le lendemain on parvint au principal passage du *Syr-daria*. Ce fleuve a ici une largeur d'environ cent cinquante toises ; on le traverse dans de grands bateaux qui contiennent jusqu'à soixante-dix chameaux ; le peu de profondeur empêche de faire approcher les bateaux du rivage ; les chameaux furent conduits à gué jusqu'au point où l'on put les embarquer. Quant aux chevaux, ils passèrent à la nage ; il était assez singulier de voir les chameaux chargés marcher dans l'eau. Les Khokandiens attachent à chaque embarcation cinq chevaux par les crinières et par les hanches, deux à l'avant, deux à l'arrière ; un cinquième sert de de gouvernail ; ces animaux, ainsi arrangés, remplacèrent les rames et traînèrent les bateaux qui nous portaient ; chaque cheval était dirigé par un homme qui le tenait par la bride, et de cette manière tous suivirent la même di-

rection. Parvenus au bord opposé, les chevaux furent détachés et conduits sur le rivage; malgré la rapidité du courant et le poids considérable de la charge qu'ils avaient tirée, ils ne paraissaient point fatigués. Ce passage est surveillé par vingt hommes. La compagnie d'un officier du khan de Khokand, qui voyageait pour affaires de service et qui vint à notre rencontre, nous exempta de payer le droit que l'on exige ordinairement des caravanes.

Ayant continué à voyager pendant vingt verst dans des montagnes sablonneuses et absolument nues, nous fîmes halte au village de *Karapoli* pour y passer la nuit. Les habitans cultivent le blé, des plantes potagères et le coton; ils s'occupent aussi de jardinage, et élèvent des vers à soie. Le village renferme environ mille maisons bâties en terre, sans planchers et sans fenêtres; mais elles ont des cheminées. Dans les villages du Khokand, les femmes ne se dérobent pas aux regards des hommes. Les paysans sont à leur aise; ils ne payent point d'impôts, ils sont seulement tenus de loger et de nourrir les employés du gouvernement qui passent dans leurs villages; ils ne savent pas ce que c'est que les levées d'hommes; ils font le service militaire si bon leur semble. Quoique le terrain soit argileux et parfois salé, il produit du froment en abondance.

Le lendemain, on traversa continuellement des villages; à cinq heures du soir, au coucher du soleil, nous arrivâmes devant la ville capitale du *Khokand*.

Cet état, avant d'être agrandi par la réunion des provinces de *Turkestân* et de *Tachkend*, confinait

au nord au pays des Kirghiz noirs ultramontains ; à l'ouest, au pays des *Arabes nomades* et des *Turkman* soumis au khan de Boukhara ; au sud, au pays des *Persans montagnards orientaux*, appelés *Goltchi* ou *Kara-tieghin* ; et à l'est au territoire de *Kachghar* ou *Kachkar*. Aujourd'hui Khokand est agrandi par les deux provinces qui viennent d'être nommées. C'est de ces contrées, connues en Europe sous le nom de Tatarie indépendante, que sortirent les peuples qui jadis ébranlèrent l'Europe et l'Asie, et dont les descendans dominent encore dans plusieurs pays de cette dernière partie du monde. La plupart des peuples limitrophes, à l'est et au sud-est de Khokand, sont à présent sujets ou tributaires de la Chine qui en a fait la conquête de 1789 à 1791.

Parmi les villes voisines des frontières du Khokand, les plus remarquables sont, *Samarkand*, autrefois résidence du célèbre *Tamerlan ; Balkh* et *Boukhara*, connues par le sort rigoureux, et presque sans exemple, qu'elles endurèrent dans le tems de Tchinghiz-khan ; *Otrar*, où Tamerlan mourut, et *Tonkat*, où Tchinghiz-khan convoqua une diète générale composée de tous les khans gouverneurs des provinces et chefs militaires de son empire. Cinq cents ambassadeurs des pays conquis se rendirent à cette réunion, pour présenter leurs hommages à Tchinghiz-khan. Un de ses fils lui fit présent, à cette occasion, de cent mille chevaux.

Le climat du Khokand est chaud ; à mesure que l'on va vers l'est, la chaleur devient si excessive que les oiseaux mêmes sont obligés de chercher une tempé-

rature moins ardente; c'est pourquoi l'on ne trouve dans ce pays que des *gaglig* (1) et des faisans, qui se cachent pendant la chaleur dans les rochers ou au milieu des roseaux.

Les habitans du Khokand ressembleraient beaucoup à ceux de Tachkend, si leurs victoires ne leur eussent inspiré une fierté excessive. Le goût pour le luxe, la mollesse et les plaisirs des sens, qui forme le fond de leur caractère, leur fait employer tous les moyens pour satisfaire ce penchant; je ne sais s'il faut en attribuer la cause à la modestie des femmes ou à quelque autre raison, mais il est certain que l'on ne trouve pas un seul mauvais lieu dans tout le Khokand et pas une femme qui fasse trafic de ses charmes. Les Khokandiens font le commerce avec *Kachkar*, la *Chine*, *Khiva*, la *Boukharie* et avec les *Persans montagnards*.

Arrivés à la barrière de Khokand, les cosaques se mirent en grande tenue et s'armèrent complétement. Nous entrâmes; on nous fit passer devant le palais du prince, et on nous conduisit à l'autre extrémité de la ville, au logement qui nous était assigné; c'était une

(1) C'est le *Tetrao kakelik*, dont parle Falk (III. pag. 390); il ne le connaissait que par des descriptions. Il se trouve par troupe en Boukharie, à Khiva et dans le pays des Dsoungar. Ce bel oiseau est de la taille d'un gros pigeon, a les sourcils et les pieds d'un rouge éclatant, la poitrine grise, et le dos blanc moiré en gris; il fait souvent entendre le cri de *kakclik*, *kakelik*, ce qui lui a fait donner son nom. En Boukharie on le tient en cage pour sa beauté. Il est bon de remarquer que كككليك *kekhlik* est le nom ordinaire que les Turcs de Constantinople donnent aux perdrix. Kl.

seule pièce dans un jardin. Les envoyés furent séparés de moi; on dressa deux iourtes pour les cosaques. La tente que nous avions apportée avec nous servit pour l'officier de cosaques *Bezyazykov*, et moi; les chevaux furent placés dans le jardin: on leur lia les pieds.

On nous donna une garde composée de quinze hommes commandés par un officier, et on nous défendit de sortir du jardin; les chevaux restèrent un jour entier sans nourriture.

Vers la fin de la soirée, le vieux visir vint me voir; d'abord il me demanda le motif de notre voyage; je lui répondis que c'était pour établir des relations commerciales entre la Russie et le Khokand, et pour ramener les envoyés de ce pays. Alors il m'interrogea sur les deux principaux envoyés; je lui dis que l'empereur les avait accueillis très-gracieusement, et, avant de les congédier, leur avait donné des marques de sa munificence; que l'un deux, sur le point de partir, était mort d'une maladie qu'il avait gagnée à *Petropavlovsk*, où il avait été obligé d'attendre l'arrivée des caravanes; quant au second, que la vie déréglée à laquelle il s'était abandonné, lui avait fait contracter des liaisons peu convenables pour un homme de son rang, et qu'un soldat exilé l'avait assassiné; j'ajoutai que le meurtrier avait été arrêté et mis aux fers par ordre du commandant en chef, et qu'on attendait la décision de l'empereur pour faire subir au criminel la punition la plus sévère. Enfin le visir me demanda où était notre caravane. Je lui appris que le gouverneur de *Tachkend* l'avait retenue dans cette ville; j'ajoutai

que, conformément à mes instructions, j'étais venu jusqu'à Khokand, pour reconduire les envoyés, et pour remettre au khan la lettre de mon souverain, ainsi que les présens dont elle était accompagnée. Après m'avoir écouté, le visir me quitta.

Le lendemain, il revint nous annoncer que son maître avait donné l'ordre de nous fournir chaque jour pour nourrir nos chameaux et nos chevaux, quatre tchetvert (1) de millet blanc et deux cents bottes de foin, en comptant deux bottes de foin et dix livres de millet pour chaque chameau. Quant à nous, qui étions au nombre de trente, il nous accordait un mouton, cinquante pains blancs du poids d'une livre chacun, un tchetverik (2) de riz, une demi-livre de thé, et un melon. La provision pour les chameaux était insuffisante; nous fûmes obligés d'acheter du millet en gerbes. Cette plante a plus de deux brasses de hauteur et trois doigts d'épaisseur, des feuilles très-larges, et se termine par un gros épi qui contient le grain; nous les fîmes couper avec des couteaux pour que nos bêtes pussent les manger.

Nous étions arrivés à *Khokand* dans les premiers jours d'octobre; rien n'y annonçait l'hiver: le tems était doux, les arbres garnis de feuilles et les champs couverts de verdure. La chaleur durait depuis le matin jusqu'à cinq heures du soir; les nuits étaient noires et un peu fraîches.

---

(1) Mesure russe pui contient 9,832 pouces cubiques de Paris.

(2) C'est la huitième partic d'un *tchetvert*.

Le lendemain, un autre officier du khan vint me demander s'il était bien vrai que la caravane eût été envoyée pour établir des relations commerciales et si nous l'avions réellement laissée à Tachkend?

Pendant tout le tems que nous fûmes aux arrêts, une foule nombreuse assiégeait le jardin pour nous contempler comme des objets singuliers. Nos armes, les bonnets rouges des cosaques, les sabres, les fusils et les pistolets excitèrent surtout la curiosité des spectateurs qui pour la première fois voyaient des Russes. Nous n'avions pas un moment de repos; nos guides étaient obligés de recourir au bâton pour nous délivrer de l'importunité de leurs compatriotes. Lorsque nous obtînmes la permission de faire paître nos chevaux dans les prairies destinées aux argamak du souverain, les officiers les plus distingués nous prièrent de leur faire voir les exercices de notre infanterie et de notre cavalerie. L'officier choisit ses meilleurs soldats, les fit marcher et tirer en peloton, et faire des attaques simulées; les spectateurs furent saisis d'étonnement en voyant ces manœuvres; quand elle furent terminées, on nous invita de faire voir de près plusieurs cosaques. Afin d'imposer plus de respect, nous fîmes monter trois homme sur des chevaux qui avaient des pistolets aux arçons, et comme les cosaques en portent toujours deux sur eux, nos trois hommes étaient armés chacun de quatre pistolets, indépendamment de la lanee, du sabre et du fusil. Les officiers de Khokand prenaient des notes par écrit sur la quantité d'armes de chaque homme; frappés de ce

qu'ils voyaient, ils s'écrièrent qu'un Russe, ainsi armé, serait en état de se défendre contre cent ennemis, et qu'il pouvait être comparé à une forteresse imprenable.

Ayant remarqué la sentinelle que j'avais placée dans ma tente pour veiller sur la lettre de l'empereur, ils me demandèrent s'il était vrai que ce soldat ne pouvait pas quitter sa place; et si en effet il ne lui était permis de dormir ni le jour ni la nuit. Quand je leur dis que non-seulement la sentinelle répondait sur sa vie des effets confiés à sa garde, mais que même elle serait fusillée seulement pour avoir quitté son poste, il ne pouvaient revenir de leur surprise.

Après onze jours d'arrêts, on m'annonça que je pouvais remettre à l'*Amir Vali-miani* (1), souverain de Khokand, la lettre de l'empereur et les présens dont j'étais porteur. Une haie de cavaliers armés de sabres, de lances et de fusils à mèches, fut formée depuis le jardin jusqu'au palais. Les soldats de la garde du prince, nommés *kaleobater*, montés sur de superbes *argamak* (2), étaient richement habillés; ils

(1) L'auteur écrit *Amir Valliami*, et prend ces deux mots pour le nom du prince de Khokand; ils ne sont en effet que son titre qui doit être écrit امیر ولی میانی *Amir Vali miani*, prince protecteur (ou seigneur) du milieu. KL.

(2) *Argamak* est le nom de la meilleure race de chevaux tigrés du Turkestan. Les Boukhares les payent souvent à Khiva et aux Turcomans cent, cent cinquante et deux cent *tilla* ou ducats; ils les conduisent dans l'Inde, où ils les vendent avec un profit considérable. KL.

avaient des turbans rouges ; les autres soldats en portaient de blancs.

Vers midi je me mis en route accompagné du chef des cosaques ; nous étions à cheval. Les cosaques, partagés en deux corps, nous suivaient à pied ; quatre hommes, avec un ouriadnik, marchaient entre les deux détachemens et portaient les présens ; nous étions précédés par un officier de Khokand, vêtu d'une cotte de mailles et armé d'un bouclier ; auprès de lui était un homme à cheval frappant sans relâche sur des timbales. On admira nos cosaques en les voyant marcher en bon ordre et sans quitter les rangs, passer les ruisseaux qui traversaient les rues, et qui les mouillèrent jusqu'à la cheville ; on les appela les troupes russes immortelles. Lorsque nous eûmes défilé devant cent cavaliers, leur chef se joignit à l'officier qui était notre guide et l'accompagna jusqu'aux cent cavaliers suivans ; il se retira et un autre chef le remplaça. Après la cavalerie nous vîmes l'infanterie ; les soldats, quoique rangés en ordre de bataille, tenaient leurs fusils à leur fantaisie : les uns se reposaient sur les armes tandis que les autres les portaient. Nous remarquâmes que les soldats n'étant pas assez nombreux pour occuper une si grande étendue, on les faisait courir par des rues voisines pour se ranger de nouveau sur la route que nous avions encore à parcourir.

A cent cinquante toises du palais, on nous dit de descendre de cheval ; nous marchâmes alors à la tête des cosaques, jusqu'à la porte de la grande muraille qui entoure la demeure du souverain. Nous y attendî-

mes une demi-heure, tems nécessaire pour qu'on nous annonçât. Le concours du peuple était si grand, que de toutes parts, les maisons, les toits, les escaliers et les murs étaient couverts de spectateurs. Nous vîmes, près de la cour, un grand nombre de mortiers et de canons sans affûts et entassés.

Deux officiers s'étant présentés à la porte, demandèrent à qui de nous la lettre était confiée. Sur ma réponse, il me conduisirent dans la cour, et me montrant le prince qui était à une fenêtre du palais, ils m'engagèrent à le saluer comme je saluerais mon souverain. J'ôtai mon chapeau, ce qui est contraire à l'usage de ce pays, et je le remis, après avoir fait un profond salut. Les visirs et tous les seigneurs qui composaient le conseil suprême, étaient assis sur des siéges élevés couverts de tapis et placés sous des hangards près du palais.

J'ouvris la lettre de l'empereur et celle du chancelier de l'empire qui en contenait la traduction et je les tins sur ma tête avec mes mains ; on me prit par les bras et on me conduisit dans les appartemens du souverain : il était assis sur un trône élevé, auquel on montait par des gradins. Le prince paraissait n'avoir que vingt-cinq ans ; il était vêtu d'un châle garni de franges et de glands en or. Deux visirs me conduisirent par les bras jusqu'au trône ; un troisième ouvrit la porte. On m'ordonna de me mettre à genoux ; l'*Amir Vali-miani* prit alors les lettres que je tenais toujours sur ma tête et les donna à un visir placé auprès de lui ; ensuite il se leva de son trône et me tendit la main,

que, d'après l'usage, je pressai doucement entre les miennes. Tout cela se passait dans le plus profond silence; les visirs me prirent de nouveau sous les bras et me firent marcher à reculons jusqu'à la porte pour que je ne pusse tourner le dos au prince. En ce moment il m'adressa la parole; il s'informa de la santé de l'empereur et me demanda si j'avais des instructions verbales de ce monarque à lui communiquer.

Je répondis que non, et qu'il verrait l'objet de mon message dans la lettre que j'avais eu le bonheur de lui remettre, ainsi que dans deux autres qui lui étaient adressées de la part du lieutenant-général *Glasenap*, commandant du corps d'armée chargé de la garde de la frontière.

Reconduit dans la cour, l'on me fit asseoir sur un riche tapis, vis-à-vis de la fenêtre dont j'ai déjà parlé; j'en étais éloigné d'environ trois toises.

L'officier des cosaques fut conduit de la même manière et on le fit asseoir à ma gauche. Les ambassadeurs de la *Chine* (1), de *Khiva*, de *Boukhara*, de *Sarsaous* et des *Persans montagnards* étaient assis derrière nous sous des hangards. On fit alors venir la caisse qui contenait les présens. D'après l'usage du pays, on fit asseoir les cosaques sur des siéges qui se

---

(1) Il est douteux que ce fussent des envoyés de l'empereur de la Chine; c'étaient vraisemblablement des Mandarins délégués pour quelques objets particuliers auprès du prince de Khokand, par le gouverneur-général d'Ili, chargé d'entretenir les relations avec les pays occidentaux, tributaires ou alliés de la Chine. Kl.

trouvaient à une certaine distance des nôtres. Huit seigneurs de la cour soulevèrent la caisse avec des ceintures et la portèrent dans les appartemens du souverain; je remarquai qu'en passant devant les ambassadeurs, ils firent semblant d'être accablés du poids de leur charge.

J'avais sur moi la clef de la caisse, le prince envoya quelqu'un me la demander.

Quelques instans après, le principal visir *Mourzamallia* rapporta sur sa tête la lettre de l'empereur avec la traduction: il la montra aux membres du conseil suprême qui la regardèrent avec respect; ensuite il la rapporta au palais.

Le prince, pour prouver sa satisfaction particulière, fit préparer un dîner splendide pour nous, pour les autres ambassadeurs et pour les personnes les plus distinguées de sa cour; ce repas consistait en riz teint couleur de rose, et en chair de cheval dont nous ne mangeâmes pas, prétextant que notre religion nous le défendait.

Repas Riz teint Et cheval

Après le repas on nous souleva de nos siéges, on nous fit monter sur nos chevaux et nous fûmes escortés jusqu'à notre jardin par les mêmes officiers qui nous avaient accompagnés en venant au palais. En repassant entre la double haie de soldats, plusieurs cavaliers s'amusèrent à donner des coups de fouet aux cosaques dont l'habillement était pour eux un objet d'étonnement; cette singulière politesse déplut fort à un de nos cosaques: il tourna son fusil vers son agresseur et lui en appliqua un coup si violent dans la poitrine, qu'il

le fit tomber de cheval ; au lieu de s'en fâcher, les soldats vantèrent la vaillance du cosaque et éclatèrent de rire ; nous apprîmes plus tard que le plus sûr moyen pour un officier de ce pays d'acquérir la réputation d'un guerrier courageux, était d'offenser tous les passans ; c'est pourquoi on les voit donner des coups de fouet aux soldats qui ne se rangent pas assez vite pour leur faire place, et souvent aussi il les accablent d'injures. Le peuple s'empresse de leur céder le pas sans murmurer.

Le même jour, le prince envoya deux seigneurs nous demander de lui faire voir deux fusils et deux pistolets : son désir fut aussitôt rempli. Ces armes lui plurent tant qu'il les garda, et qu'il nous fit remettre en échange une somme de quinze cents pièces d'argent nommées roupies, de la grandeur d'un quart de rouble. Nous les refusâmes ; les envoyés du prince les ayant étalées sur le plancher se retirèrent ; nous les distribuâmes aux cosaques. Dès ce moment, nous eûmes la permission de sortir du jardin et de visiter le bazar ; la garde ne quitta pas notre habitation.

Deux jours après, le chef de nos cosaques reçut l'invitation d'aller trouver le secrétaire du prince qui, en présence des seigneurs les plus distingués, lui remit au nom de son maître deux khalat avec des ceintures, et un troisième khalat pour l'ourièdnik, en lui annonçant que la volonté du prince était que le détachement retournât en Russie sous trois jours ; que quant à moi, qui avais été envoyé pour établir des relations commerciales, je devais rester à Kho-

kand jusqu'au commencement du printems, époque à laquelle je pourrais retourner dans ma patrie avec la caravane et avec les députés que l'on enverrait jusqu'à la ligne Sibérienne, pour bien connaître les véritables raisons qui avaient causé la mort des deux envoyés précédens.

Le jour du départ du détachement, je l'accompagnai hors de la ville avec quatre cosaques et un ouriédnik que j'avais gardés auprès de moi. Bientôt trois soldats de Khokand, que j'avais vus nous suivre de loin, s'approchèrent et nous dirent qu'il était tems de retourner à la ville. Alors, croyant voir pour la dernière fois nos compagnons de voyage qui avaient partagé si fidèlement nos dangers, nous leur dîmes adieu les larmes aux yeux, en les priant de porter à nos enfans nos bénédictions paternelles.

On me conduisit avec mes cosaques jusqu'à la maison du gouverneur de la ville, en me faisant traverser trois cours; elle était assez éloignée et entourée d'un mur haut de trois sagènes. Une iourte à la Kirghize était dressée dans la cour, pendant la nuit les portes des trois cours étaient fermées à clef. On nous donna une garde de dix hommes commandée par un officier; il ne nous était pas permis d'aller au bazar sans escorte.

Pour nous garantir contre toute attaque imprévue, un cosaque, le fusil chargé, faisait sentinelle pendant la nuit devant la iourte. Nous nous engageâmes par serment, à défendre notre vie jusqu'au dernier soupir, dans le cas où elle serait menacée. La crainte nous

empêchant de manger des mets que l'on nous avait fait préparer, nous les avions refusés ; on nous accorda par semaine à chacun la ration d'un simple soldat, consistant en un mouton de six mois, sept livres de pain blanc et un zolotnik de thé.

Douze jours s'étaient écoulés, lorsqu'on reçut la nouvelle que notre détachement avait dépassé la frontière du Khokand ; je fus alors appelé chez le gouverneur ; il était au milieu d'un groupe d'officiers. Dès que je parus, il me demanda de quelle manière j'avais l'intention de donner satisfaction pour l'envoyé qui avait été assassiné en Russie ? « Veux-tu payer aux parens de cet envoyé la somme qu'ils exigeaient de la caravane que tu as accompagnée, s'écria-t-il, ou bien consens-tu à embrasser notre religion ? Choisis entre ces deux partis, sinon tu mourras. » Et il me montra une potence. Il ajouta que, si je voulais embrasserla relig ion musulmane, le prince m'éleverait au rang d'officier, me donnerait trois des plus belles femmes et trois argamák qui sont les meilleurs chevaux, et payerait lui-même la rançon que l'on exigeait de moi. Pour m'exciter plus vivement à changer de religion, il me présenta une très-belle fille de quinze ans, richement habillée, quoique sa loi lui défendît de laisser voir les femmes. Je lui répondis que je n'étais pas en état de payer la rançon parce que la caravane ne m'appartenait pas et qu'elle était la propriété des marchands, que par conséquent je n'en pouvais disposer ; que je ne voulais pas trahir ma religion et mon empereur, et que je ne craignait pas les

supplice, sachant bien que mon souverain ne tarderait pas à venger ma mort. Le gouverneur, voyant ma ferme résolution, donna ordre de me reconduire à mon logement. Depuis ce moment il reçut l'ordre de m'inviter chez lui à toutes les fêtes qu'il donnait; elles étaient très-brillantes : on y faisait de la musique, on y chantait; des jeunes gens déployaient leur adresse dans des danses diverses.

Ayant souvent l'occasion de voir les premiers seigneurs de la cour, je réussis à en gagner plusieurs par des présens. Les étrangers faisant partie de notre caravane que nous rencontrions quelquefois au bazar, s'éloignaient de nous, craignant de parler à des gens qui étaient en disgrâce chez le souverain.

Le gouvernement de Khokand, ne pouvant me décider à acquiescer aux propositions qu'il m'avait faites et qu'il regardait comme non moins avantageuses que séduisantes, supposa que je pourrais chercher l'occasion de m'enfuir en Russie; cette idée lui fit prendre la résolution de m'éloigner de la grande route et de me faire transporter à la frontière des Persans montagnards de l'est, qui sont ceux qui s'approchent le plus à la frontière de la Chine.

En conséquence, le prince me fit inviter avec ma suite à une partie de chasse près de *Marghilân* (1),

(1) M. Nazarov écrit le nom de cette ville *Marg liand*. C'est une faute : la véritable orthographe est مرغينان *Marghinân*; mais la prononciation ordinaire est *Marghilân*. Les Chinois écrivent *Margalang* et les Mandchoux de même [illegible] et souvent, par méprise,

ville éloignée de deux cent cinquante verst environ de Khokand : il a là ses pâturages ; pendant un mois entier il y chasse aux oiseaux, aux panthères et aux tigres.

Quoique j'eusse été informé, à une des soirées du gouverneur, que cette invitation n'était qu'un prétexte pour m'éloigner de Khokand, je fus forcé de l'accepter.

On nous fit transporter sur deux chariots, accompagnés d'un officier et de deux gens à cheval ; nous suivîmes la route qui conduit en Perse. Dans les endroits où nous passions les nuits, nous apprîmes que l'officier avait ordre de nous conduire au fort *Yarmazar*, sur la frontière du pays des Persans orientaux. Après avoir longé la chaîne du *Kachkar-divan* (1), qui s'étend de la Chine vers *Samarkand* en Boukharie, et avoir traversé un grand nombre de villages, nous arrivâmes à une vaste steppe dont l'étendue est à peu près de quarante verst. Profitant d'un moment favorable, je me jetai le sabre à la main sur l'officier, et le sommai, s'il tenait à sa vie, de me dire franchement où il nous menait. Cet homme, tout tremblant, me répondit que c'était au fort d'*Yarmazar*, mais que, si je voulais, il dépendait de moi d'aller à *Marghilân*, ville dont il

---

Argalang. Le P. Hallerstein donne à cette ville 41° 24' lat. N., et 45° 10' long. O. de Péking. Kl.

(1) Le *Kachkar-divan* est la partie occidentale de la haute chaîne appelée *Thsoung-ling* par les Chinois. Kl.

me montra la tour qui est à une distance de cinquante verst. Il jura par le Coran qu'il me disait la vérité.

Nous dirigeant alors à l'est, nous arrivâmes à *Marghilân* après deux jours de marche. Nous vîmes sans cesse, dans cette steppe sablonneuse, des villages très-peuplés; les habitans sont fort à leur aise; rien ne semble leur manquer pour mener une existence heureuse; aussi leurs visages portent l'expression de la plus parfaite satisfaction; ils cultivent tranquillement leurs vignes et leurs champs, fabriquent des toiles de coton et élèvent des vers à soie.

Quand nous fûmes près de la ville, le gouverneur envoya des officiers à notre rencontre. Quand nous entrâmes dans Marghilân, la foule fut si considérable que les rues par lesquelles nous passâmes ne purent suffire à l'affluence des curieux. Les officiers ne cessaient de distribuer, sans pitié, des coups de fouet sur la tête des plus empressés, pour que nous pussions avancer au moins de quelques pas; mais les flots du peuple se précipitaient continuellement sur nous.

On nous conduisit dans une maison du gouvernement, où l'on avait placé une garde pour nous mettre à l'abri de la curiosité importune des habitans : précaution inutile; les portes furent brisées et la multitude fondit dans les appartemens avec une telle violence que nous manquâmes d'être étouffés. Un envoyé de Chine qui demeurait dans le voisinage, et qui prenait part à notre situation désagréable, me fit conseiller d'ordonner à mes cosaques d'employer la force pour mettre cette cohue dehors, ajoutant

que sans cela on ne nous laisserait pas en paix. Je suivis cet avis, et les cosaques, qui m'obéirent volontiers, parvinrent à débarrasser notre logement ; mais bientôt l'affluence redevint aussi grande qu'auparavant ; pendant huit jours entiers nous ne pûmes être tranquilles.

A la fin, quand la curiosité générale fut à peu près rassasiée, on nous laissa jouir d'une espèce de repos dont nous avions le plus grand besoin. Après le départ de l'envoyé chinois, on nous logea dans la maison qu'il avait occupée.

Nous recevions, chaque jour, du gouverneur une livre de viande, une livre de pain et un zolotnik de thé ; on nous donnait pour nos chevaux la même quantité de fourrage qu'à Khokand.

Notre garde ne nous laissait pas sortir ; on m'accorda seulement la permission d'aller rendre visite au *dat-khân* ou vice-roi, *Moulla-Chai*, qui avait sous sa juridiction tous les pays qui confinent avec les Persans orientaux. Il m'exprima son mécontentement de ce que j'étais venu à *Marghilân* de mon propre mouvement, et contre la volonté du gouvernement de Khokand.

Je m'efforçai de l'engager par des présens à plaider notre cause auprès du khan, et à l'assurer des dispositions amicales de l'empereur de Russie envers le Khokand, et de l'avantage que ce pays pouvait retirer du commerce avec le mien.

Pendant les trois mois de mon séjour à *Marghilân*, Moulla-Chai me traita fort bien et me promit de faire

son possible pour remplir mes désirs. Ce fut par un effet de ses instances que le khan nous accorda la faculté de retourner à Khokand par un chemin différent de celui que j'avais traversé en venant à Marghilân. Pendant les trois jours qui précédèrent notre départ, nous profitâmes de notre liberté pour nous promener dans la ville. Le peuple, voyant que nous n'étions plus accompagnés d'officiers du pays, nous poursuivit en foule et nous jeta des pierres en criant : *Kafar! Kafar!* ce qui veut dire *infidèles*. Nous nous en plaignîmes au *dat-khan*, qui tenta de mettre fin à cet excè[illegible]y pouvant parvenir, il nous donna le conseil de nous vêtir de khalats à la manière des Asiatiques et de répondre par des coups aux insolens qui nous insulteraient.

Sur ces entrefaites, notre caravane, qui était restée à Khokand, me fit donner avis qu'un Tatare, nommé *Abdoul*, qui avait déserté de Kazan, venait d'arriver à *Marghilân* avec un Russe qui avait été prisonnier en Boukharie, et que le Tatare voulait le vendre aux Kirghiz noirs ultramontains.

Désirant sauver à tout prix mon compatriote, je conjurai le *dat-khan* de faire chercher le Tatare, en lui disant que le prisonnier russe était parent d'un des cosaques de ma suite. Cet homme ne se trouvant pas dans la ville, on se mit à sa recherche dans les environs; enfin on s'empara de lui et du prisonnier au milieu des Kirghiz noirs; tous les deux furent conduits devant moi.

Le Tatare avait inspiré une telle frayeur à son pri-

sonnier en lui disant que nous étions arrêtés par ordre du gouvernement de Khokand, que nous ne reverrions jamais la Russie et qu'il perdrait la vie si l'on découvrait qu'il était Russe, que cet infortuné, pour éviter d'être interrogé, contrefit le muet et essaya de donner à entendre par signes qu'il était Asiatique.

Pour le forcer à avouer la vérité, je lui montrai l'image que je portais sur moi; il la repoussa. Alors un de mes cosaques feignit de pleurer, l'appela son frère et l'embrassa : tout fut sans succès.

Cette obstination ne me fit pas perdre courage; je priai le *dat-khan* de me laisser quelque tems le prisonnier et de prendre le Tatare sous sa garde. Le gouverneur parvint enfin, en employant différentes tortures, à arracher au Tatare l'aveu que son prisonnier était véritablement Russe; qu'il l'avait engagé à s'enfuir de la Boukharie où il était esclave, et qu'il l'avait conduit secrètement à pied pour le vendre aux Kirghiz noirs, le faisant passer pour un de ses parens muet qui voulait aller au *Takht-i-Souleimân* (1) (trône de Salomon), pour y faire ses dévotions. Le Tatare, menacé d'être mis à mort, fit parler le Russe, et celui-ci confessa qu'il était paysan, appartenant à

(1) *Tacht-i-Souleimân* est le même qu'*Och* ou *Ochi* اوش, des cartes chinoises, situé d'après le P. Hallerstein sous 40° 19' lat. N., et 42° 50' long. O. de Péking. *Och* est une grande ville bien peuplée; elle appartient au prince de Khokand. La montagne qui lui a fait donner le nom de *trône de Salomon*, est tout près de la ville. On a élevé sur son sommet un édifice avec une coupole; beaucoup de pèlerins s'y rendent au printems. KL.

un propriétaire du gouvernement de *Koursk;* il avait quitté son maître en 1807, et s'était enfui à Orenbourg, où il avait été pris par des Kirghiz et vendu en Boukharie pour quarante ducats; le Tatare l'avait rencontré dans ce pays, lui avait persuadé de s'échapper, en lui promettant de le conduire près des Russes qui se trouvaient à *Khokand.* En route, ce fripon lui avait assuré que l'ambassade russe avait été arrêtée, et que, s'il avait le malheur de la joindre, il perdrait la vie avec les autres; il lui conseilla pour éviter qu'il ne se trahît en parlant, de faire le muet. Le *dat-khan* voulait faire pendre le Tartare : je demandai qu'on lui fît grâce de la vie, et qu'on se contentât de le tenir enfermé jusqu'à notre départ de *Marghilân.*

Je fis un cadeau de huit cents roupies en argent aux officiers qui avaient saisi ce misérable et sa victime.

Marghilân a une circonférence d'environ trente verst; cette ville n'est pas fortifiée. Seulement, du côté de la frontière des Persans montagnards orientaux, elle est défendue par la forteresse de *Yarmazar,* qui n'en est éloignée que de cinq verst et dont la garnison est de vingt mille hommes. *Alaï*, forteresse persane, n'est éloigné de *Yarmazar* que de douze verst.

Les maisons de Marghilân sont construites en terre; elles n'ont pas de fenêtres. Les rues sont étroites; on y voit un grand nombre d'anciens monumens et de portiques; plusieurs sont d'un bon style d'architecture. Au centre de la ville s'élève un édifice, ressemblant à

un temple ouvert, dans l'intérieur duquel est placé un drapeau de soie rouge qui, suivant la tradition, a appartenu au *Padichâh Iskandar* (Alexandre le Macédonien). On raconte que ce conquérant, à son retour de l'Inde, mourut dans ces steppes, et qu'il a été enterré dans ce lieu. Cependant nous savons d'après les récits de *Plutarque*, d'*Arrien*, de *Quinte-Curce*, et de tous les commentateurs, qu'Alexandre est mort à Babylone 323 ans avant l'ère chrétienne, et qu'il a été enterré dans cette ville célèbre.

Quand un nouveau gouverneur de Marghilân vient prendre possession de sa dignité, les prêtres promènent ce drapeau en procession par toute la ville; ils l'accompagnent en chantant jusqu'à la maison du gouverneur qu'ils félicitent; celui-ci, en témoignage de sa reconnaissance, attache au drapeau des étoffes d'or, d'argent et d'autres matières précieuses : ce sont des présens pour les prêtres; il leur donne aussi de l'argent, du pain et des pommes.

Le marché ou le bazar est à plusieurs rangs de boutiques; pendant les deux jours de la semaine fixés pour la vente des marchandises, le peuple s'y porte en foule. Le gouvernement veille à ce que les marchands ne trompent pas sur le poids ou sur la mesure des choses qu'ils vendent.

Cette ville renferme plusieurs fabriques de draps d'or et d'argent façon de Perse, de velours et de différentes étoffes dans le goût asiatique; ces objets se vendent en *Boukharie*, et à *Kachkar*. Cette dernière province fournit aux habitans de *Marghilân*, du thé,

de la porcelaine, de l'argent en lingots, des couleurs, du damas et d'autres étoffes de Chine de première qualité.

J'ai vu des Persans montagnards orientaux, acheter au bazar de Marghilân, du coton écru en échevaux; ils le font transporter dans des paniers par *Yarmazar* à *Alaï*, par des gens qui vont à pied et marchent ensemble comme une espèce de caravane. Les habitans de Marghilân mènent une vie douce et tranquille; les femmes sont jolies, d'une belle taille et aiment à se parer; elles marquaient de l'attention pour les cosaques: ayant appris qu'ils professaient une religion différente de celle qu'elles suivaient, elles découvraient leurs visages en soulevant les voiles qui les tiennent cachés; en conversant avec eux, elles vantaient sans cesse l'excellence de la loi russe qui défend la polygamie. Les femmes ne plaisaient pas moins aux cosaques; lorsqu'ils en rencontraient une, ils arrangeaient bien leur habit, ils roulaient avec le doigt leurs longues moustaches, et faisaient retentir les chocs de leurs sabres sur le sol, pour se donner un air martial.

Un officier fut chargé de nous conduire à *Andudjân*, ville située à cent cinquante verst de *Marghilân*, du côté de la frontière chinoise, sur les bords du *Syr-daria* qui sort du mont *Kachkar-divân*. A la douane d'*Och*, les caravanes qui viennent de la Chine ou qui vont dans ce pays, paient les droits pour leurs marchandises. A la droite du chemin, nous vîmes de loin, dans une étroite vallée du Kachkar-divan, deux anciens édifices sous lesquels il existe une grande caverne;

notre guide nous dit que c'était le *Takht-i-Souleimân* ou trône de Salomon ; ces édifices sont inhabités (1).

Andudjân (2) confine avec le territoire *Kachkar*; cette ville est entourée de villages ; ses environs abondent en toutes sortes de fruits ; les habitans sont agriculteurs, ils élèvent des vers à soie et fabriquent des toiles de coton ; ils font le commerce avec les Kirghiz noirs ultramontains, qui sont leurs voisins et qui leur fournissent des bestiaux. Pour ne pas attirer la curiosité du peuple, nous étions vêtus à la manière du pays. La seule fortification de cette ville est le château du gouverneur : il est entouré d'une muraille percée de quatre portes ; une garnison de dix mille hommes le défend ; chaque soldat demeure avec sa femme et son cheval : le cheval occupe la première chambre ; la femme n'a que la seconde qui est moins commode. Une partie du produit des droits levés sur les marchandises, est employée par le gouvernement à l'entretien de la garnison. Les maisons sont en terre ; les rues sont tortueuses et étroites.

Après un séjour de quarante-huit heures, nous

(1) J'ai été obligé d'altérer ici le sens du texte qui donnait à entendre qu'*Och* était situé sur le *Syr-daria* même, tandis que cet endroit se trouve sur un de ses affluens et assez éloigné de ses bords. Kl.

(2) Le P. Hallerstein place اندجان *Andudjân*, par 41° 28' lat. N. et 44° 35' long. O. de Péking. Les Chinois et les Mandchoux écrivent le nom de cette ville *Andzian*. Kl.

nous nous mîmes en route pour *Namanghân* (1), ville éloignée de cent vingt verst d'*Andudjân;* nous remarquâmes dans ce trajet les prairies du khan de Khokand, qui sont entourées de larges canaux et de roseaux ; des corps-de-garde sont placés le long de l'enceinte, pour empêcher les particuliers de tuer les oiseaux et les bêtes fauves réservées dans cette enceinte aux plaisirs du prince ; tous les ans, en hiver, il y vient avec une grande suite pour se livrer au divertissement de la chasse.

Namanghân, de même qu'Andudjân, n'a pas d'autre fortification que le château du gouverneur ; sa garnison n'est que de quinze cents hommes. Cette ville est très-peuplée ; elle a des manufactures de toile de coton ; son territoire produit une si grande quantité de fruits qu'elle en approvisionne toutes les villes du Khokand ; elle fait également le commerce avec les Kirghiz noirs ultramontains.

Nous allâmes ensuite à *Yanâ-kourgan*, petite ville située à cent verst de *Namanghân*. Nous apercevions sans cesse des villages, des prairies et des champs ; cette ville n'a pour toute fortification qu'un petit fort qui est au centre ; la garnison de deux cents hommes est formée par les habitans. Après y avoir passé la nuit, nous parcourûmes le lendemain dix verst jus-

(1) L'auteur appelle cette ville *Namangant;* ce qui est fautif. Elle s'écrit نمنغان *Namanghân* ou *Neminghân*. Les Chinois et Mandchoux écrivent *Namgan*. Le P. Hallerstein la place sous 41° 38' lat. N. et 45° 40' long. O. de Péking.

qu'aux bords du *Syr-daria*; nous passâmes ce fleuve, et fîmes douze verst à travers des habitations de *Karakalpak*, nomades qui fabriquent des tapis et d'autres tissus de laines; nous arrivâmes pour la seconde fois à Khokand au mois de mars 1824. Nous devions recevoir, dans cette ville, les réponses du prince aux lettres de l'empereur, ensuite rejoindre notre caravane. Avant d'entrer dans la ville, j'envoyai un de nos guides pour annoncer notre arrivée. On nous assigna un logement dans la maison d'un marchand; le propriétaire se chargea de nous fournir nos provisions.

Pendant cinq jours, je demandai avec instance que l'on me remît les réponses que j'attendais et que l'on m'accordât de retourner le plus promptement possible en Russie. Mais la caravane n'était pas encore prête à partir; en attendant, on me logea dans la maison du gouverneur. Cet officier avait tous les visirs sous son autorité; le prince lui avait donné l'ordre de nous faire des cadeaux; le gouverneur avait su le dissuader de ce dessein, en lui représentant qu'il était peu convenable de récompenser l'assassinat d'un de ses envoyés. Il m'invita à me tenir prêt, avec mes cosaques, à partir dans trois jours pour *Tachkend*; j'y devais attendre la caravane, les réponses du prince et le retour des nouveaux députés qui avaient été chargés d'aller à la frontière russe s'informer de la véritable cause de la mort de l'envoyé qui avait péri malheureusement.

Je profitai de ce délai pour voir l'intérieur de Kho-

kand. Cette ville est très-grande et très-peuplée; on y compte jusqu'à quatre cents mosquées. Elle est bâtie dans une plaine; le château du souverain est sa seule fortification; elle a de nombreuses sources; on voit de tous côtés, dans les environs, des villages, des prairies et des champs; le terrain est imprégné de sel. Les rues de Khokand sont étroites; elles ne sont point pavées; les maisons sont en terre; trois bazars en pierre, situés au centre de la ville, sont ouverts au commerce deux fois par semaine. On remarque en plusieurs endroits d'anciens monumens, et, près du château, les vastes écuries du prince, bâties en briques. La garnison est forte de vingt mille hommes.

Les cotonniers et les mûriers sont très-communs à Khokand et dans tout le pays; les habitans de ces contrées fabriquent des toiles de coton; ils les échangent en Boukharie contre des marchandises venant de Russie, telles que du fer, des loutres, du sandal, du vitriol, de la cochenille, de l'acier, du drap, etc. Je remarquai dans les bazars une grande quantité de paniers remplis d'œufs de vers à soie.

La manière d'élever ces précieux insectes m'a paru assez singulière: les femmes, après avoir acheté les œufs, les enveloppent dans des linges humides et les rassemblent en petits tas où elles les laissent une douzaine de jours; aussitôt que les vers sont éclos, on les met dans des paniers couverts de linges humides et on les expose au soleil après leur avoir laissé pour nourriture des feuilles de mûrier.

Les vers à soie sont si communs dans ces contrées,

que, malgré la quantité qui s'en expédie en Boukharie et la fabrication d'une quantité immense de riches étoffes brochées en or et en argent pour les hordes de Kirghiz, il reste encore un excédant considérable de soie au moment de la nouvelle récolte.

Le gouvernement punit très-sévèrement les marchands qui se rendent coupables de fraudes pour les poids ou pour les mesures; je fus témoin du châtiment infligé pour ce délit : le coupable fut conduit tout nu dans les rues; on lui appliqua des coups de fouet, et on l'obligeait en même tems à répéter tout haut et sans cesse qu'il avait vendu à fausse mesure.

En général les procès s'instruisent à Khokand sans le secours de l'écriture; il suffit du témoignage de deux hommes, affirmé par serment, pour constater un fait. Les prêtres sont les juges; ils se réunissent, par ordre du gouverneur, dans une maison destinée à les recevoir dans les occasions semblables. Les juges siègent avec le gouverneur sur une estrade; l'accusé est amené devant eux; l'iman de la mosquée, à laquelle il appartient, examine l'affaire, et, après avoir fait prêter serment aux deux témoins du crime, il prononce la sentence; si elle est approuvée par les autres imans, le gouverneur ordonne qu'elle soit exécutée. Un officier du gouverneur, même du plus haut rang, est condamné à mort s'il est convaincu de trahison, d'usure, de conspiration et de crimes semblables; ses biens sont confisqués au profit du prince; ses femmes et ses filles nubiles deviennent la propriété de simples soldats. On coupe les mains aux voleurs, en

leur permettant de continuer leur genre de vie. J'ai vu abattre, avec le glaive, la main droite d'un homme qui avait volé trente moutons; on lui fit tremper le bras dans de l'huile bouillante pour arrêter le sang; après on le laissa s'en aller. Un homme convaincu d'assassinat, est livré à la disposition des parens de sa victime; ils ont le droit de le vendre ou de se faire payer une rançon pour sa vie. Un jour, étant au bazar, je vis les parens d'un homme qui venait d'être tué, amener le meurtrier en demandant sa mort; il eut à l'instant la tête tranchée.

L'adultère est puni d'une mort terrible; j'ai assisté à une exécution de ce genre; le souvenir m'en fait encore frémir. Une fille de dix-sept ans fut mariée par ses parens à un homme qui lui déplaisait; elle abandonna son mari, quitta les vêtemens de son sexe, se fit raser la tête comme les hommes et vécut avec son amant dont elle passait pour le domestique. Le mari, instruit de ce qui se passait, en informa le gouverneur; l'amant, qui était un officier du gouverneur, prit la fuite; la pauvre femme fut arrêtée; elle avoua son crime. La loi la condamnait à la mort; le prince, qui n'avait pas le droit de la sauver, mais qui avait pitié de sa jeunesse et de sa beauté, lui fit dire en secret qu'elle devait se dédire de sa première déposition et déclarer qu'elle avait perdu ses cheveux à la suite d'une maladie. Elle lui fit réponse que, séparée de celui qu'elle aimait, la vie n'avait plus de charmes pour elle. Rien ne put lui faire changer cette funeste résolution.

Le jour fixé pour le supplice avait attiré une grande

foule au bazar. On avait creusé une fosse, elle y fut enterrée jusqu'à la poitrine; le bourreau lui jeta le premier une pierre sur la tête; le peuple suivit cet exemple jusqu'à ce que la tête fût entièrement écrasée; alors les parens de cette infortunée vinrent enlever son cadavre pour l'enterrer dans un autre endroit.

Le jour fixé pour notre départ étant arrivé, on nous refusa des guides et on nous ordonna d'aller seuls à *Urutupa* (1), ville qui, avant sa réunion à Khokand, obéissait à un prince indépendant; il y avait une journée et demie de marche. Nous traversâmes un grand nombre de villages très-peuplés et arrosés par de nombreux ruisseaux alimentés par les eaux du *Syr-daria*. De quinze verst en quinze verst, nous trouvions ordinairement d'anciens édifices inhabités et très-vastes. Nous fîmes halte devant *Urutupa* pour acheter des provisions, car depuis notre départ de Khokand nous n'avions plus rien reçu du gouvernement.

Urutupa, ville voisine du mont *Kachkar-divan*, est arrosée par des ruisseaux qui prennent leur source dans cette montagne; elle est très-grande et entourée de deux hautes murailles, séparées l'une de l'autre par un fossé profond; des ouvertures pratiquées dans ces murailles donnent la facilité de se servir d'armes à feu, si la nécessité l'exige. Cette ville est très-peuplée; les rues sont étroites, et les maisons bâties en terre; on

(1) Cette ville se trouve d'après le P. Hallerstein par 41°.33 lat. N. et 48° 10' long. O. de Péking. Les Chinois et les Mandchoux l'appellent [illegible] *Ortouba*.

y trouve des fabriques de châles de duvet de chèvres. Les habitans font le commerce avec les Turcomans, les Persans et les Arabes nomades, qui sont sujets de la Boukharie.

Ce ne fut que quelques jours avant notre arrivée à Khokand, que le prince de ce pays parvint par ruse à s'emparer d'*Urutupa* qui jusqu'alors avait été indépendante. Les habitans du Khokand pensaient qu'on ne pouvait la prendre d'assaut. On fit sortir le prince de la ville sous le prétexte d'une entrevue ; on le conduisit à Khokand comme prisonnier, et l'on se rendit ainsi maître d'Urutupa.

Depuis le mois de mai, la chaleur devient, dans ces contrées et plus loin vers la Boukharie, presque insupportable ; le thermomètre monte jusqu'à quarante degrés. Au mois de mars, la végétation prend l'essor ; les fleurs odoriférantes des espèces les plus variées ornent déjà la terre, et couvrent de vastes espaces de leurs couleurs bigarrées ; trois mois plus tard tout est brûlé par la sécheresse et emporté par les vents sans qu'il en reste la moindre trace ; aussi ne voit-on pendant l'été que du sable ; à peine on trouve de la verdure près des sources ou dans les cavités des montagnes. C'est pourquoi l'on n'élève dans ce pays qu'une très-petite quantité de bétail ; on nourrit les chevaux avec de la paille et avec des plantes que l'on cultive exprès et que l'on est obligé d'arroser fréquemment pour éviter qu'elles ne se flétrissent.

Afin de se garantir de la chaleur, les habitans portent des turbans et se couvrent de trois ou quatre

khalats ouatés. Le sol argileux de la ville devient si brûlant, que l'on ne peut y marcher avec la chaussure ordinaire, et qu'on est forcé de porter des galoches par-dessus les bottes.

Après avoir passé la nuit à Urutupa, nous nous mîmes en route pour *Khodjand*, ville qui en est éloignée d'une journée et demie (1).

En voyageant dans les plaines nous aperçûmes de loin les villes de *Yam*, de *Zimin* et de *Yana-kourgan* qui sont sur la frontière de la Boukharie. Nous fîmes halte devant *Khodjand* jusqu'au lendemain matin, et nous traversâmes le *Syr-daria* au même endroit où nous avions passé auparavant.

Nous n'entrâmes dans Khodjand que pour acheter des provisions ; elle est aussi grande que Khokand. Une muraille tombée en ruines en plusieurs endroits lui sert de défense du côté de la Boukharie, et de l'autre côté elle est protégée par le *Syr-daria*. Des canaux traversent cette ville ; on y trouve les mêmes fabriques et en général les mêmes usages qu'à Khokand ; elle est très-peuplée. Arrivés au bac, et voyant que la caravane

(1) Il paraît que le monarque de Khokand a voulu faire connaître toutes ses possessions à l'envoyé russe, car il l'a fait conduire de long en large dans son pays. En quittant Khokand et suivant la gauche du *Syr-daria*, on arrive avant à *Khodjand*, et de là à *Urutupa* ou *Ora-touba*. Il est donc vraisemblable qu'on a envoyé M. *Nazarov* à cet endroit, par un chemin plus long, pour lui montrer la conquête du prince, et qu'il a fait un grand détour pour revenir à *Khodjand*. Cette dernière ville est appelée [Manchu script] *Khotsiyan* par les Chinois et les Mandchoux. Kl.

était déjà sur le bateau et prête à partir, nous avions l'intention de nous embarquer également; mais les bateliers qui s'aperçurent que nous étions sans guide s'y opposèrent avec opiniâtreté. Comme il était déjà si tard que nous aurions été contraints de passer la nuit dans cet endroit, et que d'ailleurs je ne connaissais pas le caractère des gens à qui nous avions affaire, j'enjoignis aux cosaques de faire sortir de force plusieurs chameaux appartenant à la caravane et de nous faire faire place. Les bateliers eurent l'air de vouloir résister et se permirent même de nous menacer; mais les fouets des cosaques leur imposèrent silence. A mi-chemin, nous nous aperçûmes que le bateau commençait à faire eau et s'enfonçait. Les bateliers, par vengeance, avaient percé des trous; heureusement nous parvînmes à les boucher, mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté. Dès que nous fûmes arrivés à la rive du côté opposé, nos conducteurs sautèrent les premiers sur la rive et se dérobèrent aussitôt à notre vue.

Un des hommes de la caravane nous avertit de ne pas passer la nuit sur la route sablonneuse du côté des Kirghiz noirs, parce que nous risquerions d'être ensevelis sous des nues de sable que des tourbillons très-fréquens dans ces lieux portent dans l'air; il ajouta que nous ferions bien de nous dépêcher d'atteindre un terrain salin qui est éloigné de dix-sept verst.

Nous suivîmes ce conseil. Parvenus à l'endroit indiqué, nous y fîmes halte près des sources qui nous fournirent de l'eau excellente. Afin d'éviter le pas-

Sables mobiles

terre à Sel

sage par les gorges du mont *Kyndyr-tau* dont j'ai déjà décrit les dangers, nous prîmes le lendemain une route différente qui longe cette partie de la montagne. Nous passâmes la nuit dans le voisinage de *Chaïdam*, très-petite ville.

Le lendemain, on voyagea par des cantons montagnards jusqu'à *Moullamin*, bourg bâti uniquement pour servir de refuge aux voyageurs contre les vents orageux, accompagnés de neige, qui règnent dans ces montagnes.

Afin d'éviter le désagrément d'être pillées, les caravanes qui passent par ce bourg, engagent les habitans à se charger du transport de leurs marchandises par la montagne de *Kyndyr-tau* jusqu'à *Pichkel*. Avant d'arriver à *Moullamir*, où nous nous arrêtâmes, nous vîmes un grand nombre d'anciens édifices.

Le lendemain, notre accord étant conclu avec les habitans pour le transport de notre bagage par la montagne, ils le chargèrent sur deux chevaux; nous fîmes la plus grande partie du chemin à pied.

En gravissant sur les hauteurs, nous fûmes obligés de parcourir à pied une demi-verst de chemin sur un sentier qui n'avait pas plus de trois quarts d'une archine de largeur. Un abîme sans fond s'ouvrait d'un côté; nous n'y apercevions que les cimes des plus grands arbres; des rochers escarpés semblables à une muraille s'élevaient du côté opposé. Nous conduisions les chameaux et les chevaux par la bride, craignant à chaque pas de tomber dans ce gouffre épouvantable qui a été souvent le tombeau des voyageurs.

Un orage violent avait éclaté, des coups de tonnerre accompagnés d'éclairs qui semblaient vouloir fendre les rochers augmentaient les difficultés du passage. Les chevaux hennissaient et dressaient leurs oreilles. Les musulmans qui étaient avec la caravane, imploraient, les larmes aux yeux, le secours de leur prophète, et mes cosaques si intrépides étaient saisis d'une frayeur involontaire en voyant à chaque instant la mort sous leurs pas ; ils faisaient fréquemment le signe de la croix. Qu'étaient pourtant ces dangers en comparaison de ceux auxquels nous fûmes exposés en descendant la montagne ! Un de nos chameaux fit un faux pas et se heurta la poitrine contre un rocher ; il expira le lendemain. Les chevaux eurent également beaucoup de peine à parvenir au bas de la montagne ; quant aux hommes, ils ne réussissaient à passer d'un rocher sur un autre, qu'en s'accrochant à des branches sèches et en se posant sur la mousse qui couvrait les pierres ; mais celles-ci qui paraissaient bien solides, venant à se détacher avec des racines et des pierres, faisaient glisser celui qui l'avait prise pour appui. Ce passage si scabreux nous prit un jour entier.

Arrivés au bas de la montagne, nos yeux furent ravis de l'aspect qui les frappa. La campagne était couverte d'arbres fruitiers de diverses espèces ; des ruisseaux coulaient avec fracas entre les rochers ; ils traversaient des plaines parsemées de fleurs, et en se réunissant formaient les rivières de *Tchirtchik* et *Tangar ;* la première passe à *Tachkend*, l'autre à *Kouram* et à *Pichket*. Après avoir longé la montagne

sur un terrain élevé, que plusieurs sources humectent, nous arrivâmes par un sentier à *Pichket*; nous traversâmes cette ville, et nous fîmes halte cinq verst plus loin sur le bord du *Tangar*.

Pichket a un petit fort avec une garnison de deux cents hommes; elle est entourée de faubourgs. Le terrain, quoique mêlé d'argile, y est très-fertile; le froment avait déjà atteint le quart de sa hauteur, bien que nous ne fussions qu'à la fin de mars. Les habitans ont de grands troupeaux.

Après avoir fait nos provisions et acheté un chameau, nous suivîmes une route qui nous conduisit par de beaux villages et par le *Tchirtchik* jusqu'à *Tachkend*. Ayant su qu'un détachement de cosaques était arrivé dans cette ville avec une caravane de marchands partie de *Semipolatinsk*, j'allai la joindre.

Le lendemain de mon arrivée, je me présentai chez le gouverneur qui me reçut très-poliment; il trouva mon cheval tellement à son goût, qu'il me pria de lui en faire présent, en me promettant de m'aider de tout son pouvoir pour accélérer mon retour en Russie; il fallut bien consentir à me séparer de mon cheval qui, dans ces lieux, valait au moins 40 ducats.

Je trouvai à Tachkend deux esclaves russes qui s'étaient enfuis de l'esclavage; ils me supplièrent de les emmener avec nous. L'un d'eux avait été pris par les Kirghiz, sur la route de d'Orenbourg; ils l'avaient mené à Khiva, où il avait été vendu 40 ducats; il avait été donné en présent au khan de Boukhara; informé de l'arrivée d'une ambassade russe, il s'était

sauvé à *Tachkend*. L'autre, étant encore enfant, s'était enfui vingt-cinq ans auparavant avec son père qui le mena d'abord à Krementchoug et de là chez les Tartares de la Crimée ; le jeune Russe y garda les troupeaux ; fait prisonnier par deux Arméniens et par deux Tartares, il fut transporté en Perse et vendu à des Boukhares. Après un séjour de huit ans en Boukharie, il s'échappa et parvint jusqu'à la frontière russe où il eut le malheur de tomber entre les mains de Kirghiz qui le ramenèrent en Boukharie ; il avait saisi l'occasion de se réunir au premier pour venir à *Tachkend*.

Le désir de sauver mes compatriotes me fit insister très-vivement auprès du gouverneur pour qu'il m'accordât la permission de les emmener ; il finit par céder à mes instances en considération du cadeau que je venais de lui faire ; car, d'après les lois du pays, ces malheureux auraient dû rester dans un esclavage perpétuel.

Les marchands composant la caravane de Semipolatinsk, après avoir échangé les marchandises, me sollicitèrent de vouloir bien leur faire obtenir la permission de retourner en Russie : j'y réussis ; elle se mit en route avec quinze cents chameaux, et sous l'escorte du détachement qui l'avait accompagnée jusqu'à Tachkend. Une partie prit le chemin de Petropavlosk, et l'autre celui de Semipolatinsk. Quant à moi, je restai en attendant le départ de la caravane qui m'était confiée.

Sur ces entrefaites, le gouverneur était parti pour

Chameaux
2
chevaux

Khokand, où il devait assister à un conseil; les habitans de Tachkend, profitant de son absence, tramèrent une conspiration en faveur de *Roustam-bek*, leur ancien prince; lorsque *Tachkend* avait été pris par le souverain de Khokand, il s'était enfui dans les steppes des Kirghiz Kaïsak. Ce *Roustam-bek*, arrivé secrètement avec la caravane de Semipolatinsk, était allé demander des secours à Boukhara. Les habitans de *Tachkend* attendaient le moment de son retour, pour exterminer les soldats de Khokand et pour se défaire du joug sous lequel ils gémissaient. Les Boukhars s'armaient; les habitans de Tachkend tâchaient de se débarrasser de la monnaie de Khokand, croyant que dorénavant elle n'aurait plus de cours; le prix des marchandises haussait; nous courrions des risques.

Le complot allait éclater quand on en fut instruit à Khokand; le gouverneur revint à la hâte avec un renfort de troupes. On se saisit des coupables, et pendant dix jours je fus témoin de supplices continuels. Les conspirateurs furent pendus par le cou, à l'exception d'un seul que l'on regarda comme leur chef et qui fut pendu par le milieu du corps. Ce malheureux vécut encore pendant six heures; il finit par cracher du sang et expira dans des tourmens effroyables. La frayeur et la consternation s'emparèrent de tous les esprits. *Roustam-bek*, arrêté sur la frontière, fut conduit à Tachkend, emprisonné dans un souterrain humide, et condamné à mort. Comme la loi de Mahomet prescrit l'hospitalité et tous les égards envers les étrangers, les femmes et les parens de *Roustam-bek*

Supplice
Potence
Exécuté

s'adressèrent à moi, et me conjurèrent, les larmes aux yeux, de solliciter sa grâce auprès du gouverneur. Leur demande était accompagnée de présens qu'elles lui destinaient; c'était un cheval valant 100 roubles, et un autour blanc dressé pour la chasse et du prix de 40 ducats. La compassion que m'inspira le sort du malheureux *Roustam-bek*, et le désir de recouvrer des marchandises appartenant aux Russes, dont il s'était emparé, et qu'il avait fait déposer à *Tachkend*, me déterminèrent à aller trouver le gouverneur avec les présens. Je lui présentai ma requête, et je n'oubliai pas d'appuyer sur le privilége que la loi de Mahomet établissait en ma faveur; il accepta les présens et accorda la liberté à *Roustam-bek*, sous la condition qu'il payerait dans six heures une amende de 300 ducats, et dans trois jours passerait la frontière de *Tachkend*; on lui enjoignit de plus de restituer sans délai les marchandises russes qu'il avait prises. On le fit sortir de son cachot sous la surveillance de trois hommes; il fut obligé d'emprunter à la caravane la somme qu'on exigeait de lui, car ses parens craignirent d'être regardés comme ses complices s'ils lui fournissaient l'argent nécessaire.

Cependant les Boukhares s'étaient rapprochés des frontières de Khokand; il s'y livra une bataille sanglante. Peut-être eussent-ils fini par vaincre les Khokandiens, si le khan de *Sarsau* n'eût dans le même tems envahi leur pays, où il fit un grand nombre de prisonniers. Cette circonstance les contraignit de retourner défendre leurs foyers : les troupes de Khokand, profi-

tant d'une occasion si favorable, emportèrent dans l'espace de trois mois plusieurs villes boukhares.

Ces événemens retardèrent notre départ. Le gouverneur, à son retour avec l'armée, m'invita au banquet qu'il donna à ses soldats pour célébrer sa victoire; cette fête eut lieu dans un champ éloigné de trois verst de la ville; on y avait dressé un grand nombre de tentes, et tendu des tapis pour asseoir les convives. Ils furent traités avec du riz, du mouton et du thé. Le gouverneur me vanta ses exploits, et me promit de me faire bientôt partir pour la Russie.

Enfin, le 1er août 1814, je vis arriver les envoyés de Khokand, ainsi que les réponses adressées à l'empereur mon souverain.

Je me mis aussitôt en route avec ma caravane, sous l'escorte de deux cents soldats de Khokand; je suivis le même chemin par lequel j'étais venu. Quant aux prisonniers russes, je donnai à l'un un chameau, au second un cheval, et le troisième se réunit à la caravane pour offrir ses services aux marchands.

Tachkend est située sur la *Tchirtchik*; la partie la plus considérable de cette grande ville, qui renferme environ vingt mille maisons, est bâtie dans une vallée; elle est entourée, sur une étendue de quinze verst, d'une haute muraille en briques séchées au soleil; elle a douze portes. Dans l'intérieur, près de la muraille, il y a des jardins et des vignes, entourés également de murs construits si près les uns des autres, que les intervalles qu'ils laissent entre eux ressemblent plutôt à des corridors qu'à des rues. Les faubourgs renferment

aussi des jardins; l'eau y est amenée du *Tchirtchik* par des canaux qui la distribuent à de nombreuses fontaines placées dans les divers quartiers de la ville. Chaque maison a un bassin ou un petit canal qui traverse la cour; les femmes y puisent de l'eau et peuvent y blanchir le linge; les habitans s'y baignent et s'y amusent au son des instrumens. Les mosquées n'ont point de toits; on trouve un grand nombre de vieux temples déserts surmontés de coupoles antiques: ce sont les monumens érigés par la piété des anciens habitans.

ancien temple v. p. 69

A un quart de verst de Tachkend, on trouve un fort dont la garnison est de dix mille hommes; il est protégé du côté de Khokand par deux hautes murailles et deux grands fossés, et vers Tachkend par un mur au pied duquel passe un canal profond et dont la longueur est environ de cinquante toises. On arrive au fort par un sentier étroit. Au centre des fortifications s'élève un château, environné de hautes murailles, et dont l'accès est défendu par trois fossés profonds de sept toises. Ce château est habité par le gouverneur qui a le pouvoir de condamner à mort sans que ses sentences aient besoin d'être confirmées par le souverain. Le palais des anciens khan est entièrement démoli; l'on ne voit plus à sa place que des tas de pierres. Des caravanes passent continuellement par cette ville.

fort ancien

Pour faire reposer nos chameaux, nous séjournâmes trois jours à *Tchimket*. Arrivés ensuite au mont *Kara-tau*, notre escorte ne prévoyant plus de danger

ville de Tchimkent

pour nous, reprit le chemin de Khokand ; elle se dirigea sur *Karnak*, ville conquise pendant mon séjour à Khokand, dont le khan s'était rendu maître de tout le Turkestan.

Après avoir passé le *Kara-tau*, montagne habitée par les Kirghiz noirs, on s'arrêta près d'une source dans une plaine voisine. A minuit environ, nous entendîmes dans les gorges du Kara-tau les cris de ces Kirghiz et le pas de leurs chevaux, et bientôt nous les vîmes paraître sur les hauteurs. Aussitôt les pieds de nos chevaux et les chameaux furent attachés avec des lacets ; quelques coups de fusil que nous tirâmes en l'air suffirent pour effrayer les brigands : ils se dispersèrent peu à peu, et en moins de deux heures tous avaient disparu.

Pour éviter des événemens fâcheux, nous partîmes de bonne heure le lendemain matin, et nous parvînmes, presque sans nous arrêter, jusqu'à *Souzak* ; nos chameaux, fatigués par des courses continuelles et par l'excès de la chaleur, furent attaqués dans cette ville de la sarpa, maladie qui ressemble à la petite vérole ; cet accident nous retint vingt jours environ à Souzak.

Aussitôt que la caravane fut en état de se mettre en route, nous partîmes ; c'était dans les premiers jours de septembre ; après avoir longé les rives du *Tchoui*, nous arrivâmes dans le canton d'*Ouvanas*. Pour abréger notre chemin, nous prîmes une autre direction, et, sans entrer dans le pays des Kirghiz, nous marchâmes pendant douze jours au milieu d'une steppe inhabitée, entre des buissons d'épines noirs sur un

terrain argileux ; nous parvînmes ainsi sur les bords du *Sary-sou*. L'eau de plusieurs sources près desquelles nous campions étaient rougeâtre ou couleur de brique pilée ; d'autres sources qui jaillissaient de terre et se répandaient dans les champs y formaient des ruisseaux très-sinueux dont l'eau avait un goût de salpêtre. Nous vîmes en plusieurs endroits des grandes troupes de koulan ou chevaux sauvages.

Arrivés sur les rives du *Souryn*, nous passâmes entre des montagnes, en traversant des steppes et des ruisseaux jusqu'au bord du *Koulan-Etmes* : pendant douze jours nous ne découvrîmes pas une seule habitation humaine.

Nous n'avions pas encore atteint le Koulan-Etmes, quand tout-à-coup nous fûmes entourés par plusieurs troupes de Kirghiz qui se préparaient à nous attaquer. Je fis faire halte à la caravane, j'ordonnai de faire coucher les chameaux et de charger les fusils le plus promptement possible ; armé d'une paire de pistolets, le sabre tiré, et accompagné du telengoute du sulthan *Khoudai-Menda*, qui était avec nous, je m'avançai vers les Kirghiz ; à l'aspect du telengoute du sulthan, ils s'arrêtèrent et envoyèrent quatre hommes pour nous parler. Apprenant que c'étaient des Kirghiz de la tribu *Baitemech*, de la tranquillité de laquelle le sulthan *Koudai-Menda* était responsable, je leur déclarai que la caravane appartenait à des marchands russes, et que la moindre insulte qui nous serait faite, serait sévèrement punie par les cosaques de nos frontières. A ces mots les Kirghiz nous

promirent de ne nous faire aucun tort, et ils nous invitèrent même à venir les voir dans leurs habitations qui étaient éloignées de quinze verst.

Comme nous manquions de provisions, que depuis trois jours nous étions obligés de manger de la viande de cheval, et que j'avais été forcé, pour apaiser ma faim, de faire cuire avec de la farine de froment une membrane sèche dans laquelle j'avais gardé pendant vingt jours de la viande de mouton, nous acceptâmes l'invitation des Kirghiz. Nous leur achetâmes des moutons et des pelisses de mouton pour nos cosaques; nous étions déjà au commencement du mois d'octobre; la neige qui tombait alors pour la première fois de l'année, nous retint deux jours parmi ces Kirghiz.

Après avoir suivi la route qui conduit au canton de *Tair-Berghen*, nous traversâmes l'*Ichim;* arrivés le troisième jour dans le canton de *Dombraly*, j'envoyai trois hommes au commandant de la frontière à qui j'annonçai le bon état de la caravane, et l'arrivée des envoyés de Khokand.

Afin toutefois de ne pas être surpris en route par l'hiver, nous hâtâmes notre marche, et en huit jours nous atteignîmes la frontière.

Nous étions encore à vingt verst de Petropavlosk, lorsqu'un détachement de soixante cosaques, commandés par un officier, vint à notre rencontre; ce fut avec cette escorte que nous entrâmes dans la forteresse le 15 octobre 1814.

La caravane s'installa dans la cour où se fait le

commerce d'échange ; les envoyés de Khokand, après avoir été salué le commandant, qui les accueillit très-bien, furent logés dans une maison préparée pour les recevoir. Les trois Russes que j'avais amenés furent présentés au commandant auquel ils confirmèrent ce qu'ils m'avaient dit relativement à leur fuite. D'après le manifeste impérial du mois d'août 1814, ces hommes avaient le droit de choisir le genre d'existence qui leur convenait.

Je dois aux cosaques qui composaient mon escorte, la justice de déclarer qu'ils ont patiemment supporté les fatigues du voyage et du service, la disette, la faim et la soif ; quelquefois ils ne pouvaient dissimuler leurs souffrances, mais l'espoir d'obtenir du gouvernement la récompense de leurs services, soutint constamment leur courage. Le danger mutuel forme des liens si étroits parmi les hommes, que je ne peux regarder ces cosaques autrement que comme des frères.

Pour leur prouver ma reconnaissance et m'acquitter autant que je le puis des devoirs sacrés qu'elle m'impose, je fais connaître ici les noms de ces braves gens qui, dans cette expédition, avaient exposé leur vie pour le service de leur patrie.

Vassilii Rékin, ourièdnik du troisième régiment de cosaques.

Drièghin, soldat du même régiment.

Gladin, soldat du même régiment.

Borodin, soldat du deuxième régiment.

Morojnikov, soldat du quatrième régiment.

NOTICES

GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Sur Khôkand, Andudjan, Marghilân, Namanghân, Tachkand, Badakhchân et autres pays voisins.

Traduit de la quatre cent vingtième section de la nouvelle édition du *Thai thsing y thoung tchi.*

Après avoir donné la relation du voyage de M. Nazarov à Khôkand, la description de ce pays et de plusieurs autres qui l'avoisinent ne me paraît pas déplacée ici. Je l'ai traduite textuellement de la nouvelle édition de la grande géographie de l'empire chinois intitulée *Thai thsing y thoung tchi,* dont je dois la communication obligeante à M. *Watson,* savant Anglais qui habite actuellement Naples.

Je me plais à lui témoigner ici ma reconnaissance, pour la bonté qu'il a eue de me prêter pour un an, les volumes de cet ouvrage important, dont j'avais besoin pour compléter mes collections géographiques sur la Chine et sur ses dépendances.

Cette édition, publiée vers 1790, est considérablement augmentée, et contient quatre cent vingt-quatre sections, au lieu que la première n'en a que trois cent cinquante-six.

KHOKHAN.

(Khôkand.)

Khôkhan est un pays mahométan éloigné de 880 li chinois de *Kachgar*. A l'orient, ses habitans se trouvent mêlés avec les *Bourout*; à l'occident (nord-ouest), il confine avec *Tachkand*; au sud, il a la chaîne des monts *Thsoung ling*, et au nord la rivière de *Naryn*. Son tribut est porté à Péking, sur le chemin que tous les mahométans, soumis à la Chine, prennent pour se rendre dans cette capitale.

Sous les *Han*, les *Trois Royaumes* et les *Tsin*, c'est-à-dire depuis le II[e] siècle avant notre ère, jusqu'à la fin du V[e] après cette époque, le pays de *Khôkhan* fut appelé *Ta-wan*. Sous la dynastie des *Goei*, du V[e], jusqu'au milieu du VI[e] siècle, il s'appelait *Lo no*. Sous les *Soui*, au commencement du VII[e], il porta le nom de *Pho-han*, et sous les *Thang*, celui de *Pa-han*. Vers le milieu du VIII[e] siècle, cette dernière dynastie lui donna le titre honorifique chinois de *Ning-yuan*, qui signifie *tranquille et éloigné*.

Dans la partie orientale du *Khôkhan*, se trouvent les villes de *Margalang* et d'*Andzian*; dans le nord est celle de *Namgan*. Comme *Khôkhan*, la capitale, elles sont entourées de murailles, et situées dans une vaste plaine au nord-ouest des monts Thsoung ling. Chacune a son *bek*; mais tous ces *bek* sont soumis à celui de Khôkhan, et suivent ses ordres. Ce dernier s'appelait *Erdeni*, quand le général chi-

nois *Tchao hoei*, allant en 1759 à la poursuite de *Khodzidjan*, détacha quelques officiers de son armée pour prendre toutes les tribus des *Bourout* sous la protection impériale. Ces officiers étant arrivés devant Khôkhan, *Erdeni* les invita de se rendre dans la ville, où il leur fournit journellement des provisions, des moutons et du vin. Il se montra très-soumis, et quand les envoyés chinois partirent, il dépêcha avec eux un des principaux chefs de la ville pour demander à l'empereur Khian-loung de prendre son pays sous sa protection, et d'agréer ses hommages. Les *bek* des autres villes suivirent son exemple. En 1760 ils envoyèrent des ambassades et le tribut à Péking.

En 1763, les peuples de Khôkhan firent une invasion dans le pays de *Bourout*, qu'ils pillèrent. Le général en chef, commandant sur les frontières nouvelles, fut chargé de les faire rentrer dans l'ordre; leur conduite fut blâmée par un rescrit impérial, qui leur enjoignit de respecter les lois de l'empire et de quitter le pays qu'il venaient occuper sans aucun droit.

Erdeni mourut en 1770, et fut remplacé par son neveu *Naroubotou*; celui-ci envoya une ambassade et le tribut à Péking, comme son prédécesseur l'avait fait.

L'ancien royaume de *Ta wan*, qui est le Khôkhan de nos jours, avait au nord celui de *Khang-kiu*, à l'ouest les *Grands Yue-tchi*, au sud-ouest le *Ta-hia*, au nord-est les *Ou-sun*, et à l'orient *Han-mi* et *Yu thian* (Khotan). C'était une contrée plate, adossée

au sud à la haute chaîne de *Thsoung ling*. Le pays de Khôkhan est borné au nord par la rivière de *Naryn*, qui reçoit du sud et du nord des affluens plus ou moins considérables; elle entoure la capitale. Le sol est fertile, le pays est bien arrosé et couvert de prairies riantes.

Les peuples de *Ta-wan* étaient agriculteurs et habitaient dans des villes murées et dans des maisons. Leur pays était bien peuplé; le climat était chaud et la température égale. Les habitans actuels sont de la même race que les Bourout; ils suivent la loi de Mahomet et savent la langue persane. Leur principale richesse consiste en troupeaux.

Le *Naryn* coule au nord-ouest du Thsoung-ling, et parcourt une distance de mille li, en passant devant les territoires de Khôkhan et d'Andzian; ses bords sont bien peuplés et cultivés. Une infinité de grandes et petites sources le grossissent, et son courant principal se divise souvent en plusieurs branches. Sa source se trouve à la frontière occidentale des *Bourout occidentaux*. Il passe au nord de la ville d'*Andzian*, poursuit son cours à l'ouest, vient au nord de *Margalang*, au sud de *Namgan* et au nord de *Khôkhan*. De là le Naryn coule encore à l'occident, reste au nord du pays de Samarkand, et tombe enfin dans le lac *Dariganga*, qui a mille li de largeur, et qui est la mer la plus considérable de notre frontière de l'ouest. Il n'a pas de bords déterminés, et toutes les rivières qui découlent du versant occidental du Thsoung-ling, s'y rendent. Sous la dynastie de Han, *Khan-yng*

khioung s'approcha de la mer occidentale : c'est le lac *Dariganga* (1)

Ancien état du pays.

Le royaume de *Ta-wan* se trouvait, selon le *Sau ki,* au sud-ouest des Hioung nou ; il était éloigné de dix mille li à l'ouest de la Chine. Les habitans vivaient dans des maisons murées, et le roi comptait plus de soixante-dix grandes et petites villes entourées de murs. L'histoire des Han rapporte que le roi de Tawan résidait à *Kouei-chan*, 12,550 li de *Tchhang ngan* (ou Si ngan fou, alors capitale de la Chine). De *Kouei chan*, on avait 4031 li à l'est, jusqu'au siége du gouverneur militaire des pays occidentaux soumis aux Chinois ; au nord, jusqu'à la ville de *Pi thian,* dans le royaume de Khang kiu, 5110 li ; au sud-ouest, aux *Grands Yue tchi*, 690 li. Le Ta wan se trouvait borné au nord par le Khang kiu, et au sud par les Grands Yuetchi ; on y comptait comme auparavant soixante-dix villes. Le pays produisait d'excellens chevaux et en quantité. *Tchang khian*, envoyé chinois, qui avait visité le Ta wan, vanta beaucoup ces chevaux à l'empereur *Wou ti* (de 141 à 87 avant J.-C.), qui fit offrir, par son ambassadeur, au roi de ce pays, mille pièces d'or et un cheval fait du même métal, pour avoir un de ses plus beaux coursiers. Le roi le refusa et fit tuer l'ambassadeur chinois. Pour venger cette

(1) Le *Narin* dont il est question ici, est le fleuve *Syr Daria*, et le *Dariganga* est le lac *Aral*.

insulte, le général *Li kouang li* porta la guerre dans le Ta wan ; les habitans coupèrent alors la tête à leur prince ; sa mère et sa veuve se soumirent et offrirent trois mille chevaux, avec lesquels les troupes chinoises se retirèrent.

Suivant l'histoire de la dynastie de *Tsin*, le *Ta wan* était à 3,350 li de *Lo yang*, alors capitale de la Chine. L'empereur *Wou ti* (de 265 à 290 de J.-C.) conféra, à la représentation de son ambassadeur, à *Lan yu* la dignité royale de Ta wan, dans laquelle celui-ci eut pour successeur son fils *Mo tchi*. Ce dernier offrit à l'empereur un *cheval qui suait du sang* (1).

Le royaume de *Lo no*, était, d'après l'histoire des *Goei* (dynastie qui a régné en Chine de 398 à 558) l'ancien Ta-wan. Sa capitale *Kouei chan* se trouvait au nord-ouest de *Chou le* (Kachgar) ; elle était à 14,456 li de la résidence des empereurs des Goei. En 479, le roi de *Lo no* envoya à ce dernier un *cheval qui suait du sang*, et, depuis, les ambassades de ce pays arrivèrent à des époques déterminées.

Sous la dynastie de *Thang*, c'était le royaume de *Ning-yuan*, nommé antérieurement *Pa han na* (c'est-à-dire *Ferghana*) et *Pho-han*. Sous les *Yuan goei* (de 398 à 558), ce pays avait déjà porté le nom de *Pho-lo-na* ; on comptait 8,000 li de là jusqu'à la capitale de cette dynastie. Le roi résidait dans la ville de *Si-kian*, située au nord du *Tchin-tchu*.

(1) Il est sans doute question ici des *argamak*, qui sont tigrés et d'une vitesse extraordinaire.

Il gouvernait six grandes villes et cent bourgades. Vers 642, *Khi py*, roi de Phó lo na, fut tué par un chef des *Thou khiu* (Turcs) occidentaux, nommé *Khan mo kho tou*; alors *Assena Chuni* s'empara de Si-kian. Après la mort de celui-ci, son fils *O pho tchi* rendit la royauté à *A liao tsan*, fils du frère aîné de *Khi py*. Il résida dans la ville de *Hou men*, et *O pho tchi* dans celle de *Kho-se*. Vers 657, ce dernier envoya une ambassade et le tribut en Chine; la ville de *Kho se* reçut alors le titre honorifique de *Hieou siun tcheou*, et devint la résidence du *tou tou* ou gouverneur chinois. *O pho tchi* fut revêtu de la dignité de *Thsü szü*. Depuis ce tems les ambassades et le tribut arrivèrent régulièrement. En 744 ce pays reçut le nom honorifique de *Ning yuan*.

Parmi les présens envoyés de Khôkhan à l'empereur *Khian loung*, il y avait des chevaux qui suent du sang (*argamak*), des grands aigles et des faucons blancs propres à la chasse, et des *assiettes de la fontaine du dragon* (vraisemblablement une espèce de faïence).

ANDZIAN.

Pays mahométan au nord-ouest de *Kachgar*; à l'est, il a le territoire de cette ville; au sud il est borné par le *Thsoung ling*; au nord il a la rivière *Naryn*, et au nord-ouest le pays de *Namgan*. Le chemin par lequel il envoie son tribut à Péking, est celui des autres peuplades mahométanes, soumises à la Chine.

Sous la dynastie des Han, ce pays, de même que

Khôkhan, faisait partie du royaume de *Ta wan*. Il fut soumis et pris sous la protection chinoise en 1759 par le général *Tchao hoei*. Son *bek* s'était d'abord montré désobéissant à la volonté impériale, et n'était pas venu à la rencontre de l'envoyé de la cour. Cependant il changea d'avis, demanda pardon à l'empereur et la permission de venir lui-même à Péking. En effet ce bek, nommé *Tokto Mahamet*, y arriva avec sa suite en 1760, et présenta le tribut; il fut reçu très-gracieusement par le monarque chinois, qui l'invita à un des grands festins de la cour.

MARGALANG.

Se trouve 180 li au à l'ouest d'*Andzian*; il ressemble en tout à Khôkhan. En 1759, *Daktana*, capitaine de de la garde, s'y rendit avec une légation impériale; le bek *Ilas Ping li* (1) se soumit, et son pays fut enclavé dans la frontière chinoise.

NAMGAN.

Cette ville est à 80 li au nord-ouest de *Margalang*; elle est pareille à *Khôkhan*. Son territoire confine au nord-est avec les Bourout, qui y habitent mêlés avec le peuple de Namgan; à l'orient il dépasse la rivière, et se trouve contigu à *Tachkand*. Comme Andzian il fut enclavé en 1759 dans la frontière de l'empire (2).

(1) *Ping li* est peut-être une faute d'impression pour *Khouli*.

(2) D'après le *Si yu wen kian lou*, on compte à *Khôkhan* 30,000

TACHKAND.

Cette tribu mahométane est à 1,300 li au nord de *Kachgar*. Ses habitations s'étendent à l'est jusqu'à la frontière des *Bourout*; au sud-est elle a la rivière de *Naryn*, au nord-est les *Khassak de droite*. Le chemin de son tribut est le même que celui des autres peuples mahométans.

Sous les Han la frontière entre le *Khang-kiu* et la *Ta-wan* passait par le pays de Tachkand. Sous les Goei septentrionaux (398-558), cette contrée appartenait aux neuf familles des *Tchao-wou*. Sous les *Soui* et les *Thang* (du VIIe au Xe siècle) il y avait les royaumes de *Ngan* et de *Chy* (1).

C'est un pays plat où l'on voit des villes et des bourgades murées. Autrefois il y avait trois *khadjo* qui gouvernaient les mahométans; leurs noms étaient *Mourtossan*, *Chada*, et *Tourdjan*. Ils étaient soumis aux *Khassak de droite*. Après la mort de *Mourtossan*, un Khassak fut choisi *khodjo* à sa place; mais il fut chassé. Les Khassak, pour punir les rebelles, portèrent la guerre dans le pays; la lutte dura long-tems sans être décidée. En 1758, le général chinois *Fou te*, poursuivant le Khassak *Sira*, arriva dans le pays de

---

familles ; à *Marghalang*, 20,000 ; à *Naiman* (ou *Namgan*), 10,000, et à *Andzian*, 1,000.

(1) *Tachkand* signifie *bourg des pierres*, et *Chy* en chinois est *pierre*. Tachkand s'appelait autrefois شاش *Chach*, چاچ *Tchadi* et چاچ *Tchatch*.

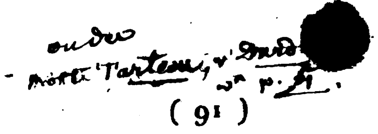
Tachkand; il parvint à rétablir l'ordre parmi les mahométans. A cette époque, *Tourdjan* se battit avec les Khassak de droite, aux bord de la rivière (*Syr-daria*). Une ordonnance impériale enjoignit aux officiers chinois de tranquilliser le pays et de veiller à la sûreté des routes. Ce but fut bientôt atteint, et on parvint à une pacification générale parmi les Khassak qui furent enclavés dans la frontière chinoise. *Eohim-djab*, un des rebelles Dzoungar, se trouvait chez eux ; on réussit à cette occasion à s'emparer de lui et à l'envoyer à l'empereur. Dans la même année une ambassade de Tachkand apporta le tribut à Péking; elle fut reçue avec bienveillance et admise à un festin impérial.

Quelques centaines de li au sud-ouest de Tachkand, au-delà du fleuve *Syr* et de la rivière *Naryn*, est la ville de *Samarkand*. Encore plus au sud-ouest est celle de *Karakdze*. *Ourghendj* se trouve à l'ouest de Tachkand, de même que le lac de *Dariganga* (*Aral*), qui est la mer occidentale à laquelle la frontière chinoise finit.

Tachkand est situé dans une plaine remplie de jardins et de bosquets; la terre y produit toutes les céréales, et les habitations du peuple se trouvent en grand nombre cachées sous les bocages. La ville est à 400 li ~~directement au nord de~~ la chaîne ~~des monts~~ *Thsoung ling*.

BADAKHCHAN.

Ce pays est habité par une nation mahométane; il se trouve au sud-ouest de *Kachgar* et de *Yarkiang*;



au milieu du Thsoung ling. Il envoie son tribut par le chemin ordinaire de tous les mahométans soumis à l'empire.

Sous les Han, *Badakhchân* portait le le nom d'*Ou tchha*. Sous les Goei du nord, il faisait partie du royaume de *Mo*; on l'appelait aussi *A keou khiang*. Sous les Thang c'était le royaume de *Kho phan tho*. Vers 718, ils y établirent un *gardien militaire du Tsoung ling*. Du tems des Yuan, ou des Mongols qui ont régné en Chine, de même que sous la dynastie des Ming, qui leur succéda, ce pays fut connu sous le nom de *Badakhchân*. Il y a des villes murées, et il est entouré de montagnes.

Le khan de Badakhchân s'appelait *Sulthan chah*. En 1758, les Chinois poursuivirent les rebelles mahométans *Boronitou* et *Khodzidjan*, et les battirent au lac *Yechil koul*; ces deux chefs se sauvèrent dans le territoire de Badakhchân. Le général *Fou te* les suivit à la tête d'un corps d'armée, et envoya un de ses officiers au *Sulkhan chah* pour lui demander leur extradition. *Boronitou* et *Khodzijan* s'étaient cachés à *Siknan*, situé dans le pays de Badakhchân et appartenant à *Chamour bek*. Sulthan chah ne se conforma pas à la demande du général chinois; il se contenta d'arrêter Boronitou et le mit sous une garde militaire. *Khodzidjan* se rendit à la montagne *Alkhoun tchoukha*, pilla le voisinage, et se retira bientôt plus loin, au-delà de la rivière *Boo tsinar*; on l'attaqua sans pouvoir se saisir de sa personne. Enfin, il fut pris et gardé en prison à *Tchaidjab*. *Fou te*, mécontent

de la conduite de Sulthan-chah, réitéra sa demande pour l'extradition des rebelles; et pour la faire effectuer il entra dans le *Wakhan*, habité par une tribu de l'Hindoustan, et de là il s'approcha de la ville de Badakhchân, dans l'intention de s'emparer par ruse des frères de *Khodzidjan*, de même que de *Tarbadjé*. Cependant ces rebelles ayant pénétré son dessein, se dirigèrent avec leurs troupes sur Badakhchân. Sulthan chah aurait bien désiré de les livrer aux Chinois, mais comme ils étaient de la famille du *Paighambar* (ou du prophète Mohammed) il craignit le ressentiment des autres tribus musulmanes. Cependant l'armée chinoise arriva sous les murs de sa capitale, et *Fou te* déclara au nom de l'empereur qu'il voulait être obéi, et qu'un refus de se conformer à ses ordres aurait des suites fâcheuses; alors *Sulthan-chah* changea d'avis et fit tuer les deux chefs. Le corps de *Boronitou* ayant été volé, il n'envoya que la tête de *Khodzidjan* dans une boîte pour être présentée à l'empereur. Il se soumit avec tout son peuple, composé de 100,000 familles, et son pays fut enclavé dans les limites de l'empire, de même que celui de *Bolor*, fort de 30,000 familles, et situé dans le voisinage.

En 1760, une ambassade de Badakhchân vint à Péking, et offrit à l'empereur huit chevaux de course. A cette époque, *Sulthan-chah* était en guerre avec son neveu *Tachi Mohamed*. Ce dernier s'adressa au monarque chinois pour le supplier d'être arbitre dans leur querelle, et de le prendre sous sa protection. L'année suivante, le Badakhchân envoya le tribut con-

sistant en épées et en haches d'armes ; et en 1763 son prince fit présenter à l'empereur les ossemens de *Boronitou* avec ses femmes et ses enfans. L'ambassade fut admise à l'audience.

L'histoire des Han dit que le pays d'*Ou tchha* était très-montagneux et que les champs labourables s'y trouvaient entre les rochers. Il produisait de l'*herbe blanche*. A son occident il y avait le passage appelé *Hian-tou*. Le Badakhchân d'aujourd'hui se trouve à droite du *Thsoung ling* et il est adossé à ses branches escarpées.

La chaîne des monts d'*Altchoukha* (ou d'*Alkoûn tchouhha*) est une branche très-élevée du Thsoung ling, surmontée de pics ; elle finit à la frontière du pays. La rivière *Yechi derak* (sur les cartes mandchou-chinoises *Issi derik*) a sa source dans le flanc méridional du Thsoung-ling ; elle coule vers le nord, traverse le Badakhchân et le Bolor, et arrive dans le canton *Yechi-derak*, qui lui donne son nom. Là elle se divise en deux branches : l'une se dirige vers le nord et se jette dans le lac *Tous-koul* (lac de sel) ; l'autre coule d'abord vers le sud-ouest, mais elle reprend bientôt un cours septentrional et tombe dans le *Yechil koul* (lac jaune). Ce lac, nommé *Issi koul* dans les anciennes relations, se trouve à la frontière de *Yarkiang*. Après la réduction des tribus musulmanes, l'empereur Khian loung fit placer sur le bord du Yechil koul, un monument avec une inscription

de sa façon, qui célèbre les victoires remportées sur les mahométans.

La rivière de *Tsinar* est à la frontière méridionale du Badakchân. C'est sur ses bords que Sulthan-chah reçut l'injonction de se saisir de Khodzijan.

L'histoire des Han rapporte que le roi d'*Ou-tchha* faisait sa résidence dans la ville de ce nom, qui était à 9,950 li de *Tchhang ngan* (Si ngan fou dans le Chen si, alors capitale de la Chine). D'*Ou-tchha* au nord-est, jusqu'au siége du gouvernement des pays occidentaux, on comptait 4,892 li. Au nord, ce pays confinait à *Tsu ho phou li*; à l'ouest il avait *Nan teou*, dont les maisons étaient construites de pierres entassées les unes sur les autres; les habitans se servaient de la main pour boire. A l'occident de ce dernier pays se trouvait le passage appelé *Hian tou*, éloigné de 5,888 li du fort du *Yang kouan*, et de 5,200 du siége du gouvernement général chinois. Ce passage était dans une montagne haute et escarpée, dont les rochers sont très-difficiles à traverser. On passait les crevasses et les abîmes à l'aide de cordes qui allaient d'un bord à l'autre.

Sous les Goei, ce pays portait le nom de *Khiuan yu mo*. Son roi résidait dans la ville d'*Ou tchha*, située au sud-ouest de *Sy kiu pan*, et éloignée de 12,970 li de *Thai*, capitale des Goei. Sous la même dynastie il y avait le royaume d'*A keou khiang*, qui se trouvait au sud-ouest de *So-kiu* (*Yarkiang*), et à 13,000 li de *Thai*; 400 li à l'occident d'A keou khiang, il avait la

montagne de *Hian-tou*, traversée par un chemin presqu'entièrement fait avec des troncs d'arbres, et longeant des précipices et des abîmes sans fond, que le voyageur était souvent obligé de traverser à l'aide de cordes. C'est ce qui avait donné lieu à la dénomnation de *Hian tou*, qui signifie en chinois *passage suspendu*. On voit par cet extrait de l'histoire des Han, que le *Hian tou* se trouvait à l'occident du royaume d'*Ou-tchha*; l'histoire de Goei dit que ce royaume est le même que celui qui postérieurement fut nommé *Khiuan yu mo*, et que le *passage suspendu* était à l'occident d'*A keou khiang*. Il en résulte que ce dernier n'était qu'à 30 li de Khiuan yu mo, et que tous le deux étaient limitrophes. Il paraît donc que l'*Ou tchha* des Han était divisé, du tems des Goei, en deux principautés, qui forment le pays de Badakhchân de nos jours.

Le royaume *Kho phan tho*, dit l'histoire des Thang, est aussi appelé *Han tho*, *Kho kouan than* et *Kho-lo. tho*. Il se trouve au sud-ouest de *Chou le* (Kachgar). On passe par la vallée de *Kian-mo* et par une montagne très-rude à traverser et on arrive après 600 li dans ce pays, éloigné de 4,500 li de *Koua tcheou* (1). Dans la direction de *Tchu kiu pho*, on a au sud-ouest la montagne de *Hian tou*. *Kho phan tho* confine au nord avec *Chou le* (Kachgar), à l'occident avec *Homy*, au nord-ouest avec *Phouan han*. Il est situé au milieu

(1) *Koua tcheou*, ville du Tangout, située par 40° lat. N., et 20° long. O. de Péking.

du *Thsoung ling ;* la capitale se trouve entre deux rivières. Ses rois sont originaires de *Chou le*, et y règnent depuis plusieurs générations. Au sud-ouest il y a la montagne *Theou thoung*. Le Thsoung ling entoure ce pays. C'est sous la dynastie des Goei postérieurs, que ses habitans sont venus pour la première fois en Chine. En 634 ils y envoyèrent une ambassade. Entre 713 et 741 leur pays fut conquis par les Chinois, qui y établirent un *gardien du Thsoung ling*, chargé de protéger l'extrême frontière de la province de *Ngan si.*

BOLOR.

Ce pays est situé au sud-ouest de *Yarkiang* et à l'orient de Badakhchân. Le chemin par lequel son tribut arrive à Péking est le même que celui des autres pays mahométans.

Sous les Han, le *Bolor* faisait partie d'*Ou tchha*. Sous les Goei, c'était le royaume d'*A keou khiang*.

En 1749, son prince *Chakhou Chamed* (peut-être *Chakhou Chah Amed*) se soumit aux Chinois et son pays fut enclavé dans les limites. L'année suivante, il envoya *Chah bek* comme ambassadeur à l'empereur, qui le reçut avec bienveillance, l'invita à un festin et lui fit remettre un diplôme pour son maître. En 1763, un autre ambassade apporta le tribut consistant en sabres et haches d'armes. L'année après, ce pays fut envahi par *Sulthan-chah* de *Badakhchân ;* alors le prince de Bolor demanda du secours au général chinois qui commandait à Yarkiang. Celui-ci enjoignit

à Sulthan-chah d'évacuer le Bolor et de faire cesser les hostilités. Le roi de Badakhchân se conforma à cet ordre, et *Chakhou chamed* écrivit une lettre de remercîment. Les deux adversaires envoyèrent des ambassades et le tribut à l'empereur, consistant en poignards, qui sont d'excellente qualité chez eux.

En 1769 un nouveau tribut en pierre de *yu* et en poignards arriva de Bolor, et depuis ce tems il a toujours été offert à l'époque prescrite.

BALTI (1).

Ce pays est au sud de Bolor et à l'est de l'Hindoustân. Il envoie son tribut par le même chemin que les peuplades mahométanes.

Dans les tems anciens, il n'était pas connu des Chinois. Il se trouve à la frontière orientale de l'Hindoustân ; les mœurs et usages de ses habitans sont presque les mêmes que ceux de ce pays. Autrefois il doit avoir été limitrophe du royaume de *Ki pin* (Kâboul) qui existait du tems des Han et des Thang. Le pays de *Balti* est montagneux et traversé par une rivière considérable ; actuellement il confine au Tubet, à Djamba, au Kachmir et à d'autres royaumes.

Il se divise en deux hordes, dont l'une est gouver-

(1) C'est le *Baltistân* ou le *petit Tubet*, pays situé sur la branche septentrionale de l'Indus, qui coule du nord au sud, et à laquelle M. Elphinstone donne le nom de *Kâmeh*. Il est probable que le *Balti* sont le même peuple que Ptolomée appelle *Baltae*, et qu'il placé à l'ouest de l'*Imaus*.

née par *Memespar* et l'autre par *Oussouwan;* chacun de ces deux chefs commande huit mille hommes. Depuis long-tems, les habitans de Balti entretenaient des relations commerciales avec Yarkiang. En 1760, après la pacification des pays occidentaux par les armes chinoises, les deux chefs demandèrent à être enclavés dans les limites de l'empire, et depuis ce tems leurs sujets viennent régulièrement aux marchés chinois.

KHASSAK DE LA GAUCHE (1).

Les *Khassak de la gauche* (ou de l'orient) habitent au nord-ouest des Dzoungar. Leur pays a 1,000 li de l'est à l'ouest, et 600 du sud au nord. A l'orient il confine à celui de *Tarbagatai* et à l'occident avec les *Khassak de droite;* au midi, il a le gouvernement d'*Ili*, et au nord la frontière russe. Le chemin par lequel ces Khassak envoient le tribut à Péking, passe par Ili.

Sous les Han, c'était le royaume de *Khang kiu*. La résidence d'hiver du roi était *Pi-thian,* ville située dans le canton appelé *Lo yue ny*. Sous les seconds Han, ce pays fit partie des royaumes de *Khang kiu* et de *Sou-y*. Sous le Goei il appartint à ceux de *Khang kiu* et de *Kian kuen :* la frontière orientale de celui de *Tche-chy* s'y trouvait également.

Sous les Soui (dans le commencement du VII[e]

---

(1) Le nom *Khassak* est synonyme avec celui de *Kirghiz*. Il s'agit ici de la horde moyenne de ce peuple, ou de l'*Ourta djous*.

siècle) il fit encore partie du *Khang-kiu* ; sous les Thang il y eut le royaume des *Ha kia szu* (1) ; après cette dynastie il n'en est plus question dans les historiens chinois.

Actuellement cette contrée est habitée par les *Khassak*. Leur khan *Ablaï* profita des troubles excités par *Daïwatsi* parmi les Dzoungar, pour s'emparer de plusieurs cantons qui appartenaient à ces derniers. En 1755 la tranquillité fut rétablie chez les Dzoungar, et Ablaï reçut l'ordre de la cour de Péking de changer de conduite, et de restituer ce qu'il avait injustement occupé. *Amoursana* dans sa fuite se sauva chez les Khassak ; Ablaï le reçut chez lui, et le général en chef (chinois) demanda qu'il le livrât avec tous ceux qui l'accompagnaient. Ablaï chercha alors à s'emparer par ruse de la personne du fugitif, et demanda à être reçu vassal de l'empire ; cependant Amoursana quitta son pays et retourna dans celui des Dzoungar.

En 1757 la grande armée poursuivit derechef Amoursana ; alors le khan des Khassak vint avec trente mille hommes à notre secours, se soumit et demanda que son pays fût enclavé dans les limites. Il reçut un sceau avec l'inscription *Tote oudjouk*. Il accompagna notre général dans l'inspection que celui-ci fit de toutes ses hordes. Amoursana s'était caché à *Artsatou*. Ablaï tâcha de l'y faire prendre, mais il ne réussit pas, et Amoursana se sauva chez les Russes, où il erra long-

(1) Voyez mes *Mémoires relatifs à l'Asie*, vol. I, pag. 164.

tems pour se soustraire à la juste punition de ses forfaits; on saisit cependant ses compagnons *Eboudzi* et *Tsibakhan*, qui furent envoyés à l'empereur.

Les deux tribus qui forment cette partie de la nation des Khassak, sont celles de *Khodzi borghen* et de *Khan Balet;* en tout trente mille familles. Il fut décidé qu'on les nommerait *tribus de la gauche*. Depuis 1759 elles envoyent régulièrement des ambassades qui portent le tribut; l'empereur les reçoit gracieusement et les admet à ses festins.

D'après le *Szu ki*, l'ancien pays de *Khang kiu* était au nord du *Ta wan*, et il avait une étendue de 2000 li. Ses habitans étaient nomades; on y comptait 80 à 90,000 archers.

La horde des Khassak *Otra yuz* a son campement sur la rivière *Yechil* près de la ville de *Kesteng*.

Les rois de Khang kiu changeaient de demeure pour éviter le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été.

Dans ce pays il n'y a ni villes ni habitations murées; ces Khassak suivent avec leurs troupeaux le cours des rivières et les pâturages. Il ont des campemens différens pour l'hiver et pour l'été. Leur pays est vaste, et plus peuplé que celui des autres hordes.

La montagne *Niman khadziran* se trouve à la frontière orientale. Celles de *Kharma kirkh*, *Ak kira*, *Baïan* et *Khao khassaklak* sont à l'occident de ces Khassak. Près de la dernière, les troupes d'Ablaï furent défaites par le général *Khadakha*.

Le mont *Kara Bakkarkhaï* est à la frontière méridionale de ces Khassak. Ceux de *Karkegô Khassa-*

lak, *Djaratou Khassalak* et *Lekleng* sont au sud. La frontière de Dzoungar appelée *Dzir* suit les sommets de ces montagnes, en commençant par la dernière.

Les monts *Odjo Tsinghiz*, *Ardzin*, *Khara chibootai* et *Arkhoûn siri* sont aussi au sud; de l'Arkoun siri, la frontière de Dzoungar appelée *Emir* suit le sommet de ces montages.

L'*Eleïmen* se trouve à la limite septentrionale de ces Khassak; de son flanc méridional sort le *Yechil.*

Le mont *Niaktou* est au sud-est.

Le *Santsar*, le *Serghé* et le *Tchoukoulouk* coulent à la frontière méridionale. La limite de *Tarbagatai* commence à l'est du *Tchoukoulouk*.

Le *Yechil* est à l'occident des Khassak de gauche. Il découle du mont *Eleïmen*. Sur ses bords est leur campement principal. Le long de cette rivière, sur une étendue de 200 li au nord-ouest, le pays porte le nom de *Tchounghi Soubolan*. Ce canton est très-froid : c'est pour cette raison que le khan l'habite pendant les plus fortes chaleurs de l'été.

Le *Djortou* est à la frontière méridionale; sa source se trouve dans le mont *Kara Bakkarkhai*.

Le *Khebachi Bortsi* et le *Bor kadek* sont au sud, et l'*Olie* (Orie) est au nord de ces Khassak.

Près de la frontière sud-est on trouve les sources appelées *Eteloun*, *Chinaga*, *Kouissou*, *Altsitou*, *Tsinghiz*, *Alin*, *Adzi sou*, *Ourtou* et *Khanlakhaitou*. Elles coulent et s'arrêtent d'elles-mêmes. Tantôt leurs eaux innondent tout le terrain, tantôt elles

se perdent. Elles jettent un éclat comme des étoiles.

Antiquités.

L'*Arbre isolé*. Cet arbre se trouve à la frontière nord-ouest du pays des Khassak de gauche, sur la partie supérieure de la rivière d'*Olie*. C'est un tronc énorme, divisé en cinq branches principales, qui s'étendent si loin, que deux cents cavaliers peuvent se placer sous son ombre. Les Khassak l'appellent *Olie iïn gaktcha modo* (1). *Gaktcha modo* signifie *arbre isolé*, et *Olie iïn* désigne qu'il est près de la source de l'*Olie*. Quand ils y passent, ils joignent les mains, se mettent à genoux et lui offrent leurs hommages. Ils n'osent pas proférer son nom. D'après la tradition qui se conserve chez eux, cet arbre a plus de mille ans. Quand, en 1757, l'ambassadeur des Khassak fut présenté à l'empereur, ce dernier lui demanda des renseignemens sur cet arbre saint; l'ambassadeur assura que tout ce qu'on lui en avait rapporté était l'exacte vérité. L'empereur fit alors des vers en honneur de *l'arbre isolé des Khassak*, dans lesquels il l'appela « tronc vénérable de mille ans,

---

(1) Il y a ici erreur dans le texte. Les Khassak ou Kirghiz parlent un dialecte turc, et la dénomination de l'arbre est tout-à-fait mongole [illegible] Il paraît qu'on avait pour interprètes des Mongols qui savaient la langue kirghize. C'est de cette manière que s'explique la faute que je viens d'indiquer.

» dont la cime resplendissante s'élève presque aux » cieux. »

Le *royaume de Khang kiu* (1). D'après l'histoire des Han, le roi de ce pays avait ses campemens d'hiver dans le canton de *Lo yue ny*. La ville de *Pi thian* était éloignée de 12,300 li, de *Tchhang ngan* (ou Si ngan fou, alors capitale de la Chine). Elle n'était pas soumise au gouverneur chinois des provinces occidentales; de là à *Lo yue ny* on comptait sept journées à cheval. Le campement d'été du roi était à une distance de 9,100 li. Vers l'est jusqu'à la résidence du gouverneur chinois, il y avait 5,550 li de distance. La partie orientale de ce pays fut souvent soumise aux Hioung nou.

Dans les dernières années du règne de l'empereur *Siuan ti* (de l'an 73 à 49 avant J.-C.), le royaume des Hioung nou était rempli de troubles. Le tchhen yu *Tchy tchi* ayant tué un envoyé chinois, se retira dans le pays de Khang kiu. Plus tard *Kan yan cheou* gouverneur-général chinois des pays occidentaux et *Tchhin thang*, son second, marchèrent avec leurs troupes dans l'ouest; ils arrivèrent dans le Khang kiu, y prirent Tchy tchi et lui firent trancher la tête. Du tems de l'empereur *Tchhing ti* (de l'an 32 à l'an 8 avant J.-C.), il arriva une ambassade du Khang kiu à la cour. Deux mille li au nord-est de ce pays, il y avait celui de *Yan thsai*, situé sur le bord d'un grand lac, qu'on appelle aussi la *mer septentrionale*. Dans le Khang kiu il y avait cinq

(1) Voyez la note géographique qui se trouve à la fin de cette traduction.

roitelets appelés rois de *Sou hiai*, de *Fou me*, de *Yu ny*, de *Ki*, et de *Ngao kian*; ils étaient soumis à celui de Khang kiu.

D'après l'histoire des Han postérieurs, les royaumes de *Ly-y*, de *Yan* et de *Yan thsai* dépendaient du Khang kiu.

L'histoire de la dynastie des Tsin (dans le III[e] et IV[e] siècle) dit: Le royaume de Khang kiu est à 2,000 li au nord-ouest de *Ta-wan*; il confine avec *Ly y et Y-lie*. Le roi habitait la ville de *Sou hiai*; le pays était fertile et chaud; il produisait l'arbre *Thoung lieou* (1) et la vigne; il y avait aussi d'excellens chevaux.

Vers l'an 470 il vint une ambassade du Khang kiu à la cour, qui présenta de beaux chevaux à l'empereur.

Dans l'histoire des Goei (de 368 à 543), le nom de *Khang kiu* se trouve abrégé en *Khang*. La famille des rois de ce pays avait porté primitivement le nom de *Wen*; ensuite elle adopta celui de *Tchao wou*. Il y avait deux vice-rois, l'un de gauche et l'autre de droite; tous les deux étaient de la famille *Tchao wou*. La résidence du roi était dans la ville *A lou ty*, située sur le bord du *Sa-pao*. Les royaumes de *Mi*, de *Szu*, de *Thsao*, de *Ho*, de *Ngan* du *Petit Ngan*, de

(1) Le *Thoung lieou* doit être une espèce de saule; peut-être le *Salix arenaria*, en kirghiz *Kara tal*, qui est encore très-commun dans ce pays. Le premier des deux caractères qui forment le mot *Thoung lieou*, désigne le *Bignonia tomentosa*; mais cet arbre ne vient pas dans les steppes des Kirghiz.

Na che pho, d'*Ou na ko* et de *Moû*, dépendaient de ce monarque. Vers l'an 436 il envoya la première ambassade et le tribut aux Goei.

L'histoire de Soui (dans la première moitié du VII[e] siècle) appelle aussi ce pays *Khang*. Les empereurs de cette dynastie en reçurent le tribut, consistant en productions du pays. La résidence du roi de *Mi* était alors à l'occident de la rivière *Na mi*. De là au nord-ouest jusqu'au royaume de *Khang*, on comptait 100 li.

A l'ouest jusqu'au royaume de *Sou toui cha na* on comptait 500 li.

Au sud-ouest à celui de *Szü*, 200 li.

A l'est jusqu'à *Koua tcheou*, on comptait 5,400 li.

La capitale du royaume de *Szü* se trouvait (à 10 li) au sud de la rivière *Tou mo*.

De là au nord, jusqu'au royaume de *Khang*, 240 li.

Au sud jusqu'au *Thou ho lo* (Tokharestân), 500 li.

A l'ouest jusqu'au royaume de *Na che pho*, 200 li.

Au nord-est jusqu'à celui de *Mi*, 200 li.

A l'orient jusqu'à *Koua tcheou*, 6,000 li.

Le royaume de *Thsao* était à quelques li de distance de la rive méridionale du *Na my*.

De là au sud-est jusqu'au royaume de *Khang*, 100 li.

A l'ouest, jusqu'au royaume de *Ho*, 150 li.

A l'est, jusqu'à *Koua tcheou*, 660 li.

La capitale du royaume de *Ho*, était aussi à quelques li au sud du *Na-my*, de là à l'est jusqu'au royaume de *Thsao*, 150 li.

A l'ouest jusqu'à celui de *Siao Ngan* (ou petit *Ngan*), 300 li.

A l'est jusqu'à *Koua tcheou*, 1,750 li.

Tous ces royaumes ou principautés appartenaient à l'ancien pays de *Khang kiu*.

L'histoire des Thang dit : *Khang* est au sud du *Na my*; son roi et ceux de *Ngan*, de *Thsao*, de *Chy*, de *Mi*, de *Ho*, de *Ho thsiu*, de *Meou*, et de *Szu*, sont de la même race, et leurs familles forment les neuf branches de celle de *Tchao wou* (1).

Du tems de Soui, ils furent soumis au Thou-khiu.

En 627, arriva leur première ambassade à la cour des Thang, et depuis ce tems ils en envoyèrent annuellement. Après l'an 650, les Thang établirent dans ce pays le gouvernement appelé *Khang kiu tou tou fou*.

Le *Ta-Ngan* (ou le *Grand Ngan*) se trouvait sur les bords de l'*Ou-hou* (Oxus); sa capitale s'appelait *Alan-my* : c'était anciennement le pays du roi de *Ki*.

(1) Les historiens chinois nous informent que la famille royale des *Tchao wou*, était de la race des *Yue tchi*, et qu'elle s'appelait originairement *Wen*. Elle habitait autrefois *Tchao-wou*, ville située dans la chaîne des monts *Khi lian chan*, qui borne au sud les pays de *Sou tcheou*, de *Kantcheou* et de *Liang tcheou* dans la province chinoise de *Kan sou*. Ils en furent chassés par les *Hioung nou*, se retirèrent vers l'occident et s'emparèrent de la Sogdiane, où leurs tribus demeurèrent mêlées avec les *Yue tchi*. Etablis dans ce pays ils adoptèrent le nom de *Tchao wou*, en mémoire de leur ancienne patrie. *Tchao wou* signifie en chinois *guerrier illustre*, et répond au mot persan پهلوان *Pehlvân*. Les mêmes auteurs ajoutent que les habitans du *Khang kiu* avaient de grands yeux et des nez saillans.

Le *Toung Ngan* (ou le *Ngan oriental*) était au sud du *Na my*; sa capitale était *Ga-han*.

Le *Si Thsao* (ou le *Thsao occidental*) est le même royaume que les Soui nommaient simplement *Thsao*. Sa capitale était *Se-ti-hen*.

Le *Thsao du milieu* avait pour capitale *Kia tschin*.

Le royaume de *Chy* avait pour capitale la ville de *Tche tche*, qui se trouvait dans le même canton que celle de *Yu my* des anciens.

La capitale du royaume de *Mi*, était *Po szu te*.

Ho était dans l'ancien territoire de celle de *Fou mo*.

Le *Ho-thsin* était situé au sud du fleuve *Ou hou* (Oxus).

Le pays de *Meou* est celui où il y avait autrefois la ville de *Ngo-kian*.

Le royaume de *Szü* est au midi de la rivière *Tou mo*; ici il y avait autrefois la ville de *Sou-hiai*.

Il faut remarquer que le *Khang kiu* des auteurs anciens, était un pays très-vaste. L'histoire des Goei l'appelle *Khang*; elle ajoute : Le royaume de *Tche chy* est dans le *Khang-kiu* des anciens. Le royaume de *Yan thsai* faisait partie du *Khang-kiu* du tems des Han; les Goei l'appelaient *Sou-the* et *Wen-na-cha* (1).

Royaume de Kian kuen. La courte description des pays occidentaux, du tems de la dynastie de Goei, dit : Le royaume des *Ou-i septentrionaux* se trouve au nord du Khang kiu; celui des *Kian kuen* est au

(1) C'était le pays des Alains. Voyez mes *Tableaux historiques de l'Asie*, page 174 et suivantes.

nord-ouest du précédent, et celui des *Ting ling* au nord. De ces trois royaumes, celui des Kian-kuen occupe le milieu; il est éloigné des 5,000 li des six principautés des *Khiu-szu* (ou Ouigour).

D'après l'histoire des *Hoei hou*, insérée dans le Thang chou, les *Ha kia szu* (ou *Hakas*), sont le même peuple qui, anciennement, portait le nom de *Kian kuen*. Quand *Tchy tchi*, tchen yu des Hioung nou, marcha pour combattre ces derniers, il y avait 7,000 li de son principal campement pour arriver jusqu'à ce peuple; de là on comptait au sud, 5,000 li jusqu'à celui des *Khiu szu*. *Tchy tchi* s'établit chez les *Kian kuen*.

Postérieurement, le nom de ce peuple fut changé en celui de *Kie-kou*, et ils portèrent les dénominations honorifiques de *He-kou* et *Ha-kia-szu*. Les Kian-kuen avaient été, dans l'origine, un peuple puissant; leur pays était limitrophe de celui des *Thou khiu* (Turcs.) A l'orient, ils avaient les *Kou li han*; au sud, les *Thou-fan*; à l'occident, les *Ko-lo-lou*. Ils n'eurent pas de relations avec la Chine aussi long-tems qu'ils vécurent sous la domination des *Sie-yan-tho*. Ce ne fut qu'en 648 que leur première ambassade vint rendre hommage à l'empereur; elle apporta des productions de leur pays. Leur prince *Li fa chi po khiu A tsan*, se rendit alors en personne à la cour; son pays fut érigé en *Kian kuen fou*, et mis sous la protection du gouverneur militaire de *Yan jan*. Sous le règne de *Kao tsoung*, des Thang (entre 650 et 683), ils envoyèrent des

ambassades. En 759, ils furent battus par les *Hoei he*, qui changèrent plus tard le nom des *Kian-kuen* en celui de *Ha kia szu* ou *Hakas*, qui signifie, en langue hoei he, *visages jaunes* ou *rougeâtres*.

KHASSAK DE LA DROITE (1).

Ils sont au nord-ouest des tribus des Dzoungar, et s'étendent à 2,000 li à l'ouest des *Khassak de gauche*. A l'est, leurs habitations vont jusqu'à la frontière de ces derniers ; à l'ouest, ils sont limitrophes de *Tachkand ;* au sud-ouest, ils ont les *Bourout* et *Andzian ;* au nord, les *Russes ;* et au sud-est, le gouvernement d'*Ili*. Le tribut et leurs ambassades viennent par Ili.

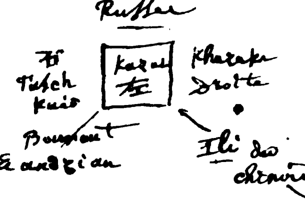
Sous les Han, leur pays était partagé entre cinq petits rois de *Khang-kiu*. Sous les Goei, il appartenait, en partie, au royaume de *Tche-chy*, et sous les Soui et les Thang au même état, appelé alors *Chy*, ou *Tchy tchi, Tchy tchê* et *Tche chi*. Depuis lors les relations avec cette contrée ont cessé.

Actuellement elle est occupée par les *Khassak de gauche et de droite*. La horde de ces derniers s'appelle *Oulouk yous* (2) ; son khan est *Abilis* : il a sous lui trois chefs qui portent le titre de *bahatour*, et qui s'appellent *Touli bai*, *Khouigherde* et *Sassak bai*. Le premier est le successeur présomptif du khan.

---

(1) Ce sont des Kirghiz de la grande horde (*Oulouk djous*).

(2) C'est-à-dire grande horde; de *oulouk*, grand, et de *yous* ou *djous*, horde.



Quand *Ablaï* se soumit, en 1757, il invita la horde de la droite à suivre son exemple; l'adjudant-général *Fou te*, en poursuivant le brigand khassak *Sira*, arriva dans le voisinage de cette horde et dépêcha un envoyé pour la prendre sous notre protection. A cette époque, *Touli bai* faisait la guerre aux mahométans de Tachkand, et ne pouvait parvenir à les soumettre. Quand la paix fut rétablie dans ces contrées, il demanda à être reçu vassal de l'empire. Sa demande fut agréée, et, depuis 1758, ces Khassak envoient, à la cour, des ambassadeurs qui sont honorablement reçus par l'empereur et invités à ses festins.

Le royaume de *Chy* était situé au nord-est des *Thou-khiu occidentaux*; au sud-ouest, il avait le *Tchin-tchu* et le *Tchy* (ce sont le *Tchirtchik* et le *Syr*); au sud-est, il était borné par de hautes montagnes. (Extrait du *Thang chou.*)

L'histoire de la dynastie de *Tsin* (dans le IVe et Ve siècle), rapporte que les mœurs et usages, la physionomie et l'habillement des habitans de Khang-kiu étaient à peu près les mêmes que chez les *Ta-wan*. Les Khassak de droite diffèrent peu pour les mœurs et usages de ceux de gauche. Les nations qui se trouvent au nord-ouest de ces peuples, ont des villes et des habitations fixes.

Le mont *Idik* est à la frontière septentrionale de ces Khassak.

Le *Moukhodjar* est au sud-ouest. Le *Sakhas* et le *Syr* y ont leur source.

Les monts *Khara djakdo*, *Mangga sirou* et *Aghenas dabahn*, sont à la frontière du sud-ouest ; au nord du dernier, est le lac *Tenghiz*.

Le *Gheghen* coule au sud-ouest de ces Khassak.

Le *Namour*, l'*Yarkhas* et le *Syr*, sont aussi au sud-ouest ; au nord-ouest du dernier, coule le *Bolok* ; à l'est, le *Nawakhat*, et au sud-est, le *Khaotak* ; quand on traverse cette dernière rivière on arrive dans le pays de *Tachkand*, habité par une tribu différente de celle des Khassak.

Le *Sakhar* et le *Talas* coulent à leur frontière du nord-ouest ; au sud de la premier rivière, se trouvent les villes de *Talas* et de *Galatchouk*.

Le *Khara koul* est entre le *Gheghen* et le *Talas* ; les eaux de cette rivière forment un lac considérable.

Le *Dabsoun noor*, ou lac de sel, est près de la rivière *Talas*.

Le lac *Tenghiz* (ou la mer Caspienne), est au nord-ouest de ces Khassak ; il reçoit toutes les rivières de ce pays. Cette petite mer n'a pas de bords déterminés, et se trouve au nord du mont *Aghenas dabahn*, vers la frontière russe. Ses bords méridionaux sont occupés par la horde appelée *Char*.

(*Ici suivent dans l'original des notices historiques sur le* Chy *ou* Tachkand, *sur l'*An sy *ou le* Khorassân *et sur le* Thiao tchi *ou la* Perse. *Comme ces notices paraissent déplacées dans une description du pays des* Kirghiz, ~~*je crois devoir les supprimer.*~~)

BOUROUT ORIENTAUX (1).

Cette horde se trouve au sud-ouest des *Dzoungar* et au nord-ouest des pays mahométans soumis à la Chine. Au nord-est, ces *Bourout* confinent avec Ili; ils sont éloignés de 1,400 li de sa capitale; au sud-ouest, leurs habitations s'étendent jusqu'au territoire d'Aksou, et il y a 790 li de distance entre cette ville et eux. Leur tribut arrive à Péking par le chemin ordinaire, prescrit pour toutes les tribus mahométanes.

Du tems des Han, la frontière occidentale des *Ou sun* passait par le pays actuel des *Bourout*, qui, originairement, appartenait au roi des *Se*. Les grands *Yue tchi* attaquèrent celui-ci, le chassèrent et s'emparèrent de ses possessions; ils en furent chassés à leur tour par le *Kuen mo*, ou roi des *Ou-sun*, qui l'occupa après eux.

Sous les Goei septentrionaux, la nation qui habitait dans ce pays, s'appelait *Po lou*, et sous les Thang *Pou lou* ou *Po liu*. Elle se divisait en *grands* et *petits Pou lou*. Auparavant, elle avait eu ses habitations au sud des montagnes qui sont au midi de ce pays; plus tard, elle vint s'établir au nord de cette chaîne. Depuis la dynastie de Thang, les Chinois n'ont plus eu de relations avec ces peuples.

Actuellement la horde des *Bourout orientaux* se compose de cinq tribus, dont les trois plus fortes sont celles appelées *Sayak otok*, *Sara bakhachi otok* et

(1) Ce sont les *Kirghiz noirs montagnards* de M. Nazarov.

Talak otok (1). Chaqune a son chef, et tous ces chefs sont soumis à *Mamouk khouli*, qui est le prince de toute la horde. Leurs anciens pâturages se trouvaient à *Gheghen*, à *Karkira* et à *Tamourtou* (2) ; ils furent envahis par les Dzoungar, qui mirent les Bourout en fuite et les obligèrent de chercher de nouvelles habitations à la frontière d'*Andzian*. Cependant, quand, en 1756, les Dzoungar eurent été soumis par les Chinois, ces derniers rendirent aux Bourout leurs pâturages. En 1758, le général en chef *Tchao hoei*, poursuivant le rebelle khassak *Sira*, arriva à la tête de son armée sur les frontières de ces Bourout. Alors *Tourouk bai*, chef de la tribu de *Sayak*, *Tcheriktsi bai*, chef de celle de *Sara bakhadki*, et d'autres, demandèrent d'être enclavés dans les limites de l'empire, et d'être assurés de la possession tranquille de leurs pâturages. L'empereur agréa leur requête ; *Litak*, chef de la horde de *Talas*, se soumit aussi, et toutes les tribus des Bourout orientaux furent admis parmi les vassaux de l'empire.

Depuis ce tems ils envoient des ambassades et le tribut. En 1761, *Emour bai*, chef d'une autre de leurs hordes, se soumit sous les mêmes conditions. Il envoya des ambassadeurs qui apportèrent un tribut, consistant principalement en poignards précieux. L'empereur en fut très-content, et lui conféra le rang héréditaire de la troisième classe de nobles.

(1) *Ollok* ou *ollouk* ; en kirghiz, signifie campement.

(2) C'est le grand lac l'*Issi koul* ou *Tous koul*, duquel sort le *Tsoui*.

Ce pays est au nord-ouest du *Thian chan*, ou des *Monts Célestes*, à l'endroit même où leur chaîne se joint à celle des *Thsoung ling*. Les Bourout orientaux s'étendent au nord de cette dernière.

Antiquités. Le royaume de *Po lo* se trouvait au nord-ouest de celui d'*A keou khiang*, et à 13,000 li de *Thai*, capitale des empereurs des Goei septentrionaux. Remarquez que le pays d'*A keou khiang* était au sud-ouest de *So kiu* ou *Yarkand*, et que c'est celui qu'on appelle à présent *Badakhchan*. *Po lo* était au nord-ouest, et encore aujourd'hui les habitations des *Bourouts* sont au nord-ouest de Badakhchan. Le nom même de *Po lo* est évidemment le même que *Borou*; de sorte qu'il n'y a pas de doute qu'il s'agit ici des *Bourout*.

D'après le Thang chou, les *Grand Po liu* s'appelaient aussi *Pou lou*; ils se trouvaient directement à l'ouest des *Thou fan* ou *Tubetains* (*qui occupaient alors une grande partie de l'Asie centrale*). Ils confinait avec les *Petits Po-liu*. Le roi de ces derniers demeurait dans la ville de *Ny to*, située sur les rives du *Soui*; à l'occident de cette ville, il y en avait sur la cime d'une montagne une autre appelée *Kia pou lo*. Vers l'an 715, *Mou kin mang*, roi de *Pou lou*, vint à la cour des Thang; et son pays fut érigé en district militaire de *Ning yuan*. Il fut inquiété par les Thou fan; leur ayant adressé des représentations réitérées sur cette agression, ils lui répondirent : « Nous n'attaquons pas ton pays, nous ne voulons que le traverser pour aller contre les *quatre Tchin* (gouverne-

» taires militaires) des Chinois. » Long-temps avant, les Thou fan s'étaient déjà emparé de neuf de ses villes. *Mou kin mang* demanda alors du secours à *Tchang hiao soung*, commandant de *Pething* (1), qui lui envoya un corps de quatre mille hommes. *Mou kin mang* se réunit à eux, attaqua les Thou fan, les battit et reprit les neuf villes. L'empereur lui conféra alors la dignité de *roi des Petits Po liu*. Après sa mort il n'arriva plus de tribut de ce pays. Le gouverneur général de Ngan-si le demanda trois fois sans pouvoir l'obtenir. En 747, le lieutenant-général *Kao sian tchi*, chargé de combattre le *Po liu*, le soumit derechef, prit le roi des *Petits Po liu* et l'envoya à la cour. Alors, le nom de ce royaume fut changé en celui de *Kobei jin*, et on y établit un camp militaire.

Bich-Balig ou Ouroumtsy

Ngan sy, Khorasan

Boudemon

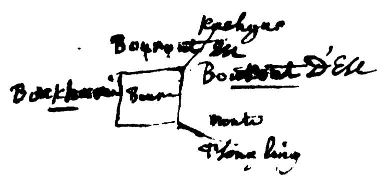
Kirghiz

BOUROUT OCCIDENTAUX.

Ils demeurent au nord-ouest des tribus mahométanes de Kachgar; au sud-est, leurs habitations sont entourées par la chaîne des mont Thsoung ling; à l'ouest ils confinent, comme les autres Bourout, avec la Boukharie; et à l'est, ils ont ceux de l'orient. Leur tribut arrive à Péking par le chemin de toutes les tribus mahométanes soumises à la Chine.

Sous les Han, il y avait dans leur pays les deux

(1) *Pething* est le même lieu qui fut postérieurement connu sous le nom de *Bichbalig*. C'est l'*Ouroumtsi* de nos jours.



Hieou - autruche - nom - gryphon
sian
des 烏 孫
ou-sun

royaumes de *Hieou siun* (1) et de *Yuan tou*. Dans le III[e] siècle on appelait le premier *Hieou sieou*, l'autre conservait son ancien nom. Sous les Goei septentrionaux (dans le V[e] et VI[e] siècle), c'était le royaume de *Tche tchi pha*. Les Thang y avaient la ville de *Niao fei tcheou* et un *Tou tou fou*, ou préfet, qui dépendait du gouvernement général de *Ngan si*. Il y avait encore la préfecture de *Kiu han*; ces deux préfectures comprenaient les pays appelés, sous les Han, *Hieou siun* et *Yuan tou*. Postérieurement à cette époque, il n'en est plus question dans l'histoire.

Les *Bourout occidentaux* se composent de quinze *otok* ou tribus, dont les quatre plus considérables sont *Edghena otok*, *Mokordor otok*, *Tsirik otok* et *Baszuz otok*. Toutes sont enclavées dans nos limites. Auparavant, les Dzoungar l'avaient empêché; mais, depuis la destruction de ces derniers, ces Bourout sont venus d'eux-mêmes se soumettre.

En 1759, le général en chef, ayant rétabli l'ordre parmi les Dzoungar, marcha à la poursuite du reste des rebelles. Il traversa toutes les hordes des Bourout occidentaux, qui demandèrent avec empressement à être reçus comme sujets de l'empire, et envoyèrent, à cet effet, des députés; leur chef *Adzi bai* et autres vinrent à la tête de 20,000 hommes se joindre à notre armée. L'année suivante, une ambassade vint de leur part avec le tribut; l'empe-

(1) *Hieou siun* est le nom que les Chinois donnaient anciennement aux *Ou sun*, p. 87
p. 112

reur la reçut très-gracieusement et la fit participer à ses festins.

En 1762 le pays d'*Ochi*, qui appartenait à *Adzi bai*, fut envahi par *Erdeni*, prince de *Khôkhan*. Notre gouverneur-général enjoignit à celui-ci l'ordre de retirer ses troupes et de rentrer dans ses frontières. L'année suivante, *Aival bi*, chef d'une autre tribu de ces Bourout, demanda qu'on lui accordât des pâturages en dedans de la frontière chinoise, et le libre passage pour son bétail. L'empereur consentit gracieusement à ses désirs, et lui donna la noblesse héréditaire de la quatrième classe.

Les habitans des royaumes de *Hieou siun* et de *Yuan tou* ressemblaient pour les mœurs et l'habillement aux *Ou-sun*. C'étaient des nomades qui suivaient avec leurs troupeaux les bords des rivières et les pâturages. De nos jours les Bourout mènent absolument la même vie; ils n'ont ni villes ni habitations fixes.

Le Han chou dit: Le roi de *Hieou-siun* campe dans la vallée de *Niao fei* (du vol d'oiseau) qui est située sur le versant occidental du *Thsoung ling*, à 10,210 li de *Tchhang ngan* (ou de Si ngan fou dans le Chén si). Du siége du gouvernement général des pays occidentaux jusqu'à cette vallée il y a 3,121 li vers l'ouest. On compte 260 li à l'est du campement du roi de *Hieou siun*, jusqu'à la vallée de *Yan tun*, dans laquelle se trouvait celui du roi de *Yuan tou*. Au nord-ouest jusqu'au *Ta wan* il y a 920, et à l'ouest jusqu'au pays des *Grands Yue tchi* 1,610 li. La vallée de *Yau-tun* est éloignée de Tchhang ngan de 9,860

li, et se trouve à 2,860 à l'ouest du siége du gouvernement général. Au sud-est on rencontre *Chou le* (Kachgar) et les monts *Thsoung ling* (le Kachkar divan). En allant à l'ouest on passe par une branche du Thsoung ling et on arrive chez les *Hieou siun*; au nord-ouest jusqu'à *Ta wan* on compte 1,300 li; au nord vivent les *Ou-sun*.

Ces deux royaumes, situés dans le Thsoun gling, formaient le pays des Bourout occidentaux de nos jours.

NOTE GÉOGRAPHIQUE.

Depuis le troisième siècle avant notre ère, les Chinois ont eu des relations avec les pays occidentaux de l'Asie. Ces relations furent très-fréquentes sous le règne de la grande dynastie des Thang; dans les VII[e] et VIII[e] siècles après J.-C., les limites de son empire s'étendaient jusqu'à la mer Caspienne. La partie de l'Asie centrale la plus rapprochée de la Chine, fut divisée par les Thang en quatre *Tchin* ou gouvernemens militaires, savoir: celui de *Khouei tsu* ou de *Kutchė* de nos jours; celui de *Pi cha* ou *Khotan*; celui de *Yan khi* ou *Kharachar*, et celui de *Chou le* ou *Kachgar*. Ces quatre gouvernemens étaient entourés par les chaînes des monts *Thsoung ling* et *Thian chan*.

Au nord-ouest et à l'ouest des *quatre Tchin* se trouvaient les *Pa mi*, ou principautés que la Chine avait

APERÇU DES POSITIONS
dans la
SOGDIANE;
DONNÉES PAR LES AUTEURS CHINOIS
du
moyen Age
1825.

prises sous sa protection. Parmi ces *Pa mi* on en comptait seize du premier rang, dont les princes étaient rois, et portaient le titre de *Thou tou fou* ou gouverneur. Soixante-douze autres étaient *Tcheou* ou districts du second rang. Sous ces *Thou tou fou* et *Tcheou* se trouvaient 110 hian ou villes du troisième ordre, et il y avait en tout 126 campemens militaires munis de troupes chinoises.

Les Chinois ne se mêlaient pas de l'administration intérieure des états des princes indigènes ; le devoir de ces derniers était seulement d'envoyer de tems en tems des ambassades et des présens à la cour des empereurs, et de conserver la tranquillité dans le pays. De cette manière le commerce de la Chine avec les pays occidentaux était protégé et pouvait se maintenir dans ces pays lointains.

Il n'est donc pas étonnant que les Chinois aient si bien connu l'Asie centrale, et qu'ils nous aient laissé des descriptions très-exactes de contrées sur lesquelles nous n'avons eu pendant long-tems que des notions très-imparfaites.

Dans le tableau ci-joint, j'ai réuni et j'ai placé d'après les historiens chinois toutes les positions du pays appelé *Khang kiu* par les Chinois, qui est la *Sogdiane* des anciens. C'est le Khang kiu proprement dit, car ce nom a été aussi appliqué à une partie de la steppe située au nord de la grande Boukharie, parce que les nomades qui l'habitaient étaient sous la domination des rois de Khang kiu, ou parce qu'ils avaient la même origine que les habitans de ce pays.

mais carte grossière

康 kang

p. 107 Pays très vaste Et comprend le Tche Chy Et le Yan tsay pays des alains

p. 100 Roi de kang kiu été, hyver autres demeures

Si l'on veut se donner la peine de comparer les distances marquées dans ce tableau, avec celles de la nouvelle carte de ces contrées que M. le baron de Meyendorff a jointe à son *Voyage à Boukhara*, on sera étonné de l'exactitude des relations chinoises.

Dans *Chy* (appelé aussi *Tche tchi*, *Tche tche* et *Tche tchi*) on reconnaîtra facilement شاش *Chach*, nommé anciennement جاج *Tchadj* ou چاچ et de nos jours تاشقند *Tachkand*. Ce dernier nom signifie *bourg de pierre*, et *chy* est *pierre*, en chinois.

Pha han na, appelé aussi *Pho han* et *Pho lo na*, est le même que فرغانه *Ferghanah*. Les Chinois lui ont donné le titre de *Ning yuan*. Du tems d'Ibn H'auqal, *Akhsiket* était la capitale de ce pays ; sous le règne du sulthan *Babur* ce fut *Andudjan*. L'ancienne ville de *Ferghana*, située au sud du Sih'oun supérieur, paraît avoir été détruite il a long-tems.

Le pays appelé par les Chinois *Sou toui cha na*, *Tou sou cha na* (vraisembablement une transposition de *Sou tou cha na*), *Sou tou chy ny* ou *Thsao oriental*, se trouve au même endroit que celui que Ibn H'auqal nomme ستروشنه *Soutrouchnah* (car ستروشته est évidemment une faute dans la version persane traduite en anglais par sir *W. Ouseley*). La position de ce pays correspond aussi parfaitement avec celle d'*Osrouchnah* اسروشنه de *Nasser eddin*, d'*Ouloug bei*, d'*Aboulfeda* et d'autres géographes orientaux plus modernes. Il est donc très-vraisemblable qu'*Osrouchnach* n'est que le nom de *Soutrouchnah* défiguré. Dans la tra-

duction persane d'Ibn H'auqal, ce dernier nom se trouve aussi écrit أسترشينة, *Osterichînah* et أستروشتة *Ostrouchtah* (lisez *Ostrouchna*), ce qui démontre que dès-lors on l'écrivait quelquefois avec un *eliph* au commencement (1).

Khang, capitale du pays, est sans contredit *Samarqand*, et le *Na my*, qui traverse la contrée de *Khang*, ou la *Sogdiane*, est la même rivière qui s'appelle actuellement *Zer-afchan* ou *Kouwan*; elle portait autrefois le nom de rivière de *Soghd*.

Ho des Chinois se trouve à la même distance que كرد *Kord*, mentionné par le cherif Edrissi.

Ngan ou le *Ngan du milieu* est sans doute *Bokhara*; sa position se trouve conforme à celle de cette ville, tant pour la distance de *Samarqand*, que pour sa situation à quelque li au sud des rives du *Na-my* ou *Zer afchan*. D'ailleurs le uom de *Pou-houo*, que les Chinois lui donnent, est évidemment une corruption de *Boukhara*.

Le *Tou mo* est la rivière de *Karchi*, et la *Na-che pho* est نخشب *Nakhcheb* نسف ou *Nassef* des géographes arabes, ville connue à présent sous le nom de *Karchi*.

On reconnaît *Szu*, ville située aussi au sud du *Tou mo*, par sa position relativement à *Nakhcheb* et à *Samarqand*, pour سبز *Subz* ou شهر سبز *Chehri subz*, c'est-à-dire la *ville verte*.

---

(1) The Oriental Geography of Ebn Haukal. London, 1800, pag. 233 et 279.

Le *Grand Ngan*, situé à 400 li au sud-ouest du *Petit Ngan*, sur la rive gauche de l'*Ou hou* ou *Oxus*, est vraisemblablement la ville de املا *Amol* ou *Amou*.

Meou, la plus méridionale des neuf principautés des *Tchao wou*, qui se trouvait à une grande distance au sud de l'Oxus, est *Merv*, grande ville que nous sommes accoutumés à nommer *Merou*.

REMARQUES

SUR LES PEUPLES QUI HABITENT LA FRONTIÈRE CHINOISE,

Sur les Tatars tributaires de la Russie, et sur les Soïoutes et Mongols soumis à la Chine;

Recueillies de 1772 à 1781,

PAR IEGOR PESTEREV.

On sait que la Russie et la Chine ont fixé leurs limites respectives par un traité conclu en 1728. D'après les registres de la frontière, on érigea en vingt-trois endroits de grands tas de pierres, qui servirent à marquer sa direction. Ayant été employé à la reconnaissance de cette limite, j'ai été à même d'observer les peuplades qui habitent des deux côtés, dans les districts d'*Oudinsk* et d'*Abakansk*; je me propose de décrire les mœurs de ces tribus, et d'y joindre un aperçu de mes négociations avec leurs chefs.

Les frontières de la Russie, du côté de la Chine, sont sous la surveillance du gouverneur d'Irkoutsk. En examinant les cartes sur lesquelles elles sont tracées, on y trouva marquées plusieurs bornes dont on ignorait la véritable position; on ne connaissait pas davantage les chemins qui y conduisaient, en partant des derniers postes russes. Une partie de la frontière qui appartient au gouvernement de Tobolsk,

longe le territoire de *Krasnoïarsk*. C'est pourquoi le chevalier de Bruhl, gouverneur d'Irkoustk, envoya une carte au commandant de Krasnoïarsk, et lui ordonna d'y marquer les lieux voisins des bornes, de même que les chemins qu'il fallait suivre pour y arriver. Il n'y avait alors à Krasnoïarsk personne assez instruit en géodésie pour exécuter ce travail; le commandant s'adressa donc au chevalier Tchitcherin, gouverneur de Tobolsk, qui, en 1772, m'envoya inspecter les frontières du district d'Abakansk.

J'examinai ces lieux durant l'été, ensuite j'en présentai la carte et la description à M. de Bruhl. Il se convainquit, par ce travail, que, depuis la fixation des limites, celles d'Abankansk et d'Oudinsk n'avaient jamais été décrites, et que le gouvernement même n'avait eu jusqu'alors aucune connaissance exacte de leur position, ni des peuplades qui habitaient dans les environs. Il me chargea donc d'aller reconnaître les bornes, depuis celle d'*Erghik Targak* (1) dans le

(1) L'auteur écrit *Erghis Targas*, c'est une faute; le nom de cette montagne est turc et signifie *peigne serré*. D'après les cartes mandchou-chinoises, sa chaîne commence à l'est sous le nom d'*Ergik targak taïga* aux sources du *Tengghis*, qui coule au sud au *Khoua kem*, et des trois rivières *Gourban Mengnechi* qui se dirigent au nord et forment l'*Oka*; elle finit à l'ouest avec le mont *Kendjen madan dabagan*, au pied duquel sont les sources de l'*Ous*, qui va à l'ouest, et du *Oúgout*, qui court au sud. KL.

gouvernement d'Irkoutsk, jusqu'à celle du *Chabinadabaga*, dans l'ancien pays des Dzoungar, et la juridiction de Krasnoïarsk.

Je partis en 1773. Depuis la fixation des limites, personne n'avait encore suivi leur ligne d'une borne à l'autre. Je traversai, sans rencontrer de guides instruits, la *Grande* et la *Petite Oka*, l'*Iya* et l'*Ouda* (1). A cette dernière rivière, je choisis un endroit convenable pour y placer un poste militaire, auquel je conduisis plus tard des cosaques de Krasnoïarsk, pris au corps-de-garde d'Oudinsk. On a érigé depuis une redoute près de ce poste.

De là, j'allai, par un chemin très-difficile, à travers des rochers, des forêts, des marais et des montagnes, aux sources de la Birouza et du Kan; enfin je parvins à celle de la *Chimda*, petite rivière que je cotoyai jusqu'au poste de *Chadatsk*, sur la frontière.

J'avais jusqu'alors longé la ligne d'Abakansk, entre la borne d'*Erghik Targak*, jusqu'au poste de *Chadatsk*. En la suivant de près, je ne pus recueillir d'autres notions sur les peuples limitrophes, que celles que me fournirent mes observtions ou les rapports des Tatars tributaires de la Russie, qui vivent dans le gouvernement d'Irkoutsk. On a établi, sur l'*Oka*, une

(1) L'*Oka* reçoit à sa gauche l'*Iya* près du village d'*Arkhangelskoi*, et se jette de la gauche de l'*Angarà*, à l'ostrog *Bratskoi* sous 56° 10' latitude nord. L'*Ouda* coule au nord, passe devant *Nijne Oudinsk*, tourne au nord-ouest, et tombe, sous le nom de *Tchouna*, dans la gauche de l'Angara, qui s'appelle ici *Toungouska supérieure*. Kl.

redoute, près de laquelle on a placé un petit détachement de cosaques, pour garder la frontière. De l'autre côté de cette rivière, demeurent des Bouriates tributaires, qui dépendent du commissariat de *Poumkinsk*. Ils sont nomades, ont peu de bétail et sont très-pauvres. Ils tirent leurs moyens de subsistance de la vente d'animaux et de pelleteries ; ils ne cultivent nullement la terre. Ils mangent en hiver du fromage mou qu'ils ont fait sécher, des racines de martagon (*sarana*) et de la pivoine (en russe *marin koren*, *pæonia officinalis*), et des nervures sèches de feuilles de rhapontic. Dans le voisinage de l'Oka et de ses affluens, on rencontre différentes espèces de bêtes sauvages, tels que des élans, des grands cerfs (*maral*), des rennes, des chevreuils, des musimons, des renards, des lynx et de très-belles martres zibelines. Ces Bouriates payent leur *yassak* (tribut) en peaux de ces derniers animaux et d'écureuils. Si ces deux objets leur manquent, ils l'acquittent en argent.

Les nomades qui habitent les monts pierreux, voisins du fort d'Oudinsk (appartenant alors au gouvernement de Tobolsk), se divisent en quatre tribus, nommées *Silpigoursk*, *Oudinsk*, *Kuragansk* et *Kamgatsk* (1). Elles ne comptent plus que cent hommes payant le yassak, car depuis quelques années il en est mort un grand nombre d'une maladie contagieuse. Les deux

(1) Ces derniers qu'on appelle aussi *Kangatses*, sont au moins d'origine turque, comme le démontre le vocabulaire de leur langue que j'ai publié dans mon *Asia polyglotta*, *Sprachatlas*, pag. 27. Kl.

premières tribus chassent, en transportant avec elles leurs habitations mobiles, sur les hautes montagnes et dans les forêts épaisses, situées entre l'*Ouda* et l'*Iya*. Les deux dernières s'étendent de l'*Ouda* au *Grand Kan*. Ces quatre tribus n'ont pas de troupeaux; leur pays n'est pas propre à élever des bestiaux. Cependant, depuis les tems les plus reculés, ils ont des rennes domestiques. Les mâles tiennent lieu de chevaux pour aller à la chasse, et les femelles leur fournissent du lait. Les plus riches de ces nomades possèdent au plus une centaine de ces animaux; depuis sept ans ils en ont perdu la plus grande partie. Pour la chasse et pour les voyages à travers des pays pierreux et marécageux, les rennes sont bien préférables aux chevaux; ceux-ci se blesseraient facilement aux pieds, perdraient leurs sabots, et s'enfonceraient dans les marécages. Le renne, au contraire, ne se blesse pas, et passe sur les marais, comme sur le chemin le mieux entretenu. C'est pourquoi j'ai fait plusieurs voyages dans ces pays, avec des rennes. Un nomade ne voudrait pas échanger un bon renne contre le meilleur cheval. En hiver, quand la terre est gelée, ces peuples, montés sur ces animaux, atteignent les grands cerfs ou marals. Un renne peut courir pendant vingt-quatre heures sans se reposer. Ces peuples changent de demeures suivant les saisons. En hiver, ils se tiennent, avec leurs familles, dans les cantons où les martres zibelines et différentes espèces d'écureuils abondent; en été, ils recherchent celles où le martagon (*sarana*, *lilium martagon*), la *marina* et le *rhapontic* (*rheum*

maral grand Cerf

2 p. 126, Renne Ps...

rhaponticum), croissent communément. Ils mangent les racines des deux premières plantes, et les tiges de la dernière, de même que les racines du *kandyk* (*erythronium dens canis*) et les graines des cèdres. Quand le gibier commence à diminuer, et quand ils ont consommé toutes les racines du voisinage, ils vont plus loin. Leurs iourtes ou tentes, qui les préservent de la pluie en été et du froid en hiver, sont couvertes de peaux d'élans, de cerfs et de rennes, tannées; ils n'y emploient pas l'écorce de bouleau comme leurs voisins.

Ils apportent de très-belles peaux de zibelines à Oudinsk, pour payer leur yassak, et pour les vendre. Néanmoins ils sont très-pauvres; les habitans d'Oudinsk et les Bouriates du voisinage, ont ruiné ces malheureux, par les intérêts usuraires qu'ils en ont exigés, et les ont souvent forcés de se sauver au-delà des frontière. En 1780, neuf personnes, formant deux familles, s'expatrièrent ainsi; sur ce nombre il ne revint qu'un homme et une femme : le reste avait péri de misère.

Parmi les femmes et les filles de ce peuple, il s'en trouve plusieurs très-habiles dans l'usage des armes à feu, et qui rivalisent avec les hommes pour l'adresse à la chasse. Quand le mari quitte sa tente pour aller à la chasse ou pour trafiquer, sa femme, sa sœur ou sa mère, lui remplissent sa gibecière de vivres, de plomb et de poudre; c'est elles qui harnachent aussi le renne qui doit le porter. Quand il revient il ne s'occupe de rien, même s'il reste des mois entiers chez

lui ; les femmes apportent le bois nécessaire dans la tente, et soignent les rennes.

Quoique tous ces peuples soient baptisés, ils mangent néanmoins de toute sorte de gibier (1), ainsi que différentes espèces de racines et de plantes comestibles. Ils n'ont pas de pain ; quelquefois ils achètent de la farine à Oudinsk : une famille n'en consomme jamais plus de cinq pond (environ 180 livres) par an. Les plus âgés portent le yassak à Oudinsk, une moitié en automne et l'autre au printems ; ils le payent en martres zibelines et en argent. Plusieurs d'entre eux ne sont jamais allés dans cette ville et n'ont pas vu de Russes.

La *Birusa* (2) baigne une montagne, qui fournit de la pierre spéculaire. Les habitans de plusieurs villes de la Sibérie y vont pour en chercher dans des carrières. On en trouve aussi près des rives du *Zima*; mais celle-ci est d'une qualité inférieure. Les Bouriates tributaires, qu'on appelle en russe *Podostrojintsi*, parce qu'ils se trouvent sous la juridiction de l'*ostrog*, ou du fort d'Oudinsk, se divisent en cinq tribus, nommées Kortehoun, Chourto, Baiberi, Tourali et Karanot. Plusieurs d'entre eux vivent comme nos paysans, se marient avec des femmes russes,

---

(1) L'église grecque défend de manger les lièvres, les lapins et d'autres animaux réputés impurs.

(2) Cette rivière s'appelle aussi *Ona* ; elle tombe à *Oust Yanaka* à la gauche de la *Tchouna*. Les nomades qui habitent sa partie supérieure sont d'origine *turque* et connus sous le nom de *Birusses*. — Voyez *Asia polyglotta*, pag. 279. Kl.

s'occupent de l'agriculture et font des provisions de foin pour l'hiver. Les autres sont nomades. Tous ont des chevaux, des bœufs et des moutons, mais en petit nombre. Les premiers subsistent des récoltes de leurs champs, et les autres de la chasse et du commerce de pelleteries. La plupart sont très-pauvres. Ils payent le yassak en argent.

Depuis le *Grand Kan* jusqu'à la source du ruisseau de *Chimda*, on rencontre les nomades appelés *Kamaches*. Ceux-ci n'ont pour bétail que des rennes d'attelage. Leur manière de vivre et leurs occupations sont les mêmes que celles des nomades d'Oudinsk. Il n'en reste que vingt qui payent le yassak ; les martres zibelines de cette contrée sont fort belles.

Le pays des *Kamaches* est situé principalement sur les bords du *Rybno* et du *Petit Kan*. Autrefois il était très-peuplé, mais récemment la peste l'a dévasté ; les habitans qui restent sont nommés *Kamachi des steppes*. Ils ont peu de bétail ; une partie vit à la russe, et s'occupe de la chasse, du commerce de pelleteries ou de l'agriculture. Ils acquittent le yassak en argent ou en zibelines, aux receveurs envoyés de Krasnogarsk.

Le pays de *Kansk* est situé autour du fort (*ostrog*) de *Kanskoi* et sur le Kan supérieur. Une partie des habitans possède des champs fertiles, suit les mœurs et les usages russes, et entretient beaucoup de bétail.

---

(1) Les *Kamaches* sont de la race *samoïède*. — Voyez *Asia polyglotta*, page 160 ; *Sprach atlas*, page 7. Kl.

Ceux qui habitent sur le Kan supérieur, sont nomades, nourrissent des bestiaux, et s'occupent du commerce et de la chasse qui leur fournit des élans, des cerfs, des chevreuils, des castors, des loutres et des zibelines ; ces dernières sont d'une qualité moyenne. Des receveurs envoyés de Krasnoyarsk, perçoivent le yassak. Les peuples tributaires du canton de *Kandyn*, habitent sur les bords du *Kezir* ; ils n'ont pas de maisons, mais leurs habitations sont stables. En été, leurs iourtes ou huttes sont en écorce de bouleau, et en hiver en feutre. Autrefois leur pays passait pour être le plus riche du cercle de Krasnoyarsk ; actuellement il est dépeuplé par la petite vérole ; ce qui reste des habitans est très-misérable. Deux fois par an, ils vont à la chasse, en remontant le *Kezir* et la *Chimda* ; la première en bateaux, faits d'écorce de bouleau ; ils reviennent alors à pied, et rapportent souvent des zibelines, qui sont d'une qualité très-médiocre. Le second voyage se fait au mois de février ; alors ils se servent de raquettes pour passer sur la neige, et ils reviennent au mois de mai avec les bateaux qu'ils avaient laissés dans le pays haut. De cette seconde chasse, ils rapportent des peaux d'élans, de cerfs et de rennes, ainsi que des martres zibelines. Ils prennent aussi dans le *Kezir* et autres rivières, une si grande quantité de poisson, qu'ils en font long-tems leur principale nourriture. Quelques-uns sont cultivateurs, mais leur meilleur laboureur n'est pas en état de défricher plus d'une *dessiatine* de terrain (ou 2,400 toises en carré) par jour.

Les plus riches ont rarement plus de dix chevaux et autant de bœufs. Des receveurs viennent de Krasnoyarsk, pour percevoir chez eux le yassak, en argent.

Les nomades qui se trouvent dans le voisinage du poste de Chadatsk, sur la frontière, sont appelés *Motores* (1) : ils se nourrissent de *sarana*, de *kandyk* et de racines de *marina*; ils n'ont aucune agriculture ; le peu de farine qu'ils achètent chez les Russes, ne leur sert pas chez eux : ils l'emportent comme provision à la chasse. Pour aller à la chasse des bêtes fauves, ils remontent, dans des bateaux faits d'écorce d'arbre, l'*Amul* et les ruisseaux que cette rivière reçoit. Ils chassent comme les habitans du pays de *Kandyn*. Ils ont peu de chevaux et de bœufs, et sont très-misérables ; cependant, grâces à l'habitude, ils ne paraissent pas mécontens de leur sort. De même que les précédens, ils payent le yassak aux receveurs envoyés de Krasnoyarsk.

En 1773, j'allai au-delà du poste de *Chadatsk* pour examiner la frontière. Entre les bornes de *Khoïn dabaga* (2) et d'*Ergik Targak*, déterminées par le traité, passai l'*Ous* près du poste du *Kebej*.

Arrivé à la borne du *Khoïn dabaga*, j'examinai la

(1) Les Motores sont aussi Samoïèdes — Voyez *Asia polyglotta*, page 153 et suiv., et *Sprach atlas*, pag. 7. Kl.

(2) Ce nom signifie *montagne du mouton*. *Dabaga*, en mongol et en différents dialectes turcs, désigne une montagne à travers de laquelle passe un chemin. Kl.

situation des lieux et je ne pus parvenir à reconnaître la véritable ligne de limite. Je n'attendis pas l'arrivée des commissaires chinois, et j'allai plus loin pour déterminer les environs de la borne de *Kem kemtchyk bom*. En remontant l'*Oiuh*, je rencontrai des soldats chinois qui chassaient; j'appris d'eux qu'ils étaient chargés de garder la frontière. Je leur dis que j'étais le commissaire russe envoyé pour inspecter les limites et que je me proposais de me rendre à la borne de *Kem-kemtchyk bom*; alors ils me prièrent d'attendre leur commissaire; je le leur promis. Le surlendemain, arrivèrent en effet *Sanghin dzaisang Nohojak*, chef de la tribu de *Baigarin*, et le *dzaisang Koundjei*, chef de celle de *Mattar* et commissaire des frontières. Il était accompagné de plusieurs domestiques et de quelques vieillards de sa juridiction. Ils s'informèrent de la cause de mon voyage et me demandèrent pourquoi jusqu'à présent ils n'avaient jamais entendu prononcer mon nom à la frontière. Pour les contenter, je leur dis que les anciens inspecteurs des limites ne pourraient parcourir celles des districts d'Oudinsk et d'Abakansk dans un seul été, à cause de leur grande étendue et de la difficulté des chemins; j'ajoutai que ces personnes étaient mal portantes, et que, pour cette raison, notre gouvernement m'avait envoyé à la frontière pour en faire une reconnaissance; je leur dis, de plus, qu'ils n'avaient pu m'entendre nommer puisque je ne faisais que d'arriver; enfin je leur assurai que mon voyage n'avait d'autre but que l'inspection ordinaire des limites. Satisfaits de mes discours, ils cherchèrent à faire

une connaissance plus particulière avec moi ; je parlai alors de la situation de la frontière : mes questions les étonnèrent, car les inspecteurs précédens n'en n'avaient jamais fait de semblable ; ces chefs ne connaissaient pas la véritable ligne de limite ; ils avaient toujours cru que le lieu où nous nous trouvions leur avait toujours appartenu ; je leur remontrai qu'il était incroyable qu'ils ignorassent la direction de la ligne de limite ; que chacun devait connaître son pays, et qu'il y avait encore parmi eux des vieillards qui se souvenaient de la démarcation de la frontière. C'était ceux-ci qui devaient savoir que le cours de l'*Ous* et tous ses affluens, tels que le *Koïart*, la *Saracha*, l'*Amül* et l'*Ichim* nous appartenaient.

A ces mots, ils se mirent en colère, et prétendirent que mes discours montraient notre dessein de nous approprier ces contrées ; je repartis que je ne regardais pas ces pays comme nous appartenant entièrement, et que je ne cherchais à retrouver que la véritable limite entre les deux empires ; j'ajoutai que notre devoir mutuel était de déterminer cette frontière avec exactitude, pour que dorénavant elle ne fût plus franchie ni par les peuples tributaires ni par les chasseurs de chaque pays, ce qui était une infraction aux traités. Je dis que si jusqu'à présent on avait agi autrement, la cause en était due seulement à l'ignorance dans laquelle on était sur la ligne qui devait former les limites, et que les inspecteurs de la frontière étaient seuls responsables de ces abus, puisqu'ils avaient négligé leurs premiers devoirs, celui de connaître et de faire connaître exactement

les endroits par lesquels la frontière passait, et que je n'étais pas plus instruit qu'eux sur ce point, car je n'avais tiré que des lignes droites d'une borne à l'autre ou adopté pour ligne de démarcation le versant des montagnes et les sources des rivières. Je crus donc convenable de rompre la discussion, en leur demandant leur amitié et les priant de me conduire par leur territoire jusqu'à la borne de *Kem kèmtchyk bom*, ou de me permettre de suivre seul ma marche jusqu'à ce point, en suivant le cours de l'*Ous*. Ils me répondirent qu'ils n'oseraient me conduire à travers leur pays, crainte de la sévérité de leur chef, et que le chemin le long de l'Ous était impraticable. Ne voulant pas me brouiller tout-à-fait avec eux, et voyant que l'automne, déjà commencé, me forçait à m'en aller, je n'insistai pas sur ma demande et je leur laissai supposer qu'une excursion le long de l'Ous jusqu'à la borne n'était pas nécessaire. Je les quittai donc et gagnai notre poste sur la frontière, d'où j'allai à Irkoutsk pour présenter mes observations au gouverneur. Les rapports et les cartes que je lui soumis, le convainquirent de la nécessité de recueillir des notions exactes sur les lieux par lesquels devait passer la ligne de limite.

Revenu plus tard au poste d'*Okinsk*, j'y pris un détachement de cosaques ; je les conduisis sur les rives de l'Ouda. Mon dessein était d'y ériger un poste sur le point que j'avais déterminé ; je fis aussi bâtir, à chaque borne soumise à ma surveillance, une maison assez grande pour loger les gens du voisinage qui vien-

draient dans ces lieux. Avant mon voyage, l'on n'avait aucun renseignement sur les peuples de ces contrées. Au poste d'Okinsk, je plaçai des cosaques du district de Tounkinsk. Tous ces arrangemens terminés, je continuai ma route vers la borne d'*Ergik Targak* dans le gouvernement d'Irkoutsk, et de là à celle de *Chabina Dabaga* dans le cercle de Kouznetsk.

D'*Ergik Targak* au ruisseau de *Sentsa*, je rencontrai à gauche de son confluent avec l'Ouda, deux sources thermales. Les Chinois y avaient fait intérieurement un entourage de plus de dix pieds de haut ; il s'élevait d'un pied hors de terre. La chaleur de l'eau permettait d'y tenir les mains plongées durant quelques instans, sans souffrir beaucoup. De ces sources, je gagnai l'embouchure du *Joungoulak* : cette rivière sort d'une haute montagne pierreuse ; sur le point le plus élevé, s'ouvre une vallée escarpée, dans laquelle on n'aperçoit ni arbres ni herbes ; elle est couverte, sur une longueur de huit verst, d'une roche noire, qui ressemble à un minéral métallique et que l'on croirait y avoir été posée par l'art. Si l'on voulait traverser cette ravine à pied, certainement on arriverait sans souliers à l'autre extrémité, à cause des pierres qui les couperaient ; car si un petit morceau de cette roche s'introduit entre le sabot et la peau d'un cheval, l'animal ne tarde pas à boiter. Cette roche noire se prolonge à plus de vingt verst, sur les rives du Joungoulak, jusqu'à son confluent avec l'Oka. L'Ieniseï a aussi sa source sur cette chaîne pierreuse; l'on y entend sans cesse le bruit sourd de l'eau qui sort de dessous cette roche noire.

Source chaude

J'arrivai bientôt à la borne de *Toros-Dabaga*. Ensuite je suivis un chemin que je ne connaissais nullement, mais toujours dans le voisinage de la ligne de limite, tantôt sur le territoire russe, tantôt sur le chinois. Je ne vis rien de remarquable jusqu'à une rivière que je pris d'abord pour l'*Amul* : je rencontrai seulement une troupe de Soïoutes chinois, de la tribu de Tojin, qui allaient à la chasse. Le pays, depuis la dernière borne jusqu'à cette rivière, est en général montagneux et pierreux : de tems en tems j'observai de bonnes terres.

Je savais que l'Amul coule à l'ouest, et cependant je croyais toujours que je le côtoyais, quoique cette rivière se dirigeât au sud ; je me disais que, peut-être, dans la première partie de son cours il suit cette direction, et qu'ensuite il tourne à l'ouest entre les montagnes rocailleuses. C'est pourquoi je continuai à suivre le cours de cette rivière ; j'avais à peine parcouru cinq verst, lorsque je rencontrai un campement qu'une horde venait d'abandonner ; je pensai que des membres de la tribu de Motor avaient séjourné dans le cercle de Krosnoïarsk. En examinant le lieu avec plus d'attention, je vis d'un côté une tête de renne mort ; alors je fus certain que ce ne pouvait être un campement de Motores, tributaires de la Russie ; car ceux-ci n'ont pas de rennes domestiques. En même tems je reconnus que la rivière n'était pas l'Amul.

Cependant, par curiosité, je ne discontinuai pas de suivre son cours, pour savoir quels peuples vivaient dans ces cantons. Au bout de dix verst, je trouvai deux

iourtes de Soïoutes chinois. Ils n'avaient jamais vu de Russes; je leur causai une grande frayeur; mais je leur montrai beaucoup de confiance, je leur donnai de mon biscuit de voyage, je les régalai de thé, et je leur assurai qu'ils n'avaient rien à craindre de moi; je leur dis qui j'étais. Ils m'apprirent le vrai nom de la rivière qui m'embarrassait, et de toutes celles qui coulaient dans le voisinage. Celle que j'avais prise pour l'*Amul* était le *Systyghem* (1). L'un d'eux s'empressa d'aller annoncer mon arrivée au commandant de ce canton.

Le lendemain (c'était le 8 août 1777), l'*oukherida*, *Samonou Sanghin Mounke*, chef de la tribu de *Tajin*, vint à quinze verst du lieu où j'étais, et m'envoya trois des *dzaisang* de son territoire. Ces gens, en s'approchant de moi, me saluèrent très-respectueusement; ils s'agenouillèrent, embrassèrent mes pieds, se relevèrent, puis me serrèrent dans leurs bras. Ils me dirent ensuite que leur chef désirait me voir; je répondis que mon cheval était très-fatigué du voyage, et qu'il ne pourrait parcourir quinze verst de plus; que d'ailleurs j'étais pressé d'arriver au lieu de ma destination, et que leur chef m'obligerait beaucoup s'il voulait venir me trouver. Ils me quittèrent.

Depuis que je voyageais le long de la frontière, j'avais pris la précaution de me faire accompagner de deux hommes, dont l'un comprenait le mongol et

---

(1) Sur les cartes mandchou-chinoises [mandchou] *Seste Kem*; c'est le véritable nom de cette rivière. KL.

l'autre le soioute. Ils avaient par conséquent entendu ce que les *dzaisang* s'étaient dit entre eux ; ils me racontèrent que ces gens m'avaient pris non pour un voyageur ordinaire, mais pour un espion, et qu'en conséquence ils avaient résolu de représenter à leur chef s'il ne serait pas à propos de faire examiner la route par laquelle j'étais venu, car peut-être j'avais derrière moi un gros détachement, ou bien l'on trouverait des marques que j'avais faites. Vers le milieu du jour, ces trois *dzaisang* revinrent avec trois officiers, me saluèrent de la même manière que la première fois, et m'exprimèrent de nouveau le vœu de leur chef, de recevoir ma visite. Pour lever mes excuses relativement à la fatigue de mon cheval, ils avaient amené dix chevaux pour moi, pour les six hommes de ma suite, et pour mon bagage. J'étais sur leur territoire ; je devais donc me garder de les irriter par un refus : en conséquence je montai à cheval, et le soir j'arrivai près du chef ; il sortit de sa tente de toile cirée, pour venir au devant de moi. Il était vêtu d'un *labachak*, vêtement long qui ressemble à une robe de chambre ; elle était de couleur brune, peinte en ramage et avec des figures d'oiseaux ; il avait, au lieu de ceinture, une courroie revêtue en argent, dans laquelle était passé un poignard d'un assez bon travail, avec une poignée garnie de pierres précieuses, et un fourreau plaqué

---

(1) [illegible] En mandchou, ce sont des inspecteurs des nomades.

en argent. Son bonnet était couvert de *kanpha*, sorte d'étoffe de soie de la Chine, ressemblant au damas, mais plus épaisse et plucheuse, rouge foncé, avec un rebord en velours noir, et surmonté d'un bouton d'argent sur lequel brillait une pierre rouge; derrière ce bonnet pendait un tuyau d'argent, qui tenait la touffe de plumes de paon dont l'empereur de la Chine l'avait honoré. Plus d'une trentaine d'officiers subalternes l'entouraient.

Nous nous embrassâmes, nous nous assîmes, nous nous entretînmes de la prospérité des deux empires; ma tente de voyage n'étant pas encore dressée, il m'obligea d'entrer dans la sienne, où il me régala de thé, et ensuite de viande rôtie de mouton pour souper. Dans la conversation après le repas, il m'accusa d'avoir enfreint les lois en passant la limite sans permission. Je lui dis, pour me justifier, que faisant la tournée ordinaire des frontières, j'avais trouvé des traces toutes fraiches de passans, et que j'étais allé en avant pour savoir quel peuple habitait ce canton; et surtout pour que si, après avoir passé la ligne sans voir personne, il se fût perdu par hasard quelque chose chez eux, je n'en fusse pas responsable, ni tenu à le payer conformément aux traités. L'entretien finit là; il était tard, je me retirai dans ma tente.

Le lendemain le chef vint chez moi, d'après mon invitation; nous causâmes pendant près de six heures; en partant il me pria de dîner avec lui, et fit présent à mes gens d'un bœuf tué. Le repas fini, je l'invitai à m'accompagner jusqu'au point qu'ils regardaient

comme formant la frontière, puisque ce serait de là que dorénavant je partirais pour la déterminer; j'ajoutai que nous pouvions de concert y élever une borne; mais il renouvela ses accusations de la veille; quoique son ton fût amical, il se servait quelquefois d'expressions offensantes. Il finit par m'impatienter tellement que je lui dis que s'il ne croyait pas que j'étais réellement ce que j'avais dit, je souhaitais d'être conduit au commandant en chef de ce canton. Il répondit en riant qu'il avait plaisanté; cependant il me demanda encore si réellement je n'étais pas marchand et si je n'avais pas de marchandises avec moi; « dans ce cas, continua-t-il, je ne vous ferai pas visiter. » Mais il désirait beaucoup examiner mon bagage, pour voir s'il n'y trouverait pas quelque chose pour lui.

Pendant que j'étais dans sa tente, un de mes interprètes me dit en russe que le Chinois avait dépêché un de ses gens pour examiner le chemin par lequel j'étais venu. Cet émissaire de retour avait raconté qu'il n'avait trouvé qu'un cordon tendu sur le sable. Alors le chef avait décidé qu'il fallait me visiter, mais non pas tout de suite, afin que je ne pusse pas m'en offenser si l'on ne trouvait rien.

Comme j'avais avec moi différentes choses qui auraient pu le choquer, comme des cordeaux pour mesurer le terrain, un astrolabe, une boussole, des cartes et des dessins, je lui demandai, lorsqu'à quatre heures après midi, il voulut venir dans ma tente pour prendre du thé, s'il ne serait pas d'avis de le prendre près d'une source, à la manière russe;

mon dessein était de l'éloigner de ma tente; il consentit à ma proposition. La source la plus proche était éloignée de plus d'un verst; j'y fis faire du feu par mes gens; nous y restâmes jusqu'à la nuit; je reconduisis le Chinois à sa tente, et je restai long-tems avec lui afin qu'il ne lui prît pas la fantaisie de venir encore chez moi dans la soirée.

Dès que je fus rentré dans ma tente, je profitai de l'obscurité de la nuit pour jeter dans le *Systyghem*, mes cordeaux, mon astrolabe, l'étui de la boussole et tous les papiers superflus. Le chef avait placé le long de cette rivière une garde d'une vingtaine de Soïoutes, pour empêcher que mes gens ou moi n'allassions l'examiner trop soigneusement. Je posai la boussole ouverte dans la tente, et je ne laissai dans mon porte-manteau que du papier blanc et des lettres.

Ce que j'avais prévu arriva. Le chef entra chez moi le lendemain de si bonne heure, que j'eus à peine le tems de m'habiller à la hâte. En prenant le thé, il me dit que dans la nuit il avait reçu de ses supérieurs des ordres qu'il devait exécuter au plutôt, et qu'en conséquence il était obligé de me quitter; mais qu'il serait de retour dans trois fois vingt-quatre heures. Puis en s'en allant il s'écria : « Oh! j'allais oublier de visiter vos porte-manteaux; peut-être y trouverai-je quelque chose pour mes enfans. » Son opération finie, il me dit : « Pour le coup, je suis bien sûr que vous êtes un commissaire. » Il me demanda du papier, je lui en donnai une main. Je lui dis que la boussole était une montre de voyage; il s'en alla.

Le 18 il revint; je le priai de nouveau de vouloir bien m'accompagner au lieu que lui et ses compatriotes regardaient comme le point de la limite; il répondit qu'il ne conviendrait pas que je fatiguasse mes chevaux dans des chemins inconnus et non frayés, et qu'il me conduirait à la borne de *Khoïn Dabaga* ou à la source de l'Ichim. Je le remerciai de de cette promesse obligeante.

Il me tint parole; nous descendîmes le long du *Kamsara;* nous avions à peine parcouru cinq verst, qu'il donna ordre de dresser les tentes. Je lui montrai ma surprise de ce qu'il faisait halte si tôt : « Je vais chasser, reprit-il, c'est pour cela que j'ai amené cent archers soïoutes. » Je m'aperçus aisément qu'il voulait attendre les ordres de ses supérieurs pour m'arrêter, mais force me fut de prendre part à ses divertissemens; ses gens tuèrent plus de trente chèvres et marâls.

On passa la nuit du 18 sur les rives de l'*Out;* le lendemain il vint de très-bonne heure dans ma tente; il tenait une lettre cachetée à la main; il me demanda excuse d'avoir préparé une chasse pour me retenir, mais il avait été obligé d'attendre cette lettre. J'en avais déjà deviné le contenu : mes conjectures se vérifièrent.

Cette dépêche contenait l'ordre de me renvoyer au lieu d'où j'étais parti pour examiner la frontière, c'est-à-dire à Irkoutsk, avec une escorte de dix hommes, et ajoutait qu'il serait contraint d'expliquer comment il avait osé laisser un étranger pénétrer sur les terres de l'empire.

Je répliquai qu'à aucune condition je ne retournerais à Irkoutsk ; que déjà l'automne était commencé, que je n'avais pas beaucoup de vivres de reste, et que mes chevaux étaient épuisés de fatigue, d'avoir voyagé dans des chemins difficiles et rocailleux ; qu'il suffisait donc de me faire ramener à la limite déterminée par les traités, et que de là je continuerais ma route sans leur causer le moindre embarras. Mais Mounké persista dans sa résolution et me dit que si je n'y consentais pas de bonne volonté, il saurait prendre le moyen de m'y faire résoudre.

Il était clair qu'il voulait employer la violence ; je le menaçai de la colère de mes supérieurs, s'il voulait m'imposer la moindre contrainte. Je lui proposai soit de garder mes chevaux et de me donner les siens pour me conduire à Kiakhta, soit de me mener à ses supérieurs, soit enfin de remplir mon ancienne demande relativement au point de la limite. Il ne m'écouta pas, et toute la journée se passa en disputes.

Le lendemain, il se montra plus doux et consentit à m'indiquer les frontières. Je le quittai donc, et j'allai avec mes conducteurs au lieu où les Chinois placent la limite. Ils avaient raison : du haut d'une haute montagne voisine, ils me désignèrent le ruisseau le long duquel passait la route que je devais suivre, et qui, à ma grande joie, me sembla bien uni. Je ne tardai pas à traverser le *Kandat*, qui, plus bas, se joint à l'*Amul*.

Mais, quel déplaisir ! les bords de ce ruisseau qui m'avaient paru si unis, n'offraient que des forêts brûlées dans une étendue de vingt verst ; des herbes très-

hautes avaient poussé à travres les branches couchées à terre. Les deux bords de la rivière étaient couverts de marais impraticables et de rochers raboteux ; je fus obligé de me frayer un chemin en beaucoup d'endroits ; j'encourageai mes compagnons ; il fallut travailler pendant trois jours et combattre la faim, car Mounké ne m'avait donné qu'un peu de viande ; probablement il m'avait fait indiquer ce chemin en punition de ma désobéissance. Malgré tous ces contre-tems, j'arrivai le 3 septembre, en bonne santé, aux portes de *Chadatsk ;* ensuite je gagnai *Abakansk.*

J'avais profité de mon séjour auprès de Mounké pour recueillir divers renseignemens sur les Soïoutes et les Mongols.

La ville d'*Oulataï* est située sur la rive gauche du *Chichkit,* qui traverse en général des steppes entièrement nues. Elle n'est éloignée que de trois cent cinquante verst de la frontière russe ; le chemin qui y conduit est très-difficile, car entre le *Beïkem* et le *Chichkit*, s'étend une grande chaîne de rochers.

Cette ville est entourée d'un fossé profond ; quiconque s'y laisserait tomber ne saurait en sortir sans l'aide de quelqu'un ; de chaque côté du fossé s'élèvent des palissades ; et par derrière, du côté de la ville, on a érigé un retranchement en fascines remplies de pierres et de terre, et revêtues d'argile. C'est là que les Soïoutes des tribus de *Tojin*, de *Matlar*, de *Bangarin* et d'*Oulek*, et les peuplades qui errent entre Kiakhta et l'ancien territoire des Dzoûngar acquittent leur tribut. Oulataï est habitée par des Mongols de

Karkhi(1), qui me furent dépeints comme des hommes très-cruels, et des marchands chinois qui font principalement le commerce avec les Russes à Kiakhta. Beaucoup de Mongols sont militaires. En 1778, cette ville avait pour gouverneurs un *Bakhan* (petit) et un *Ike* (grand) *Dzianggiun* (général) *Namouz* (2), qui commandait les troupes et les peuples nomades. On dit que cette ville a deux milles maisons qui forment des rues alignées.

Tanga est un bourg situé sur une chaîne de montagnes hautes et rocailleuses, entre le *Kamsara* et le *Bei Kem*. Les steppes que ces deux rivières arrosent, présentent un bel aspect; plus de cinq cents guerriers mongols habitent constamment le bourg qui cependant n'est pas fortifié; en été ces Mongols vivent sous des tentes, en hiver ils demeurent dans les iourtes de feutre. En 1774, *Koumijik Djistou Djitchik Noïon* était leur chef; l'empereur de la Chine lui avait accordé le droit de porter un bouton jaune et un paquet de plumes de paon à son bonnet.

On sait que les grades en Chine se reconnaissent à la couleur du bouton du bonnet. Les Mongols et les Soïoutes qui n'ont pas un rang déterminé, portent à leur bonnet une touffe de soie rouge; ceux qui ne l'ont pas la remplacent par une queue de zibeline, d'écu-

(1) Il s'agit ici vraisemblablement des *Karar-Kitdi*, qui habitent dans plusieurs villes du pays de *Dzounga*. Kl.

(2) Dans l'original on lit *Bakhan Iky Djenjinnamous*, et l'auteur prend ces titres pour le nom d'un gouverneur. Kl.

reuil ou de belette ; tous aimeraient mieux se passer de bonnet que d'en porter sans cet ornement.

Les Chinois qui habitent Oulataï sont presque tous des marchands ou des artisans ; ils doivent payer un tribut pour exercer leur profession ; il en est bien peu qui aient un grade militaire supérieur.

La plupart des chefs militaires se prennent parmi les Mongols, et les officiers civils parmi les Mandchoux. Il y a constamment dans chaque ville un nombre considérable de soldats qui reçoivent une solde ; les autres demeurent dans leurs maisons, exercent un métier et acquittent des impôts ; quand on a besoin d'eux, on les réunit, on les envoie où ils sont nécessaires et on leur donne une solde. J'ai vu de ces Mongols armés ; ils sont vêtus d'une robe longue, ont sur l'épaule un arc et un carquois, et au côté un sabre et un coutelas : ce dernier leur tient lieu de hache. Leurs larges bottes ont des semelles faites de morceaux de feutre épais cousus ensemble ; elles empêchent de marcher lestement ; ils n'en sont que meilleurs cavaliers ; quand ils veulent, étant à cheval, traverser une rivière à gué, ils ôtent leurs bottes et les attachent derrière eux afin qu'elles ne se mouillent pas.

Dans les cantons que j'ai visités, les Chinois n'ont aucune espèce d'embarcations ; quand ils doivent passer une grande rivière, ils abattent le nombre d'arbres dont ils croient avoir besoin, les lient les uns aux autres avec des cordes de crin qu'ils nouent à la queue d'un cheval, puis il font nager l'animal vers la rive opposée. Je fus obligé, pour franchir le *Systyghem*, tor-

rent large et rapide, de me confier à un radeau semblable ; mais mon conducteur s'était à peine éloigné de deux toises du rivage, que tous les passagers eurent de l'eau jusqu'aux genoux ; de sorte que je regardai comme plus prudent de rebrousser chemin et de faire construire par mes gens une embarcation à la russe avec des rames ; les Chinois observèrent à ce sujet que, si pour arriver chez moi j'avais à traverser beaucoup de fleuves semblables, je pourrais passer la moitié de ma vie à me bâtir des barques pareilles.

Les Soïoutes errans le long des frontières, payent leur iassak ou tribut en zibelines auxquelles ils coupent la queue, en lynx, loups, renards et écureuils, en sarane, marina et autres racines dont ils se nourrissent ; ils donnent trois zibelines, qu'ils peuvent remplacer par un lynx ou six loups, ou douze renards ou cent écureuils. Le commandant d'Oulataï prend pour lui, en sus du tribut, une martre ou bien deux peaux ou un plus grand nombre des autres animaux. Ce tribut est expédié directement à Péking ; les gens qui l'y conduisent emploient une année entière à faire ce voyage et à revenir à Oulataï ; ils se servent de chevaux ou de chameanx qu'ils ne changent jamais.

Les Soïoutes de la tribu de *Tojin*, qui errent le long du *Todat*, du *Kamsara* et du *Systyghem*, n'élèvent qu'un petit nombre de bœufs, de moutons, de chèvres et de chevaux ; plusieurs n'en n'ont pas même assez pour leurs besoins. Cependant ils sont passablement riches en argent ; jadis les Soïoutes de cette tribu, qui vivaient dans les forêts, avaient des rennes do-

mestiques ; la grande mortalité survenue parmi eux, depuis quelques années, a fait périr les rennes.

Tous les Soïoutes sont étrangers à l'agriculture ; ils vivent de chair, de racines, de pignons de pins ; lorsqu'ils manquent de chair et de racines, ils ont recours au thé en briques qu'ils salent fortement. J'ai souvent donné aux Mongols et aux Soïoutes, de mon biscuit d'orge ; les uns le mangeaient sans y trouver grand goût, les autres n'en voulaient pas.

Les Mongols sont grands, propres et robustes ; les Soïoutes, notamment ceux qui errent le long des frontières, sont très-sales et très-grossiers ; ils semblent ne pas comprendre ce que c'est que se laver ; quelquefois, en été, la pluie leur rend ce service, mais ce n'est que difficilement, car, dans cette saison même, ils sont vêtus de peaux de mouton.

Il y a des Soïoutes qui méritent à peine le nom d'hommes. Quelques hordes n'ont aucuns bestiaux ; quand en hiver elles ne trouvent pas de racines, elles mangent d'abord leurs courroies et leurs sacs en cuir ; et ensuite leurs propres enfans ; si, avant le printems, le nombre de ceux-ci ne suffit pas, l'homme dévore sa femme ou celle-ci son mari, ou bien les enfans déjà grands assouvissent leur faim sur les auteurs de leurs jours. Que mes lecteurs ne croient pas que je parle d'aventures des tems passés : ces repas détestables, causés par la plus affreuse nécessité, ont encore lieu.

Comme je viens de dire que la plupart des Mongols et des Soïoutes étaient riches ; on pourrait me de-

mander comment les riches laissent tomber leurs compatriotes dans l'excès de la misère ; mais il faut savoir que les nomades chinois n'out aucune compassion pour leurs compatriotes, et qu'ils ne regardent pas les pauvres comme étant de leur espèce. Ce n'est pas notre faute, disent-ils, si ces gens n'ont rien : c'est celle de leurs parens qui ne leur ont rien laissé ; pourquoi les pauvres ne s'efforcent-ils pas d'améliorer leur condition ? les riches ne leur doivent rien. Si un Soïoute, près de mourir de faim, amène à un de ses compatriotes riches, sa fille on son fils en état de travailler, le riche, quand il est ému ou plutôt quand il a besoin de monde, prend les enfans du pauvre pour en faire ses esclaves ; mais il ne donne pas un morceau de viande au père ni à la mère, et ceux-ci n'ont d'autre parti à preudre que de se laisser périr d'inanition ou de se manger l'un l'autre, afin de soutenir pour quelque tems leur triste existence.

Quatre ans avant mon voyage dans ces contrées, il y arriva un événement déplorable. Un Soïoute, nommé Tchékhrydaï, chassé des forêts par la faim, avec sa femme, ses deux fils et une fille, essaya de placer ses enfans en esclavage chez des riches de sa nation, afin qu'au moins ces infortunées ne périssent pas de besoin. Ces hommes dénaturés voulurent bien des garçons, ils refusèrent la fille ; le père et la mère ne reçurent ni vêtemens, ni nourriture ; alors, excités par la faim, ils mangèrent cette malheureuse ; ensuite le mari se nourrit de la chair de sa femme, et, enfin, on trouva celui-ci étendu mort dans sa iourte.

En 1780, le gouvernement chinois sembla fixer son attention sur ces calamités ; chaque Soïoute reçut de l'empereur un cheval, une vache, une brebis et une chèvre ; ce peuple fut transporté de la frontière sur les bords du lac *Tochi noor* (1).

Un vol, surtout un vol de bétail, est puni très-sévèrement par les Mongols et les Soïoutes ; l'homme qui s'en est rendu coupable, est mis à genoux et frappé sur les joues jusqu'à ce que son visage s'enfle au point que l'on ne lui voie plus les yeux ; alors on lui casse les jambes à coups de massue et on ne s'embarrasse plus de lui. Je vis le commencement de ce supplice infligé à un Soïoute qui le soir s'était glissé dans ma tente et m'avait enlevé deux balles ; mes gens l'avaient attrapé ; je parvins, à force de sollicitations, à faire réduire son châtiment à vingt coups sur le dos.

J'ai appris, en 1787, que l'ourkherida Samonou Sanghin Mounké, avait été puni très-sévèrement, à mon sujet. Il m'avait trompé en me disant que ses supérieurs lui envoyaient l'ordre de m'arrêter, car il n'avait fait aucun rapport sur mon compte, et toute sa conduite envers moi était un pur effet de son caprice. En me quittant il se rendit à Oulataï et raconta que j'avais été chez lui ; puis il jugea nécessaire d'instruire ses chefs de la manière dont il en avait usé envers moi, espérant probablement recevoir des éloges ; il

(1) Sur les cartes mandchou-chinoises *Toudzi noor*. KL.

était loin de compte. Le gouverneur d'Oulataï lui demanda pourquoi il avait retenu si long-tems un homme dont le voyage n'avait eu pour objet que l'accomplissement d'un traité conclu entre les deux empires, et comment il avait eu l'impertinence de me renvoyer sur des chevaux exténués de fatigue, ce qui était une infraction aux relations amicales des deux états; le gouverneur ajouta que s'il n'avait cru pouvoir prendre sur lui d'en indiquer la véritable route, il était de son devoir de m'amener à Oulataï, où certainement j'aurais été traité d'une manière plus convenable et plus honnête. Mais le gouverneur ne se contenta pas de ces représentations : pour apprendre à Mounké comment il devait se comporter à l'avenir envers les étrangers, il le fit attacher à un poteau ; ses mains étendues furent liées à un pieu fort long et on lui noua un bloc de bois aux pieds ; il resta trois jours entiers dans cette position. Il fut ensuite renvoyé à son commandement, et on lui intima l'injonction de donner aux Russes qui en auraient besoin, tous les secours possibles.

En 1775, je fus chargé d'aller par *Kouznetsk* au poste de *Novikow*, ensuite de traverser les territoires qui payent tribut aux deux empires, puis de visiter les bornes de *Chabina dabaga*, et d'*Erghik Targak*. Afin que je pusse reconnaître sans empêchement la ligne de limite, et recueillir des informations sur les peuplades voisines, je fus autorisé à m'annoncer comme commissaire des frontières chez les Chinois des environs.

Je partis donc par la poste de *Tachtyp* au *Chabina dabaga* et de là à la borne de *Kem Kemtchuk Bom*. Je suivis l'ancien chemin chinois ; je traversai le Kantighir, et je remontai la Tosla jusqu'à sa source ; on y trouve, sur le sommet des montagnes, de grands tas de pierres que les habitans de ce canton ont formés. De ce point je découvris plusieurs petites rivières qui semblent toutes se diriger vers le Bom Kemtchuk (1). Je savais que cette rivière et tous ses affluens appartiennent aux Chinois ; néanmoins, je suivis son cours pour aller rendre visite à nos voisins. Effectivement, je rencontrai sur les bords de l'*Ijkin* des Soïoutes chinois, nomades de la tribu d'*Oulet ;* je leur expliquai le motif de mon voyage ; ils me dirent qu'ils n'oseraient pas, sans le consentement de leur chef, me laisser continuer mon chemin ; mais que si je voulais attendre leur arrivée, sans doute je les verrais dans vingt-quatre heures. J'y consentis.

Le lendemain, 22 août, *Darga dzaïsang*, *Parga*, chef principal, et d'autres dzaïsang de la tribu d'Oulet vinrent chez moi ; je les priai de me laisser voyager sur leur territoire jusqu'à la borne de Kem Kemtchuk Bom ; ils me répondirent par un refus positif. Connaissant bien leurs usages, je ne leur adressai aucune observation ; mais, par manière de conversation, je leur demandai leur opinion sur la ligne de limite entre la borne du Chabina dabaga et celle de Kem

(1) *Bom*, en mongol, désigne les bords escarpés d'une montagne contre la rivière qui la traverse. Kl.

Kemtchuk Bom. Leur réponse ne me satisfit point, car je vis qu'ils ne connaissaient pas bien la limite ; j'entamai avec eux une discussion sur ce point, ils me quittèrent pour délibérer sur ma réponse ; lorsqu'ils revinrent ils me dirent que j'avais raison. Eh bien ! repris-je, laissez-moi aller sur les rives du Tosla, afin que je puisse faire connaître ce canton aux commissaires qui me suivront, et savoir quelles sont les peuplades qui nous doivent le tribut ; je veux, pour les empêcher, dans leurs chasses, d'empiéter sur votre territoire, élever une croix, signe de notre religion, qui marquera aussi la limite.

Ces Soïoutes élevèrent plusieurs objections contre ma proposition ; mais j'insistai, et je leur représentai que, dans leurs excursions, ils laissaient des cabanes et d'autres traces de leur séjour sur notre terrain, et qu'ils n'en avaient pas le droit ; qu'en conséquence, il me paraissait nécessaire d'ériger une marque sur le point fixe de la limite, afin de maintenir le bon ordre.

Ils y consentirent ; j'élevai une croix à la source du Tosla ; dès l'été suivant, ces Soïoutes l'abattirent. Les cosaques, qui faisaient la ronde le long de la frontière, m'apprirent ce fait. Les Soïoutes, quand je les revis, se plaignirent que depuis qu'elle était là, jamais il n'était tombé autant de neige à l'entrée de l'hiver, et que presque tout leur bétail était mort. Ils avaient donc considéré cette croix comme une sorte de maléfice qu'ils devaient anéantir ; ils me prièrent de ne pas la relever. Par amour pour la paix, j'acquiesçai à leur

désir, mais sous la condition expresse qu'à l'avenir ils n'empiéteraient plus sur notre territoire.

Tous les Soïoutes errans sur les frontières d'Oudinsk et d'Abakansk venaient chasser sur nos terres presque tous les animaux dont ils avaient besoin pour leur iassak et pour leur entretien. Ceux qui nous devaient le tribut ne connaissaient pas autrefois l'étendue de nos possessions, et ne se hasardaient pas à les franchir, et même plusieurs de nos tributaires payaient aux Soïoutes chinois une redevance fixe pour pouvoir chasser dans quelques endroits qui, d'après le traité des frontières, nous appartenaient. Notre territoire abonde en zibelines, écureuils, lynx, chèvres sauvages, mousimons, élans, marâls et rennes ; il n'en est pas de même des terres chinoises, car elles ne sont ni si montagneuses ni si élevées que les nôtres le long de la frontière ; en conséquence, ces nomades cherchaient à s'approprier celles-ci.

Cependant, mes cosaques m'assurèrent que les Soïoutes ne désignaient plus la Tosla et le Kan Tighir comme leur appartenant, et ils ne troublent plus notre navigation sur ces rivières. Les Soïoutes de la tribu d'Oulet, qui vivent sur les bords du *Bom Kem thuk* de l'*Alachou* et du *Baïan-djourek*, élèvent beaucoup de bétail. Ils m'ont dit, et les nôtres qui sont allés souvent chez eux m'ont répété que quelques-uns avaient mille à deux mille chevaux ou moutons, qui, en comparaison des nôtres, sont très-grands, une quantité considérable de chèvres, de bœufs et de chameaux. Plusieurs même sont riches en argent.

Leurs troupeaux et le commerce des pelleteries fournissent à leurs besoins : ceux qui n'ont pas de bestiaux, sèment des plantes à racines comestibles, mais ils ne les mangent volontiers que quand ils n'ont pas de viande; quand les racines leur manquent, ils ont recours au thé en briques qu'ils salent beaucoup ; et dans les cas de nécessité extrême, ils employent peut-être contre la faim des ressources aussi cruelles que les Soïoutes de Tojin et d'autres tribus.

Ils tirent leur sel des montagnes, et le transportent d'une manière singulière : ils en percent de part en part de gros morceaux qu'ils attachent derrière leur selle ; ils payent le même iassak que les Soïoutes de la tribu de Tojin, et l'acquittent à Oulataï : c'est de cette ville qu'on leur donne un chef.

Ayant quitté les dzaïsang, j'allai à la borne du Chabina dabaga, puis j'essayai de traverser les cantons sujets au tribut double, pour gagner l'avant-poste de *Novikov*. Je ne pus pénétrer au-delà de la source du *Kan Tighir*; plus loin le pays était impraticable; n'ayant avec moi personne qui connût ces contrées, et qui pût me donner les informations que je désirais, je retournai au poste d'Abakansk.

Les habitans des cantons que je reconnus sujets au tribut double, payent en effet un iassak à la Russie et un à la Chine. Les nôtres relèvent de la juridiction de Kouznetsk.

Les Soïoutes des tribus de *Baïgarin* et de *Matlar*, habitent dans le voisinage du mont *Erghik Targak*, de la rivière *Ous*, des bornes de *Persekli* et de *Khoin dabaga*, et de la rivière d'*Ichim*.

En 1776, j'allai du port de Saïansk sur le Ienisseï à la borne de Kem Kemtchuk Bom. La rivière de ce nom coule avant d'arriver à Sajansk entre des rochers élevés et si escarpés que, dans toute la longueur du chemin jusqu'à la borne, on ne trouve pas cinq endroits d'où l'on puisse faire marcher les chevaux des bords de la rivière dans l'intérieur du pays. Les guides des frontières choisissent ces lieux pour y passer la nuit. J'employai cette année et la suivante à parcourir la ligne des frontières; je rencontrai souvent nos voisins : ils montrèrent en général des intentions amicales.

J'arrivai sur les bords de l'Ichim, en 1779, et je parcourus ceux de l'Ous; cette rivière se jette dans le Ienisseï, au milieu d'une steppe de peu d'étendue. Plus loin, elle coule entre des montagnes rocailleuses dont la pente, à l'exception de quelques endroits, aboutit à ses bords. On voit sur ces hauteurs un animal qui ressemble à notre chèvre domestique; les nomades soumis à la Chine le nomment *Jîmu iteki*. Il vit en grandes troupes; pendant que les autres dorment, il y en a deux ou trois qui font sentinelle, et qui, à l'approche d'un danger, font un signal. Cette vigilance les rend très-difficiles à tuer, surtout pour les Soïoutes. Ces animaux ont d'autres ennemis plus redoutables: ce sont les loups rouges, qui causent de grands ravages parmi eux, de même que parmi d'autres animaux sans défense. Ces loups se réunissent au nombre de quatre à cinq, se placent de divers côtés, à une certaine distance de l'endroit où ils ont aperçu des Jimu iteki, s'en approchent peu à peu, et les poussent ainsi jus-

qu'à un rocher escarpé ; plusieurs de ces fugitifs cherchent à se sauver en sautant en bas, mais ordinairement ils se tuent, et deviennent la proie de leurs ennemis.

Au point où cessent les montagnes rocailleuses, on rencontre sur la rive droite de l'Ous une belle steppe unie, qui se prolonge jusqu'à son confluent avec l'Ichim, et dans laquelle les Soïoutes chinois viennent camper en été et en hiver ; ils y trouvent une grande quantité de chèvres sauvages, d'élans, de marâls, de lynx et de sangliers, La rive gauche de l'Ous offre de belles prairies ; son lit est rempli de petites îles ; où les Soïoutes prennent beaucoup de lynx, de loutres et de gloutons. L'*Izut*, l'*Ichim* et les autres affluens de l'Ous coulent à travers des steppes.

Au-dessus de l'embouchure de l'Ichim, les deux rives de l'Ous sont couvertes d'une forêt épaisse, qui s'étend à plus de soixante-dix verst. Elle renferme de nombreux marais et des montagnes rocailleuses, qui, en plusieurs endroits, se rapprochent tellement des bords de la rivière que l'on n'y peut trouver un sentier. Elle a près de sa source des rives unies que fréquente une grande quantité d'animaux de différentes espèces. Je visitai aussi les sources de l'Amul et de l'Ous, où je trouvai une croix de bois ; j'en fis aussitôt faire une autre, et je la plantai comme une borne nouvelle.

Je ne restai que huit jours sur les bords de l'Ichim, et je me décidai à retourner par ce que l'on appelle la chute impraticable : je n'y réussis qu'avec beau-

coup de peine. Cette chute est formée de deux rochers, qui se touchent presque de chaque côté du Ienisseï, car ils n'en sont séparés que par un défilé qui n'a pas plus de quarante brasses et se prolonge à une demi-verst. Autrefois le cours de la rivière était encore plus interrompu par des rochers saillans; et, dans cet endroit, ses eaux ne gelaient que dans un espace d'une brasse le long du rivage; en 1773, on fit sauter ces rochers, et la rive devint un peu moins impétueuse; même à présent, elle ne gèle pas entièrement : les Chinois ignorent le changement qu'on lui a fait subir.

En 1779, j'inspectai derechef les frontières. A la rivière *Ichim*, je trouvai chez les tribus de *Baigarin* et de *Matlar* un officier chinois d'un rang supérieur, car il portait sur son bonnet la boule rouge et un paquet de plumes de paon. Il me reçut très-amicalement.

En 1780, je visitai la frontière du gouvernement de Kolyvan; je n'eus aucune difficulté avec les officiers chinois; je consentis même à leur demande de venir chasser sur notre territoire, car je savais bien qu'ils n'auraient tenu aucun compte de mon refus.

En 1787, je donnai ma démission de ma place de commissaire des frontières, et je fis un dernier voyage pour montrer à mon successeur la direction de la ligne de limite.

Je finirai mon mémoire par quelques observations sur les peuplades nomades qui vivent dans les environs du poste d'Abakansk, et sur les peuplades des cercles de Krasnoïarsk et de Kouznetsk.

Les *Beltyres*(1) tributaires qui habitent le cercle de Kousnetsk élèvent une grande quantité de chevaux, de bœufs et de moutons. En été, il errent dans les steppes à la rive gauche de l'*Abakan*, des deux côtés de l'embouchure du *Tachtup*, de l'*Isa* et du *Tioia*, jusqu'au village d'Amysk; souvent ils vont jusqu'aux rives du *Sos*, du *Kan*, du *Durluk* et du *Dabat*. En hiver, ils se tiennent dans les îles que forme l'Abakan, où ils font quelque provision de foin. Ils cultivent en commun des champs avec les cosaques des frontières, le long du *Sarachuul*, de l'*Arbat*, du *Monouk* et du *Sos*. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années qu'ils s'adonnent à l'agriculture et font du foin, et depuis cette époque leur condition s'est beaucoup améliorée; auparavant, les racines de sarane et de kandyk étaient presque leur unique nourriture; aujourd'hui elles leur tiennent lieu de friandises.

Ces Beltyres, de même que les autres tribus nomades du cercle qui vivent près de la frontière, ont une frayeur extrême de la petite vérole : dès qu'ils entendent parler de cette maladie, ils s'enfuient dans les montagnes les plus reculées. Si l'un d'eux a le malheur d'en être attaqué, il est abandonné sans la moindre compassion, sans lui rien laisser : il faut qu'il meure, sinon de la maladie, au moins d'inanition. Quand cette maladie éclate parmi les enfans des Russes ou des Tatars, les Beltyres n'admettent chez eux personne ve-

---

(1) Les Beltyres sont de la race turque. Voyez mon *Asia polyglotta*, pag. 229. Kl.

nant des lieux infectés par la contagion, et repoussent par des menaces, et même par des actes de violence, quiconque veut se glisser chez eux.

Deux hordes de *Karghintses*, une horde de *Kebintses*, de *Koises* et de *Chorses* errent aussi dans le cercle de Kouznetsk, sur les rives du *Tachtyp*, de l'*Isa* et du *Tioia*. Les Karghintses sont les plus riches en bestiaux; cependant, celui d'entr'eux qui en possède le plus, n'est pas en état de vendre annuellement plus de cinq à six bœufs; ils n'ont que très-peu d'autres animaux. Il y a environ trente-cinq ans qu'ils vinrent des bords du Mrasa et d'autres cantons du cercle de Kouznetsk; ils étaient alors très-misérables. Leur état s'est amélioré depuis qu'ils ont commencé à cultiver la terre, et surtout depuis qu'ils font du foin; ils ont un terrain très-favorable à la production dans leur nouveau territoire, de sorte que leur position est d'année en année devenue plus avantageuse; ceux qui ne recueillent pas une portion suffisante de grains de sarane et de kandyk, volent chez leurs voisins, ou plus volontiers encore chez les cosaques des frontières, autant de chevaux, de poulains et de vaches qu'il leur en faut jusqu'à la récolte prochaine, afin de se nourrir de leur chair. Ces voleurs de bestiaux sont surtout nombreux chez les Koises et les Chorses, hordes très-pauvres.

Quoique ces nomades soient souvent exposés à la disette, ceux d'entr'eux qui se regardent comme les plus riches traitent leurs domestiques avec un orgueil et une fierté insupportables, leur donnent ordinaire-

ment pour nourriture la chair et pour vêtemens d'été et d'hiver la peau des animaux morts de maladie. Un petit nombre seulement a reçu le baptême.

Toutes ces hordes vont à la chasse en remontant le long de l'*Abakan* et de ses affluens, et quelques-uns plus loin encore; il y en a qui, pour prendre les zibelines, poussent leur course sur les bords du Ieniseï, jusqu'au confluent de l'Ous. Ils attrapent des zibelines, des lynx, des loutres, des gloutons, des castors, des écureuils, des sangliers, des élans, etc. Leurs zibelines sont d'une qualité excellente.

Les hordes de *Sagaï* (1), dans ce cercle, fréquentent la rive gauche de l'*Askus*, du *Basa*, du *Syr* et du *Nona*. La plupart sont baptisés; quelques-uns sont très-riches, ont des troupeaux nombreux, et surtout de très-bons chevaux. Ces animaux sont généralement forts et robustes; les nomades en ont qui vont toutes sortes de pas, et les vendent au prix moyen de trente à cinquante roubles; depuis longtems ils élèvent de très-gros bœufs, et en font aussi commerce. Ils vont principalement chasser à la source du *Tom*, et d'autres rivières de cette contrée; ils prennent les animaux que j'ai nommés plus haut; leurs zibelines sont médiocres.

Les hordes des *Koïbales* (2), dans le cercle de Krasnoïarsk, errent dans les steppes à la rive droite

(1) Ce sont des Turcs. Voyez *Asia polyglotta*, pag. 229. Kl.

(2) C'est une tribu samoïède. Voyez *Asia polyglotta*, pag. 153, 155 et suivantes. Kl.

de l'*Abakan*, et le long du *Biyk*, du *Dabat* et de l'*Oui*. Autrefois ces nomades avaient de très-bons bestiaux; plusieurs d'entr'eux étaient riches, mais la petite vérole a causé de grands ravages parmi eux, et le manque de foin a fait périr beaucoup de bétail. Leurs chevaux ne sont pas très-grands, mais supportent bien la fatigue. Ces nomades s'adonnent un peu à l'agriculture; cependant leur laboureur le plus actif ne cultive pas annuellement plus d'une demi-desiatine (1) de terre; ils ne font du foin que pour nourrir leurs moutons. Quant aux chevaux et aux boeufs, ils paissent pendant tout l'hiver dans les steppes; car dans cette contrée, il ne tombe pas beaucoup de neige. Les habitans de ce territoire vont à la chasse le long des trois rivières de *Kebech*, de l'*Oka*, de l'*Amul*, du *Kondat*, du *Chedat* et de leurs affluens, qui coulent tous à la droite du Ieniseï. Ils prennent les animaux que j'ai indiqués plus haut; leurs zibelines sont de qualité très-médiocre: toute cette horde a embrassé le christianisme.

Les hordes des *Katchintses* (2), dans le cercle de Krasnoiarsk, territoire qui est fertile et bien peuplé, remontent jusqu'à la source du *Kamychta*, et vont de l'embouchure de ce ruisseau dans les steppes de la rive gauche de l'Abakan, jusqu'à son confluent, et le long des ruisseaux qu'il reçoit; ensuite, depuis

Tarer

(1) La *desiatine* contient 2400 *sayènes* ou toises russes carrées. Kl.

(2) Ils s'appellent eux mêmes *Kachtar* ou *Kachkalar*, et sont d'origine turque. Voyez *Asia polyglotta*, page 227. Kl.

le confluent de l'Abakan à la rive gauche du Ieniseï, le long de ses affluens, jusqu'au *Ious* qu'ils suivent en montant et en descendant. Un petit nombre seulement de Katchintses a reçu le baptême; cependant la plupart lisent et écrivent le russe. Ils sont riches en chevaux; quelques-uns possèdent trente à quarante troupeaux de ces animaux. Ces chevaux ne sont pas grands, et ne trottent pas bien; faute de débouchés, ces nomades les vendent à très-bon marché. Ils ont également beaucoup de bœufs et de moutons; quelques-uns peuvent vendre tous les ans une cinquantaine ou une centaine de bœufs. L'éducation du bétail est presque leur unique ressource, car ils vont rarement à la chasse des zibelines, et ils ne cultivent pas la terre. Ils traitent mieux leurs domestiques que ne font les Beltyres, leur donnent des vêtemens semblables à ceux qu'ils portent eux-mêmes, et ne les laissent manquer de rien. Ils se comportent très-amicalement envers les Russes. Autrefois ils leur vendaient beaucoup de bestiaux, payables à des époques déterminées, et souvent n'exigeaient pas de reconnaissance par écrit. Ils ont appris à être plus prudens; mais arrive-t-il un malheur à un de leurs compatriotes ou à un Russe, qu'ils connaissent pour un honnête homme, ils s'empressent de lui rendre service. En revanche, s'ils ont un procès, ils ne consentent à un accommodement que lorsque l'un d'eux a dépensé tout ce qu'il possédait, et que ses parens ont refusé de le soutenir davantage; alors la misère le force à faire la paix.

Plusieurs de ces Katchintses ont un respect particulier pour les chevaux blancs qu'ils nomment *magan ad ;* ils ne s'en servent ni pour la monture, ni pour le charroi ; ils les offrent en sacrifice à leur divinité. Ils ont choisi, pour lieu d'offrande, une montagne sur les bords de l'*Oundat ;* ils s'y assemblent tous les ans, prennent un poulain blanc qui n'a pas encore été monté, l'enveloppent de morceaux de diverses étoffes, le conduisent à un endroit expressément désigné, l'y égorgent et le tiennent debout jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son sang ; ils brûlent ensuite une partie de sa chair et mangent l'autre. Celui qui a porté le coup à l'animal, prend les chiffons dont il était orné, en fait un paquet, et pendant quelques jours en décore son bonnet.

Les Katchintses divisent leur territoire en plusieurs cantons ou tribus. Un homme ne peut épouser une fille de sa tribu, car tous ceux d'une tribu se regardent comme frères. Un homme peut épouser la sœur de sa femme défunte, ou sa mère. Le mariage n'est pas défendu entre les parens par alliance, et les enfans de frère et de sœur ; mais ces parentés doivent avoir lieu du côté des femmes. Ils ont encore une singulière coutume : un beau-père ne peut jamais voir sa bru ; s'il la rencontre dans la steppe ou dans un banquet, il faut qu'elle se prosterne, et le beau-père doit s'enfuir à la hâte.

Chez les Katchintses, les Koïbales et d'autres tribus qui n'ont pas encore été baptisées, un homme auquel sa femme ne plaît plus, a la faculté de la répudier

sans aucune formalité, et d'en prendre une autre s'il en peut trouver, car, ordinairement, on évite ces sortes de gens. Si un mari cesse de plaire à sa femme, elle l'abandonne et se fait baptiser; ensuite elle retourne dans la maison de son père ou chez ses autres parens; son mari essaye rarement de la reprendre chez lui malgré elle, car on a des exemples que dans ce cas une femme a tué son mari ou s'est donné la mort.

Lorsque ces peuplades entendent dire que la petite vérole règne dans leur voisinage, elles y conduisent leurs enfans; ils témoignent par là leur respect à la maladie, afin qu'elle ne soit pas mortelle à ceux qu'elle n'a pas encore attaqués. Le même motif paraît avoir donné naissance à un autre usage: que l'un d'entre eux ait la petite vérole, ils ne laissent pas sortir leurs meilleurs chevaux tant qu'elle dure, et font cuire fréquemment, en son honneur, du gruau avec de l'huile ou du beurre.

Les femmes exercent chez elles une autorité très-sévère envers leurs maris; elles les battent pour chaque faute qu'ils commettent, surtout pour l'ivrognerie, défaut auquel ils sont très-adonnés, ou pour des escapades qu'ils se permettent. Elles se servent, pour infliger leur punition, de tout ce qu'elles trouvent sous la main. Le mari ose rarement s'y opposer, car il craint que sa femme ne l'abandonne pour aller se jeter dans les bras d'un autre. Une femme voit-elle quelque chose qui lui plaît, le mari ne tarde pas à être contraint de l'acheter, quand même ce serait très-cher. Il en est de même pour leurs enfans, qui sont

très-gâtés; le père doit leur donner, de bonne volonté, tout ce qu'ils demandent: autrement ils savent bien l'obtenir par leurs pleurs et leurs cris.

De toutes les hordes tatares dont je viens de parler, les Katchinzes, les Koïbales et les Sagaï méritent de grands éloges pour plusieurs bonnes qualités dont elles sont douées, notamment pour leur hospitalité; si un voyageur sait gagner leur affection, ils lui donnent des chevaux sans exiger de paiement. Il n'est pas d'usage de recevoir quelque chose pour loger un passant, mais celui qui ne leur plaît pas n'obtient ni chevaux, ni logement, même en offrant de l'argent. Les voyageurs qui montrent un ordre du gouvernement pour avoir des chevaux, se font fournir d'autres objets sans rien dépenser, car ces peuples se montrent très-obéissans à faire tout ce que l'autorité leur ordonne.

Ils habituent les jeunes gens à la tempérance; avant l'âge de trente ans, ils ne boivent pas d'eau-de-vie, au moins en public, sans passer pour des hommes dépravés, encourir le mépris général et recevoir les noms de vaurien, dissipateur et ivrogne.

Je vais parler maintenant de la nature et des productions des pays que j'ai parcourus. Je commence par le grand *Oka*, rivière du gouvernement d'Irkoutsk. Dans le voisinage du poste de frontière d'*Okinsk*, l'Oka n'arrose que des steppes étroites et généralement pierreuses, qui ne peuvent être labourées. Les cosaques de la garnison font venir leurs vivres de l'Ostrog de Tounkinsk. On trouve, sur les rives de l'Oka, des

Sagaï tirer

dont j'ai déjà parlé, et indépendamment des oiseaux que j'ai cités, des oies, diverses espèces de canards, des cygnes, des cigognes, des faucons, des autours, des bécasses, des étourneaux, des grives, etc.

Parmi les cosaques des frontières, ceux de l'*Abakan* sont les seuls qui cultivent la terre; je leur fis donner des maisons et des champs assez étendus pour qu'ils pussent en récolter le grain suffisant à leur entretien, et même vendre leur superflu. Il y a en tout cinq postes, savoir : un sur le *Chedat*, un sur le *Kebej*, un sur l'*Abakan*, un sur le *Tachtyp*, et dans l'*Ostrog* de *Saïansk*.

L'*Abakan* a sa source dans les hautes montagnes rocailleuses de l'ancien territoire de Dzoûngar; son cours est très-rapide; cette rivière est très-poissonneuse; dans les endroits où elle est plus profonde, on trouve des esturgeons et des sterleds; ses perches et ses lottes sont d'un goût exquis.

Cette rivière baigne le pied de l'*Issyk* ou montagne chaude, ainsi nommée à cause des combats qui s'y sont souvent livrés entre les cosaques des cercles de *Krasnoïarsk* et de *Kouznetsk* et les Kirghiz. Ce peuple possédait autrefois les deux rives de l'*Abakan*.

Les paysans qui habitent au-dessous des postes frontières sur le *Ieniseï*, l'*Oka* et le *Touba*, ont des champs bien cultivés. Durant mon séjour dans ces contrées on achetait chez les cosaques le poud de seigle, de la plus belle qualité, pour trois à sept kopeks, et le poud de froment dix à quinze.

Les paysans et les cosaques élèvent beaucoup de

bœufs et de moutons, ils les vendent aux gens qui viennent de *Kouznetsk*, de *Tomsk*, de *Krasnoïarsk* et de *Ieniseïsk*. Un beau bœuf coûte quatre à cinq roubles, un mouton trente à quarante kopeks, un cheval médiocre six à huit roubles.

ERRATA.

PAG. 20 ligne 8, lisez *Khoudaï-Menda.*
— 21 — 9, — *Khoudaï-Menda.*
— 25 — 1, de la première note, lisez *Kizyl koum.*
— 27 — 15, lisez *Koungour-oùldja.*
— 78 — 26, *Khoudaï-Menda.*
— 79 — 18, *Dombarlu.*

Dans le voyage de *Pesterev*, le nom de la ville de *Kransnoïarsk* se trouve quelquefois écrit *Kransnoyarsk* et *Krasnogarsk*; la dernière orthographe est tout-à-fait fautive.

Le mémoire sur le cours du grand fleuve du Tubet n'a pu paraître dans ce cahier, parce que la gravure de la carte qui l'accompagne n'est pas encore terminée. Il sera inséré dans le prochain cahier.

MAGASIN ASIATIQUE.

VOYAGE DE BOUKHTARMINSK

A GOULDJA OU ILI (1),

CAPITALE DE LA DZOUNGARIE CHINOISE.

Entrepris en 1811 *par* M. Poutimstev, *interprête du gouvernement Russe.*

INTRODUCTION.

Le fort de Boukhtarminsk, sur le Haut-Irtyche est favorablement situé pour le commerce de la Russie avec les Chinois ; néanmoins cette source féconde de l'industrie nationale est jusqu'à présent restée uniquement entre les mains des peuples asiatiques, malgré les efforts du gouvernement pour la rendre utile à tous les sujets de l'Empire.

Le fort de Boukhtarminsk se trouve par 49° 19' lat.

(1) L'auteur écrit l nom de cette ville *Koulja* ; j'ai adopté la véritable orthographe qui en mongol est, [illegible] et en mandchou

N., et 18° 18' long. E.; il est situé sur le bord élevé du Boukhtarma, près de son confluent avec l'Irtyche, et sur les rives droites de ces deux rivières. Le rivage de ce côté du Boukhtourma, est granitique et s'élève à une hauteur de huit toises, tandis que du côté

Goûldja. Ce nom est kalmuk, il désigne la *chèvre des montagnes* (*capra ammon*). On dit qu'il y avait autrefois beaucoup de ces animaux dans le canton de cette ville, qu'on appelle ordinairement *Ili*, d'après le nom de la rivière sur la gauche de laquelle elle est bâtie. *Ili* signifie en kalmuk *éclatant*, *resplendissant*. Elle porte aussi le nom d'*Ilaïn khotò* ou *Ilaïn balgassoun*, c'est-à-dire ville d'*Ili*. Les Kirghiz l'appellent *Gouldja-Khaïnak*, et le titre honorifique que l'Empereur Khian loung lui a donné, en 1754 (époque de sa construction), est *Hoei yuan tchhing*.

Ili se trouve par 42° 46' de lat. N., et 80° 28' long. E. de Paris; c'est la capitale des nouvelles provinces chinoises, situées au nord de la chaîne du *Thian chan*, ou des *monts célestes*. Elle est éloignée de 1930 li chinois à l'ouest de *Ty houa tcheou*, ou *Ouroumtsi*, chef-lieu du district le plus occidental de la province de Kan sou, qui s'étend à présent jusqu'au nord de Khamil et de Tourfân. Le point le plus oriental du gouvernement d'Ili vers l'est, est le canton de *Boro bourgassou*, à la frontière de celui de *Kour kara oussou*; à l'ouest il s'étend jusqu'aux rives du *Talas*, qui le sépare de la *grande horde des Kirghiz* ou *des Khassak de droite*; au sud la chaîne du *Thian chan* forme la frontière avec les territoires de *Koutché*, *Saïram* et *Aksou*; au nord le gouvernement d'Ili s'étend jusqu'au lac *Balkhachi*, qui le sépare de la *horde moyenne des Kirghiz* ou des *Khassak de gauche*; au sud-est, il va jusqu'à la frontière de *Pidjan*, au nord-est jusqu'à *Borotou tak*, à celle de *Kour kara oussou*; au sud-ouest jusqu'à *Inggar*, près de celle des *Bourout orientaux*; enfin, au nord-ouest il est séparé par la rivière *Tchoui*, des *Khassak de la droite*. D'Ili à Péking on compte 10,820 li.

opposé il est plat et présente de belles prairies. Le fort est entouré d'un boulevard et d'un fossé peu profond, défendus par des chevaux de frise. Les seuls édifices en pierre sont quelques magasins et la poudrière; la maison du commandant, les casernes, le corps-de-garde, l'église et toutes les autres maisons de ce lieu sont bâties en bois. Boukhtarminsk est la dernière forteresse, la plus méridionale et la plus forte de la ligne de Sibérie (1).

M. *Poutimtsev*, attaché au général Glasenap commandant de cette ligne, fut chargé, en 1811, de prendre des renseignemens sur le commerce avec les pays situés à l'est. Le journal de son voyage à Goûldja, ville de l'empire chinois, contient la description des contrées peu connues qu'il a parcourues, et offre des détails intéressans sur leurs habitans et sur le genre de commerce qui s'y fait.

Pour éviter tout soupçon de la part des Chinois et des Kirghiz, M. Poutimtsev a fait ce voyage avec une caravane, et sous le déguisement d'un négociant tatare. Cette caravane expédiée par M. *Nerpin*, négociant de Tara, fut conduite par son commis Rahim-bek fils de Rechid, Boukhar (2).

---

(1) J'ai expliqué dans le premier cahier de ce Magasin ce qu'on appelle *la ligne de Sibérie*. Voyez pag. 3, note 1.

(2) Les *Boukhars* appelés aussi *Tadjik* ou *Sarti*, sont les habitans primitifs du pays, que nous sommes accoutumés de nommer la Grande Boukharie, et de plusieurs villes de celui que nous appelons, encore avec moins de raison, Petite Boukarie. Le nom de *Boukhar* leur vient de *Boukhara*, capitale du premier de ces pays. La langue

de nation et habitant de la même ville. M. Poutimtsev, qui, à la connaissance du dialecte turc, parlé par les prétendus Tatares de la Sibérie, joignait celle des usages des peuples asiatiques, s'est acquitté avec beaucoup de succès de sa mission. On en pourra juger par l'extrait étendu de son journal que l'on présente au lecteur.

Le 4 juin 1811, nous avons passé l'Irtyche au confluent du Narym, petite rivière qui forme la limite entre la Russie et la Chine; le lendemain nous nous sommes mis en route, avec la caravane, en suivant le chemin qui conduit à *Tchougoutchak* et à *Goûldja*, villes chinoises; nous avions à gauche les monts de

---

maternelle de ce peuple est le persan. Les Boukhars s'occupent principalement du commeree, et pour cette raison on les trouve répandus dans presque tous les pays de l'Asie. Il y en a dans dans les principales villes de la moitié oceidentale de la Sibérie, où leurs familles se sont fixées depuis plusieurs générations. Ils habitent toutes les villes commerçantes de l'Asie centrale, celles de la Chine septentrionale, et on en rencontre à *Hang tcheou fou* dans la province chinoise de Tche kiang, de même qu'à Canton, où ils font un commerce considérable.

Voici l'inscription persane du cachet d'un de mes amis boukhars à Kiakhta, appelé *Tangri wirdi*.

دارد طلب از راهی تو کردی
محمد بابا ابن تنکری ویردی

Il désire de devenir la poussière de ton chemin,
Mohammed baba, fils de Tangri wirdi. KL.

Kalbin, qui, du fort d'Oust-Kamenogork se prolongent au-delà du ruisseau d'Yamarkana. A huit verst de l'Irtyche et à cinq du Narym on traversa une petite rivière à sec, appelée également Irtyche; à trois verst plus loin, le Kourkour, autre petite rivière où il n'y avait pas non plus d'eau; on parcourut encore quatorze verst, et l'on arriva de fort bonne heure sur les bords du Kour-karagaï, qui prend sa source à la *montagne de feutre*, en russe *voïlotchnya gora*. Le Kour-karagaï n'a de l'eau qu'au printems, sur ses bords croissent des pins et des peupliers propres à la construction, de petits saules à feuilles blanchâtres (*salix arenaria*) et quelques bouleaux. On passa la nuit dans ce lieu (30 verst.)

Le 6 juin, la caravane se dirigea vers la rive du *Kaïnda*; j'allai, avec Rahim-bek au poste chinois, appelé par les Kirghiz *Bat*, et par les Chinois *Khonamaïlkhaï*, situé à cinq verst de notre campement. Nous dîmes au commandant que nous venions de la frontière de Russie, et que nous voulions gagner le camp (aoul) du *Sultan Kambar*, dont nous étions les sujets. Nous ajoutâmes que notre intention était de nous rendre ensuite à Tchougoutchak et à Goúldja. Le commandant nous remercia de notre attention et nous fit offrir une tasse de thé froid. Nous ne rejoignîmes la caravane qu'à l'endroit où elle avait fait halte sur les bords du Kaïnda; les peupliers propres à la construction y sont nombreux. Il y a beaucoup de pins dans les montagnes où cette rivière prend sa

source ; (la distance du Kour-karagaï au Kaïnda, est de 15 verst).

Le 7, après avoir parcouru 15 verst, on traversa le Lakly, petite rivière. On avait à cinq verst à gauche le lac *Boulak-koul* (lac des sources). Près de ce lac, du côté de l'Irtyche, il y a un poste chinois. On ne voit, sur les bords du *Kouloudjik*, que de petits saules à feuilles blanchâtres ; le terrain, jusqu'à l'Irtyche, est sablonneux, mais ferme ; près du Boulak-koul il est salé, toutefois l'eau du lac est douce. Le Lakly et le Kouloudjik traversent le lac, et en sortent pour se joindre à l'Irtyche.

A 5 heures après-midi, on passa l'*Itchin-sou*, petite rivière éloignée de 4 verst du Kouloudjik ; il y a sur ses bords un poste kirghiz ; elle baigne les champs de la tribu de *Yässyk*. On franchit ensuie une petite montagne, au sud de laquelle coule une source qui se jette dans un marais. A 5 verst de distance, on passa une rivière qui vient du nord ; les Kirghiz de la tribu de Yassyk y ont des champs. La nuit nous surprit six verst plus loin ; nous fûmes forcés de camper dans un endroit dépourvu d'eau. Toutes les rivières qu'on vient de nommer ne sont bordées que de saules (30 verst).

Le 8 juin, ayant parcouru 15 verst, la caravane se reposa sur les bords du *Boukon*. Entre cette petite rivière et notre dernier campement, il y a deux petits marais qui fournissent de l'eau aux voyageurs. A droite de la rivière, on voit une montagne ronde,

appelée en œloet *Kalmük-tologoï* (tête de Kalmuk); elle ne paraissait pas éloignée, cependant les Kirghiz nous assurèrent qu'on ne pouvait y arriver, à cheval, qu'en un jour de marche, ce qui équivaut à une distance de cinquante verst au moins. A cinq verst à gauche, il y a une forêt de pins appelée *Katon-karagaï*; la rivière du même nom en sort: sur ses bords on trouve un poste chinois. De ce poste, en suivant le cours de l'Irtyche jusqu'au Boulak-koul, on rencontre des terrains marécageux appelés *Kopa*, qui ont 15 verst d'étendue. Le long de la route, nous ne vîmes d'autres arbres que le *boz-karagan*, *spiræa chamædrifolia* de Pallas. Les rives du Boukon offrent une assez grande quantité de peupliers propres à la construction; le sol y convient à la culture. Le Boukon prend sa source dans les monts Kalbin, et se joint à l'Irtyche au-dessus de Katon-karagaï; il s'en détache un petit bras qui ne sèche jamais. On fit halte près du poste chinois, situé à droite du Boukon, puis on passa cette rivière sur un pont construit pour l'amban *Batyir*; cet officier, qui devait inspecter les frontières, était attendu à chaque instant. La caravane prit, comme à l'ordinaire, le chemin le plus court; j'allai avec Rahim-bek au poste chinois, afin d'y faire notre déclaration au commandant. C'était un officier subalterne, qui n'occupait cette place que par interim, après le décès du chef précédent; sa garnison consistait en quarante Mongols. Il nous accueillit fort amicalement, et nous ne tardâmes pas à rejoindre la caravane. Elle passa

la nuit à 17 verst de là, dans une steppe dépourvue d'eau (32 verst).

Le 9, nous avons continué à marcher dans la même steppe, en nous éloignant des monts Kalbin; au bout de 6 verst, nous vîmes une vallée profonde et rocailleuse, qui s'ouvre vers le lac *Dzaïsang noor* (1); 10 verst plus loin coule le *Kara-sou*; ses sources sont dans les monts Kalbin; il se perd près du Dzaïsang, situé au bout de cette vallée. Ayant passé cette rivière, on suivit pendant 12 verst la vallée, puis on gravit une montagne, et l'on arriva sur les bords de la *Youz-agatch* (cent arbres), où l'on fit halte. On y voit des petits bocages de merisiers à grappes, des saules ainsi que des peupliers. L'après-midi, quand on eut passé

---

(1) Le *Dzaïsang noor* ( ) d'aprés l'orthographe mongole), ou *lac des nobles*, est aussi appelé en kalmuk, *Koungkhotou noor* ( ) c'est à dire *lac des cloches*, parce que ses vagues se brisent avec fracas contre ses bords, ce qui occasione un bruit continuel, qui ressemble de loin au son des cloches. Dans les anciennes cartes russes il est appelé *Korzana*.

Ce lac célèbre, par lequel passe l'Irtyche, reçoit plusieurs autres rivières considérables; il se trouve entre 47° 30' et 48° de lat. N. à quelque distance de la frontière méridionale de la Sibérie. Les chasseurs russes le visitent souvent clandestinement, et y prennent quantité de castors et de loutres. Ils font le tour du lac en bateau en quinze jours; ils estiment sa circonférence à 300 verst, ce qui correspond parfaitement avec les relations chinoises qui lui donnent 600 li. J'ai visité les bords du Dzaïsang en 1806. Kl.

à gué le Youz-agatch, on suivit une route qui longe l'ancienne limite chinoise, en traversant une steppe haute, dont le terrain ferme consiste en argile, mêlée de gravier ; elle est dépourvue d'arbres, on n'y aperçoit que des spiræa touffus; on ne s'arrêta qu'à la nuit tombante, à 7 verst du Youz-agatch, dans un lieu sans eau : heureusement nous en avions fait provision (32 verst).

Le 10, après avoir parcouru 5 verst dans la même steppe, nous fûmes frappés d'étonnement à la vue de l'*Ourtchouk-bach*, montagne qui forme une masse prodigieuse et isolée dans cette plaine immense. On fit halte à midi, près du *Bougaz*, rivière qui a sa source au sommet du *Tarbagataï*, coule au pied de cette montagne, et joint ses eaux à celles de la *Tchorga*. On ne trouve des arbres qu'à l'embouchure du Bougaz et sur les bords du Tchorga : ce sont des saules. On continua de cheminer jusqu'à minuit ; on campa sur les bords du *Bazar*, éloigné de 16 verst. Cette petite rivière se jette dans le lac Dzaïsang, au pied de l'*Ily-tau* qui appartient à la chaîne du *Tarbagataï*. Le chemin continuait à gauche des mont Kalbin ; on voyait à droite, à la distance de trente verst, les monts d'*Ourten-tau* et de *Sarkoul laba ;* le lac Dzaïsang nous restait à 25 verst à gauche. Le terrain, depuis l'Youz-agatch jusqu'au Tarbagataï, est d'argile mêlée de gravier (31 verst).

Le 11, on remonta pendant 27 verst le Bazar jusqu'au flancs du *Tuæ-mouïnak*. Quand on eut franchi sans de grandes difficultés quelques-uns des défilés ro-

cailleux de cette montagne, on arriva, 11 verst plus loin, sur les bords du *Karbouga*. On descendait dans la vallée qui se trouve entre le *Tuæ-mouïnak*(1) et *l'Ily-tau*, lorsqu'il s'éleva un orage violent : le tonnerre grondait avec force, l'eau tombait par torrens, le vent soufflait avec une impétuosité extrême. Cette tourmente dura deux heures ; nos habits furent trempés, et les marchandises endommagées. En dirigeant ensuite notre course sur la route chinoise qui longe la frontière et conduit au mont *Mangar*, nous aperçûmes, à peu de distance, quatorze monticules sépulchraux renfermant les restes des anciens habitans de ce pays. La Karbouga, où nous fîmes halte, prend sa source à l'est et se jette dans le Dzaïsang. Il ne croît sur ses bords que des saules (38 verst).

Le 12, nous fûmes occupés jusqu'à deux heures après-midi à sécher nos habits et les marchandises ; alors nous poursuivîmes notre route à l'ouest. Après avoir parcouru 20 verst et passé la Karbouga, on s'arrêta au pied des montagnes, dans un endroit où il n'y avait ni sources ni marais ; nous manquâmes de bois ; le terrain était sec, sablonneux et ferme.

Le 13 juin, on alla jusqu'au canton de Tchat, près du *Narin* ou *Karabouga*. On laissa cette rivière à

---

(1) L'auteur écrit ce nom *Tramouinak*, c'est une faute ; la montagne s'apelle *Tuæ-mouïnak*, c'est a dire *cou de chameau*. C'est une chaine longue et dépourvue de toute végétation, qui se détache vers N. N. E. du Tarbagataï, elle sépare le cours du *Kara bouga* de celui du *Bazar*, qui tombe dans la droite du *Bougaz*. Kl.

10 verst sur la gauche ; on s'arrêta près d'un puits rempli d'une eau limpide, et l'on y fit sécher les marchandises. On marcha ensuite jusqu'aux bords du Narin, en se dirigeant vers le camp des Kirghiz *Baidjigat*, habitant les hauteurs de la montagne, près d'un ruisseau qui coule sur un lit de cailloux, finit par se perdre insensiblement sous terre, et reparaît plus loin. Parvenus au sommet de la montagne, nous arrivâmes, dans la soirée, sur le flanc opposé, chez le Kirghiz *Kounakaï*, qui appartient à la tribu de Baidjigat ; il campait près d'une source. C'était un ancien ami de Rahim-bek. Il nous reçut très-bien et nous fit souper avec lui (33 verst).

Le 14 juin, à 15 verst, on trouva le camp (aoul) du bi *Aktoubet*, appartenant à la même tribu ; il était près de la source du Kara bouga. En ce lieu l'eau est abondante, et le terrain mou. La caravane s'y arrêta trois jours entiers, pour sécher les marchandises et pour changer les chevaux qui étaient hors d'état de continuer le voyage.

Ayant fini de sécher les marchandises, on en échangea contre des moutons. Cependant on envoya un Kirghiz au *sulthan Kambar*, fils de *Chaniaz*, pour lui annoncer notre arrivée. Kambar occupait l'espace compris entre le mont Manrak et le canton de *Tadysamou*, à 50 verst du Karabouga. Le messager chargé de prévenir le sulthan de notre visite devait lui demander, au nom du commandant de la ligne de Sibérie, le secours nécessaire pour les caravanes qui passeraient dorénavant sur son territoire pour aller

en Chine. Le 18, on se remit en route et on franchit le sommet du *Tarbagataï*. Cette route escarpée est surtout difficile pour des chevaux chargés. Nous vîmes dans les gorges de la montagne, et entre les rochers, de la neige; suivant le rapport des Kirghiz, elle ne fond jamais. On s'arrêta sur les bords d'un petit ruisseau (28 verst).

Le 19 à midi, on arriva chez le sulthan Kambar, campé à 15 verst plus loin. Il nous accueillit fort affectueusement. Je le priai de nous donner une escorte jusqu'à *Tchougoutchak*, première ville chinoise, ou bien d'envoyer son fils avec nous. Il nous promit de nous faire accompagner de son fils *Khoudaï-Mendou*. Le lendemain, nous lui fîmes présent de marchandises évaluées à 100 roubles, et nous réitérâmes notre demande. Quelques instans après, le sulthan vint chez nous, s'excusa poliment de ne pouvoir tenir son engagement, parce que son fils était malade; mais il ajouta qu'il nous donnerait une lettre de recommandation pour les amban (1), *Keb* et *Batyr*, qui

---

(1) ᠠᠮᠪᠠᠨ *Amban* en mandchou et *Ta jin* en chinois, signifient *un Grand*; ce titre n'appartient proprement qu'aux grands dignitaires de l'empire; mais on le donne aussi à tous les officiers supérieurs. Le premier des deux commandans de Tchougoutchak porte le titre de *Thsan mo ta tchhin*, en mandchou *Khebeï amban*, et l'autre celui de *Ling toui ta tchhin*; ce sont des conseillers militaires qui ont le rang de lieutenans-généraux, ils ne le gardent que pendant leur service à la frontière; en rentrant en Chine ils reprennent leurs anciens rangs. Eux et leur état-major sont envoyés de Péking et changés tous les

commandaient à Tchougoutchak. La caravane resta chez Kambar jusqu'au commencement d'août.

Le 3 juillet, ayant reçu la lettre que le sulthan nous avait promise, nous partîmes; on voyagea d'abord dans des montagnes, puis on descendit aux sources du *Tady Samou*, par une route peu escarpée, mais très-pierreuse. A l'issue des montagnes, à 15 verst du camp, on traversa le *Térekta*, ensuite, vers le soir, on arriva au campement de *Durtougal*, et l'on passa la nuit dans l'aoul de *Koulmourza*, chef de cette tribu; il occupait le canton de *Koch toba*, situé à 10 verst du Térekta, près de la source du *Takdyach*. *Koch toba* est le nom des montagnes peu élevées de ce territoire, et celui de la petite rivière qui vient du nord-est des monts Tarbagataï. Sur les bords du *Térekta* et du *Koch toba*, il n'y a pas de bois propre à la construction, mais on y voit beaucoup de taillis et de peupliers. Les sujets chinois du voisinage brûlent du charbon qu'ils transportent, une fois par semaine, à Tchougoutchak, sur des charrettes à deux roues, traînées par des bœufs (15 verst).

Le 4 la caravane se reposa.

Le 5, on marcha au sud avec l'aoul, pendant

---

trois ans. Outre ces deux chefs mandchoux, un *Oukherida*, chef des troupes Œlœts stationnées dans le voisinage de Gouldja réside aussi dans cette ville. Un *Liang chang*, ou inspecteur de vivres, y séjourne aussi; celui-ci est envoyé de la province Kan sou, ou de celle de Chen si. KL.

15 verst, jusqu'à un endroit, dans les montagnes, où il y avait une source.

Le 6, j'envoyai Rahim-bek chez *Youtchi*, sulthan de la tribu de Mouroun, pour lui demander un guide jusqu'à Goûldja, et lui proposer même de nous y conduire; car je n'avais pas grande confiance dans la lettre de Kambar pour les commandans de Tchougoutchak.

Le 7, après avoir parcouru 20 verst avec l'aoul, la caravane arriva sur les bords de l'*Outch-kachta*, qui vient du mont Kóch toba et se perd dans des roseaux, près du poste chinois de *Vyïtandzy*, nous restâmes trois jours campés près de l'Outch-kachta.

Le 11, on décampa avec l'aoul, et on longea l'Outch-kachta pendant sept verst jusqu'à *Vytandza ;* on s'arrêta en dedans de la frontière chinoise, à deux verst du poste d'été de *Bakta*, sur les bords du *Yalghiz agatch*, qui vient du mont *Koch toba* et se perd également dans les roseaux près du poste de Vyïtandza. On voyait à droite les monts *KyziltchakIrek* et *Arkarly*. On resta jusqu'au 15 juillet avec la tribu de Durtougal, c'était le jour fixé pour le retour de Rahim-bek. Pour ne pas perdre de tems je chargai douze chevaux de marchandises, je pris quelques moutons et je partis pour *Tchougoutchak* (1) avec les

(1) Cette ville est située par 46° 8' lat. N. et 80° 18' long. E. au pied oriental du mont *Takhta;* son véritable nom est *Tchougoutchak*, que les Kirghiz prononcent aussi *Tchigatchek;* l'empereur Khiang loung lui a donné en 1755, celui de *Tarbakhataï khotò*, ou

lettres du sulthan, résolu de me présenter aux officiers chinois comme un marchand de Tachkend. Le poste de Vyïtandza était éloigné de dix verst de notre camp, et je m'y rendis. Le commandant expédia

---

ville du *Tarbakhataï*, qui est la principale montagne du pays. Les habitans appellent cette ville *Tachdava*, et le canton dans lequel elle se trouve porte les noms de *Yar* et de *Tchoukhoutchou*. C'était là qu'*Amoursana*, le dernier khan des Œlœt avait ses campemens. Quand les Chinois s'emparèrent de ce pays, ils établirent, au commencement le siége du gouvernement militaire de cette province plus au nord-ouest. Il se trouvait dans une contrée excessivement froide, où il tombait beaucoup de neige en hiver; pendant l'été il y avait une prodigieuse quantité de petits moucherons blancs, qui volaient par nuées, piquaient les hommes et les animaux, entraient dans leurs yeux, y laissaient leurs œufs et ne sortaient pas. Les ophtalmies fréquentes qui en résultaient, firent changer l'emplacement du quartier général, qui fut transporté à *Tchoukhoutchou*.

Cette ville sert au gouvernement chinois d'entrepôt pour le commerce qu'il fait avec les Kirghiz Kassak, auxquels il fournit les tissus de soie et de coton, dont ces nomades ont besoin; il en reçoit en échange du bétail de toute espèce. Le Tsin vang *Tsebek dordji*, prince des Torgoout, venu de la Russie avec sa horde, forte de 3,000 têtes, pour se soumettre à la Chine, reçut, en 1771, de l'empereur Khian loung, pour ses paturages, la contrée de *Khobok sari*, à quatre stations à l'est de la ville.

Les productions du gouvernement de *Tarbakhataï* sont des *sevriouga* (accipenser stellatus), d'autres grands poissons, des castors des loutres, et des ours noirs et jaunes. Il y a des élans, appelés en mongols *kandakhai*; ils vont en troupes de cent. On y trouve aussi un oiseau noir de la grandeur d'une poule, sa chair est d'un goût exquis; comme il se perche toujours pour dormir, sur la cime des arbres, on l'appelle la *poule des arbres*. Il y a aussi une espèce de corneille toute verte comme un perroquet, on fait des écrans avec ses plumes. Kl.

aussitôt à Tchougoutchak un rapport concernant mon arrivée. Le lendemain, 16, je me mis en route pour cette ville avec cet officier et six soldats. Nous n'en étions plus éloignés que de deux verst, quand deux officiers et quelques cavaliers vinrent à notre rencontre; ils nous comptèrent, nous, nos animaux et nos ballots; ils nous conduisirent au tribunal, ainsi que quatre marchands de Tachkend, qui étaient avec moi. Le commandant de Vytandza m'y présenta avec les lettres du sulthan et deux chevaux que ce dernier envoyai en présent aux deux amban *Batyr* et *Keb*.

La lettre et les chevaux furent reçus dans le bureau particulier de *Keb*, et l'ordre fut donné de visiter les marchandises, qui toutes étaient déjà étalées. Ensuite on me commanda d'aller chez un officier nommé *Ougaldaï*, qui était chargé des affaires de commerce. Il se fit montrer mes marchandises et les moutons que j'avais amenés à la cour d'échange établie hors de la ville. Comme je passais pour *bachi*, ou chef de caravane, on me chargea aussi des affaires des marchands de Tachkend. Les moutons et les bêtes à cornes furent vendus dès le même jour à un bon prix. Le lendemain les amban m'envoyèrent par leur interprète en ma qualité de chef de la caravane, un mouton et un poud (quarante livres russes) de farine fine, les marchandises ne me furent rendues qu'au bout de quelques jours, après bien des difficultés. Les Chinois n'en échangèrent aucun article, parce que cette année on ne leur avait pas encore envoyé de marchandises de Goûldja.

Tchougoutchak est une ville située sur la frontière de l'empire chinois ; elle est entourée d'une muraille en pierres, et forme un carré dont les côtés ont environ cent cinquante toises de longueur ; chaque angle est flanqué de tours carrées hautes de cinq toises, et qui ont aux deux faces extérieures et à une de celles de l'intérieur des fenêtres dont les carreaux sont en papier ; elles se ferment par des volets en bois. La seconde face intérieure a une porte ; les portes de la ville qui se trouvent au milieu de chaque côté du mur ont une tour semblable ; toutes ces constructions sont en briques crues, jointes avec de l'argile et blanchies en dehors. La hauteur extérieure de la muraille est de deux toises et demie ; à la moitié de cette hauteur il y a des gouttières. Un canal qui reçoit son eau de deux petites rivières, fait le tour des murs ; la ville est traversée par une autre rivière. Au nord et au sud de la ville règne une allée de saules (*salix pentandra*), à l'est et à l'ouest il y a de faubourgs.

Tchougoutchak compte environ six cents maisons, y compris les casernes. La plus grande partie des habitans n'y fait qu'un séjour temporaire, ils viennent de différentes villes de l'empire chinois, pour affaires de commerce. On y trouve des marchands, des artisans et des cultivateurs ; la population fixe n'est guère composée que de Chinois exilés pour crimes. Ils sont obligés de cultiver des terres appartenant au gouvernement. Les commerçans sont principalement des Kalmuk, des Torgoout et des Œlœt, sujets de l'empire Chinois. Ces deux derniers peuples appar-

tiennent également à la nation kalmuke ; ce sont les Torgoout qui ayant quitté les steppes du Volga se sont réfugiés sur le territoire chinois ; les Œlœts sont les anciens habitans du pays ; tous ces peuples sont nomades et régis militairement. Il paraît que le gouvernement chinois n'a pas beaucoup de confince en eux, car il envoie chaque année de Goûldja quinze cents hommes pour garder les frontières. Les habitans de Tchougoutchak entretiennent des relations commerciales avec les villes de l'intérieur de la Dzoûngarie, telles que *Khobdo* et *Ouroumtsi*. Pour aller à la première avec des chariots chargés et trainés par des bœufs ou des chevaux, il faut vingt jours, et de celle-ci à la seconde douze jours de plus.

Le commerce de Khobdo est peu important, mais Ouroumtsi est par ses fabriques et son industrie, une des villes les plus riches de la Dzoungarie. Les habitans de Tchougoutchak feraient un trafic avantageux avec Ouroumtsi, si comme ceux de Kachkar, de Khotan et de Yarkand, ils pouvaient y envoyer en échange des marchandises de prix qui procurent à ces villes un commerce considérable. On ne peut trouver même du thé de bonne qualité à Tchougoutchak ni à Gouldja ; on n'y voit que le thé ordinaire appelé en russe Kirpitchnoï tchaï, qui est en forme de brique et ceux qu'on nomme *Baikhoua* et *Tchoulan*, dont le dernier est la meilleure sorte de thé vert ; ceux-ci se vendent en boîtes. A Tchougoutchak et dans les environs on cultive surtout du froment, du millet et de l'orge ; le riz n'y vient pas bien ; on le

tire de Goùldja et d'Ouroumtsi : je n'ai vu qu'un petit nombre de pommiers. L'on y récolte beaucoup de plantes potagères et de tabac.

Les Torgoout et les OElœt de Tchougoutchak élèvent des bestiaux et en font le trafic contre de l'argent ; les derniers s'occupent particulièrement de les engraisser et d'en augmenter le nombre. Il parait qu'ils sont plus riches que les autres.

Rahim bek étant arrivé à Tchougoutchak, je le presentai comme mon frère au sécrétaire général de la ville. On nous força de déposer encore contre quittance, cinq cents pièces de *bèz* (1), indépendamment d'autres marchandises remises auparavant.

Je réussis à me lier avec ce secrétaire ; j'allais souvent dans sa tente : quelquefois il me donnait à dîner à l'asiatique ; de mon côté je l'invitais aussi. Deux jours avant mon départ de Tchougoutchak je lui rendis visite dans sa chambre, qui était dans la maison de l'administration où les marchandises étaient déposées ; il fit tomber la conversation sur les cinq archines de drap dont je lui avais fait présent à notre première entrevue et qui pouvaient valoir quarante-cinq roubles. « Je ne sais pas, me dit-il, quel présent je » pourrais vous faire. » J'eus beau lui protester que je n'avais besoin de rien, il me pressa tant de lui indiquer ce qui pouvait me faire plaisir ; qu'enfin je

---

(1) *Bèz*, ou *biaz*, en kalmuke *bœz*, est une étoffe de coton blanc ; elle n'est pas lissée ; on la lave et on la bat beaucoup quand elle sort du métier, ce qui la rend très-douce. Kl.

lui dis que je désirais avoir quelques tableaux, pourvu qu'ils ne lui coutâssent pas trop cher. « Je n'ai pas de tableaux, répondit-il », et à ces mots il tira de sa cassette un plan qu'il me donna.

Le 25 juillet, l'interprête arriva chez moi de bonne heure, et me dit qu'il fallait aller à l'instant même, avec toute ma suite, au bureau de l'administration ; là le chef donna ordre à ses subalternes de nous conduire hors de la ville. Cette mesure nous surprit extrêmement ; nos gardes interrogés sur la cause, nous répondirent qu'ils l'ignoraient. Il fallut obéir.

Arrivés hors de la ville, nous vîmes des soldats rangés en haie, le sabre nud, qui escortaient une charrette à deux roues, sur laquelle il y avait un homme, les mains liées derrière le dos ; douze gardes et trois membres de l'administration accompagnés de douze soldats marchaient à la file, et précédaient la charrette. Celui qui marchait au milieu, portait quelque chose qui me parut être une tablette cachée sous une couverture avec une inscription chinoise. L'homme sur la charrette était un criminel que l'on menait au supplice. Deux hommes de l'escorte entrèrent dans une tente, et placèrent la tablette sur une table. Quand le criminel fut arrivé, un officier s'approcha de nous et nous fit faire par l'interprête cette déclaration : « Par ordre de Sa Majesté l'Empereur nous » ferons (en montrant le criminel et un cheval qui était » à côté de lui) couper la tête à ce malheureux, » pour avoir volé ce cheval. Quand vous serez de » retour dans votre pays, vous pourrez dire que vous

» avez été témoin de cet acte de justice et de l'exécu-
» tion rigoureuse de nos lois; vous ajouterez que
» non-seulement nos sujets fidèles, mais tout autre
» personne serait punie pour un délit semblable sans
» égard pour son rang ».

Le criminel se mit à genoux, on lui banda les yeux d'une corde, dont les deux bouts étaient tenus par deux bourreaux; un troisième avait à la main le glaive, il en frappa au cou le condamné; n'ayant pu lui abattre la tête du coup, ses compagnons jetèrent le criminel à terre et achevèrent de lui couper la tête. Ce malheureux n'avait que dix-huit ans.

Dans la nuit du 28 au 29 juillet, les ouvriers attachés à la caravane attrapèrent un kalmuk qui tachait de voler nos chevaux; nous les attachions toujours pendant la nuit, d'après l'avis que les gardes nous avaient donné; deux officiers, un Mandchou, un Tchakhar et sept soldats, auraient dû être à leur poste, mais cette nuit-là il n'y avait que deux kalmuks. Les autres vinrent le lendemain matin avec leurs interprètes nous prier de ne pas dénoncer l'événement à l'administration, et de leur livrer le voleur, qu'ils promirent de punir. Nous le leur remîmes donc avec le consentement de nos marchands de Tachkend. Ils lui appliquèrent en notre présence cinquante coups de fouet.

Le 10 août, ayant déclaré aux autorités chinoises que nous étions décidés à quitter Tchougoutchak, je fus appelé chez le chef de l'administration qui

avait le rang d'un *Tchighilda.* Cet officier me dit par son interprète, que *Keb* et *Bätyr* (1) amban de Tchougoutchak, m'avaient envoyé quatre pièces d'étoffes de soie de dix archines chacune, et deux pièces de *bèz*; il ajouta qu'ils auraient été bien aise de me voir pour me charger de souhaiter une bonne santé au sulthan Kambar, mais qu'accablés d'affaires, ils n'avaient pas le tems de me recevoir. Rahim bek et moi nous remerciâmes le chef de l'administration de l'accueil amical qu'il nous avait fait, puis nous partîmes de la ville avec la même escorte qui nous avait été donnée par le commandant de *Vyïtanza.* Arrivés hors de la ville, ces hommes comptèrent les personnes de notre troupe, et nous ayant demandé à quel corps-de-garde nous nous étions présentés, ils nous dirent adieu. Nous nous hâtames de retourner vers la caravane qui nous attendait sur les bords de *Ouch kachta*, où nous l'avions laissée pour venir à Tchougoutchak. A dix heures du soir nous la rejoignîmes et nous apprîmes que les Kirghiz de la tribu de Dorgotoul avaient volé quatre chevaux, mais qu'on avait découvert les voleurs, et qu'au reste les Kirghiz n'avaient pas commis d'autre déprédation.

Trois jours après notre départ de Tchougoutchak la caravane étant arrivée au poste de *Vyïtanza*, nous annonçâmes au commandant que nous avions résolu

(1) Le premier de ces officiers est d'un rang supérieur, il dirige les affaires de la ville et de la frontière, l'autre les troupes de l'arrondissement de Tchougoutchak. Kl.

de continuer notre route avec le reste des marchandises.

Ce poste est éloigné de vingt-trois verst de Tchougoutchak, sur la rive droite d'un ruisseau qui prend sa source au sud du *Bakty tau*; le poste chinois de *Bakty* est sur la pente de cette montagne. Le ruisseau passe entre les monts *Arkaly tau* et *Koulalou tau;* il coule dans des roseaux et des marécages salés, et finit par se joindre à l'*Imil.*

Le poste d'hiver de *Bakty* et d'autres restaient derrière nous; à deux verst de ce poste nous fîmes halte jusqu'au 15 août. On traversa le Bakty près de sa source, ainsi que les roseaux qui bordent l'Arkaly tau; nous avions pour guide le kalmuk *Dorja*, il était du nombre de ceux qui avaient quitté les rives du Volga. Il avait reçu du gouvernement chinois le rang de *khia* (ou garde du corps de l'empereur) et portait une pierre bleuâtre à son bonnet, décoré d'une plume de paon. *Dorja* et *Sorté*, fils du sulthan Youtchi, étaient venus avec Rahim bek; mais Sorté ayant reçu la nouvelle de la mort de son père était retourné chez lui en nous laissant une lettre adressée au dziangghiun de Tchougoutchak, pour lui annoncer la perte qu'il venait de faire, et protester de son respect pour l'empereur de la Chine, ainsi que de son désir de le servir avec la même fidélité que son père.

Comme le dziangghiun était récemment entré en fonction; Sorté lui envoya en présent cinq chevaux

pour lui et neuf pour l'empereur. Cette libéralité fut profitable à Sorté, car le dziangghiun n'eut pas plutôt reçu sa lettre, qu'il le présenta à la cour pour être confirmé dans la charge de son père.

Ayant passé l'*Imil*, nous fîmes halte sur sa gauche à douze verst au-dessous du poste de *Manitou;* ce lieu est à vingt verst en ligne droite de *Vyïtanza*; l'Imil a sa source dans les monts *Tarbagataï* situés au nord-est de l'Irtyche supérieur, il se jette dans le lac *Ala-koul*; on ne voit sur ses bords que des saules que les Kirghiz coupent. La caravane y resta la nuit.

Le 16 août, elle traversa une steppe sablonneuse laissant à gauche le poste de *Sara-boulak*, elle fit halte à quinze verst de l'Imil, sur la pente de l'*Aras-san tau* ou *Alassatou*, près de la source *Sakyl boulak*, qui se perd après un cours de cinq verst sous terre.

Elle rencontra ensuite le *Tchagan-togoï* sur les

---

(1) L'*Imil* est aussi appelé *Iminliou*. En 1766, l'empereur Khian-loung institua des sacrifices annuels aux génies de cette rivière. Dans l'original russe du voyage de Poutimtsev son nom se trouve par une faute de copiste toujours écrit *Ichil*. Kl.

(2) La dénomination d'*Ala koul* est kirghize et signifie *lac bigarré*; les tribus mongoles du voisinage l'appellent [illegible] *Goûrghé noor*, c'est-à-dire *lac du pont*. Il porte aussi le nom de *Charabet noor*. Il communique par plusieurs canaux avec l'*Alaktou goûl noor* (lac des bœufs sauvages bigarrés), nommé *Narin* par les Kalmuks. Les monts *Alak tau*, ou les bigarrés se trouvent au sud de ces deux lacs. Kl.

rives duquel elle passa la nuit, à cinq verst du poste du même nom et à treize verst de Sakil boulak. Cette rivière a sa source dans l'Alassatou et coule de l'est à l'ouest. On voit sur ses bords des peupliers assez minces; les gens de la caravane y pêchèrent des poissons d'un goût délicieux et assez semblable aux harengs.

A une heure après minuit nous fûmes joints par des officiers de Tchougoutchak parmi lesquels se trouvaient mon ami le secrétaire général et un employé dans la fourniture des bestiaux. On les avait mandés à Goûldja pour y assister à un interrogatoire. Je leur présentai du thé, ils en prirent chacun deux tasses, et continuèrent leur voyage. Kougaldaï me dit en partant qu'arrivé à Goûldja il ne manquerait pas de me recommander à ses amis dans cette ville.

Le 17, on se remit en marche à trois heures après minuit; le lendemain au soir on atteignit la source du *Mandjou-boulak*, éloignée de vingt-six verst de notre dernier campement; l'eau est peu abondante, et ne coule presque pas; le bois y manque entièrement. Le terrain de Sakil-boulak jusqu'ici est du gravier fort dur; sur les montagnes on ne voit pas de broussailles à l'exception de petites *spiræa*. J'appris qu'à sept verst à droite du chemin, il y avait des sources minérales, appelées par les Kalmuk *Araohan* et par les Kirghiz *Arassan* (eaux bénites).

Le 18, à cinq heures du matin, je pris avec moi cinq Tatares et Kirghiz pour aller visiter ces eaux,

tandis que la caravane poursuivait sa route. Ayant franchi une montagne, je rencontrai une petite rivière appelée aussi Arassan ; je suivis son cours ; *Salthan-bony* mon guide kalmuk, me raconta que ces eaux furent découvertes, il y a quatre-vingts ans, par *Galdan*, fils de *Khoungtaidzi*, khan des Kalmuk ; il vint dans ce canton d'après le désir de sa femme qui, étant malade et n'ayant pas d'enfans, rêva qu'elle en avait obtenu par l'usage de ces eaux. Le khan y fit bâtir en l'honneur des dieux un temple qu'on y voit encore. Il est situé sur une petite colline à la droite de l'Arassan qui se jette dans l'Imil ; il est construit en briques non cuites et jointes avec de l'argile ; on reconnait qu'il a été revêtu de plâtre. Ce temple est petit et ne contient que dix-sept idoles sculptées sur des dalles de pierres et coloriées.

Les eaux minérales sortent du côté de la colline où se trouve ce temple. Le sol à l'entour est formé d'un ocre rougeâtre. Des deux côtés à une petite distance de ce temple on a établi un bain dans lequel nous nous baignâmes ; l'eau en sortant de la source est très-chaude, après quelques instans elle n'a plus que la chaleur ordinaire des bains ; l'odeur en est sulfureuse. Ayant resté environ un quart d'heure dans l'eau, je me sentis tellement affaibli que j'eus de la peine à en sortir. Je transpirais fortement, d'ailleurs le tems était très-chaud. Après avoir pris un peu de repos à l'ombre des roseaux, je goutai l'eau, elle ne me parut pas désagréable, je la crois fort salutaire.

Je remarquai dans le temple une inscription en langue kalmuke, elle nous apprit que les Mongols *Alan*(1), et les Kirghiz fréquentaient ces bains pour se guérir de diverses maladies. Ils y arrivent au commencement de septembre et y restent jusqu'au mois d'octobre. Il est réellement fâcheux que l'on ne fasse rien pour la conservation de cette source qui est actuellement dans un état fort différent de celui où elle était du tems de *Galdan*. Salthan-bony me dit qu'indépendamment de ce temple, ce prince avait bâti cinq maisons pour les prêtres qui le desservaient.

---

(1) *Alan* est ici le nom d'une tribu mongole, qu'il ne faut pas confondre avec les *Alains*, nation indo-germanique, célèbre dans l'histoire de la migration des peuples et du moyen âge. Les *Alani* qui servaient dans l'armée mongole, qui fit la conquête de la Chine méridionale, et desquels Marco Polo parle dans le soixante-sixième chapitre de son deuxième livre, étaient vraisemblablement de cette tribu, et non des Alains ou Ossètes du Caucase. Voici le passage du voyageur Vénitien : Nel tempo, che Chinsanbaiam, cioè cento occhi soggiogò il paese del Mangi, mandò all' acquisto di questa citta di Tinguigui alcuni christiani Alani, con parte della sua gente, quali appresentatisi, senza contrasto entrorno dentro. Hauea la città due circuiti di mura, et gli Alani entrati nel primo, ui trouorno grandissima quantità di uini. Et hauendo patito grande incommodità, et disagio, disiderosi di cauarsi la sete, senz'alcun rispetto, si misero a bere di tal maniera, che inebriati s'addormentorno. I cittadini, ch'erano nel secondo circuito, veduti tutti i nemici addormentati, et distesi in terra, si missero ad ucciderli, di modo che niuno vi campò. Inteso Chinsambaian, la morte delle sue genti, acceso di grandissima ira, e sdegno, di nuouo mandò esservito all' espugnatione della città. Laqual presa, fece ugualmente andar per fil di spada tutti gli habitanti, grandi, et piccoli, cosi homini, come femine. — Ramusio II. 45 A.

Kl.

Actuellement on n'en voit aucune trace, et dans peu de tems le temple subira le même sort, à moins que les Alan qui campent dans le voisinage ne le réparent. Les maisons qui existaient ici, ont été détruites par les Kirghîz nomades des environs. En remontant vers cette source, on trouve à une distance de vingt toises, sous un rocher escarpé, une source minérale d'eau froide, qui est aussi salutaire que l'autre; mais elle ne sort pas de terre avec impétuosité et sa surface est immobile; elle n'a ni goût ni odeur.

Ayant satisfait notre curiosité, je retournai vers la caravane que j'atteignis à cinq heures après midi, près des rives du *Dolety*, au-dessous du poste du même nom qui est à sa gauche, à quatre verst de la route. On fit halte près du mont *Barlouk*. Le *Dolėty* coule de l'est à l'ouest et se jette dans le lac *Ala-kòul*.

De *Mandjou-boulak* au Dolety, on compte vingt-cinq verst; le terrain est bourbeux, et dans quelques endroits graveleux et mou. La caravane traversa le lit du *Tachly*, rivière mise à sec pour conduire ses eaux dans les champs situés près des bords de l'*Ala-koul*. Autrefois des Kalmuks, les occupaient, maintenant ils sont cultivés par des Kirghiz nomades de la tribu de *Kara-khireï*, *Kyzy*, *Baïdjigat*, *Naïman*, et *Durtougal*. Les Kirghiz sont parvenus par leur persévérance à rendre ce terrain fertile, sans avoir de bons instrumens aratoires. Ils imitent les Chinois, qu'ils sont loin d'égaler pour la culture des terres. La charrue des Kirghiz est incommode; ils ne sèment que du froment et du millet.

La caravane laissant les monts *Barlouk* à droite, se dirigea à l'ouest, vers l'*Ala-koul*; ce lac a environ cent verst de longueur sur une largeur beaucoup moindre. A côté s'élèvent les monts *Tokty*, qu'il fallut franchir; la nature du terrain salé et marécageux ne permet pas de s'arrêter sur les bords du lac, dont l'eau est également salée; on alla trois verst plus loin jusqu'aux environs des sources de *Myng-boulak* (les mille sources).

Le 19 août, on marcha vers l'est jusqu'au *Tachkyl* ou *Djalanatchi-koul* (lac des serpens), qui est joint à l'*Ala-koul* par des marais; le sol à la gauche du lac est pierreux et sur les rives graveleux; il produit en abondance le *saksaoul*, arbrisseau touffu (espèce de tamarisc). Le *Tachkyl* est de figure ronde, il a environ dix verst de diamètre. Ayant passé entre ce lac et le *Liniol*, on longea pendant dix verst, sur une langue de terre étroite la droite du lac, en laissant à sept verst de distance les monts *Tokta*; on arriva ainsi à la source de *Kaïnda-boulak*; elle sort de ces montagnes, coule du sud au nord, traverse des roseaux, des marécages et des terrains salés, et se jette dans le *Tachkyl*. Le poste chinois de *Modo-barlouk*, à huit verst sur la gauche, est situé sur le *Barlouk*; cette rivière a sa source dans les montagnes, coule de l'est à l'ouest et se jette aussi dans le *Tachkyl*; ses bords sont garnis de bouleaux et de peupliers. Onze verst au delà on passa le *Tokta*; à un verst d'une petite montagne de forme ronde, on découvrit le poste de *Tubé*; deux verst plus loin on s'arrêta près du marais de *Tin-boulak*, où les Kirghiz

de la tribu de *Sivan*, cultivent un peu de terrain. Le *Tokta* sort de la montagne du même nom et coule vers le *Tachkyl*; ses bords sont ombragés de peupliers qui ne conviennent guère à la construction.

Le 21 août, on passa devant les postes de *Tubé* et de *Tokta*, à trois verst du poste chinois de *Tchindalan* en se dirigeant vers le sud; on s'engagea dans une gorge de la montagne où coulait un petit ruisseau; le sol est encore graveleux sur les bords du lac, et pierreux dans la steppe. Autour de Kaïnda-boulak il y a des terrains salés et si marécageux, qu'en été on ne peut suivre les bords du *Tachkil*; on est obligé de laisser de côté le *Terekyy*, qui se jette dans l'Ala-koul; on rencontre beaucoup de petits peupliers et des bouleaux, et dans les gorges des montagnes, des pommiers; y étant allé, avec deux Kirghiz, j'en rapportai des fruits. Le Terekty se joint au Tokta, sur les bords duquel on voit des peupliers et des trembles, mais en petit nombre. La caravane gravit sur le mont Tokta sans la moindre difficulté. A une petite distance du poste chinois de *Soun daban* ou *Tchoulak karagaï*, on s'arrêta près de la source d'*Ouzoun boulak* (la source longue), les pins et les sapins y étaient communs. Dans les vallées de la montagne campent les Kirghiz de la grande horde qui appartient à la tribu de *Sivan*; La caravane prit la route directe, au lieu de suivre la vallée depuis le poste de *Tchindalan* et passa par celui de *Kabtagaï* et par le mont *Tokta*.

J'allai le 22, accompagné du guide Dorja, de

Rahim Bek et d'un Kirghiz, au poste chinois, pour annoncer l'arrivée de la caravane et pour demander la permission d'entrer sur le territoire de Goûldja. Les deux officiers supérieurs Mandchoux, qui étaient à ce poste, nous reçurent fort poliment, nous présentèrent du thé, mais déclarèrent en même tems que le dziangghiun leur avait défendu de laisser passer, qui que ce fût, avec des marchandises russes. Ce discours nous contraria beaucoup; notre guide arrangea l'affaire, en disant aux Mandchoux que nous avions une lettre adressée au dziangghiun ainsi que des chevaux pour lui et pour le gouvernement.

Le lendemain on nous envoya du poste deux soldats qui demandèrent la lettre adressée au dziangghiun; ils apportaient la permission de poursuivre notre route, mais sans marchandises, parce qu'il fallait que préalablement des officiers en fissent connaître la nature et la quantité au général en chef; quant aux bestiaux, ils passèrent sans obstacle. Je me décidai donc à poursuivre mon voyage accompagné du guide, de Rahim Bek, de Salthan-bony, du Kalmuk Dounndouk et du Tatare Asmi, commis de Khalit Amir-ogli, Tatare de Kazan. Sur le chemin de Goûldja on trouve à chaque poste deux officiers mandchoux; le plus élevé en grade vient de Péking et l'autre de Goûldja. Chacun dresse en son particulier un rapport de tout ce qui se passe; le premier l'envoie à Péking, l'autre accompagne les caravanes, vérifie le nombre des voyageurs et leurs marchandises et en rend compte au

dziangghiun à Goûldja. Chaque poste est composé d'une quarantaine d'hommes.

Le 23, nous vînmes à un poste situé à cinq verst de notre camp, sur la rive gauche du *Barla;* cette rivière est formée par des sources qui viennent du nord, elle coule de l'ouest à l'est, et se jette dans le lac *Boro-tala.* Nous avions avec nous six cents bœufs et huit mille moutons; on donna deux bœufs aux officiers du poste et on leur vendit dix moutons à bon marché. Ils nous régalèrent d'eau-de-vie et nous invitèrent à souper; nous les refusâmes comme Mahométans, en disant: que nous ne mangions point de viande. Loin de s'en formaliser, ils nous prièrent de venir chez eux le soir prendre le thé.

Le 24, on passa le *Bolla*, au-dessous du poste de *Sou daban;* on marcha ensuite dans une plaine qui s'étend à deux verst entre les montagnes; puis on gagna la hauteur en s'engageant dans des gorges remplies de sources. En descendant de l'autre côté, on trouva un terrain graveleux entrecoupé d'éboulemens; on suivit un ruisseau qui sort du flanc méridional du mont *Sou daban*, son cours n'est que de trois verst. A six verst de distance un sous-officier et un soldat nous attendaient dans un défilé si étroit qu'un cheval avait de la peine à y passer; ils comptèrent les personnes composant la caravane ainsi que les bestiaux. Nous descendîmes dans une vallée qui s'étendait de l'ouest à l'est le long des monts *Tokta-kandjig* et

du cours du *Khaïbouga*. Vingt-quatre verst plus loin nous arrivâmes à un canal qu'on avait dirigé du *Kara-tourouk* pour arroser les champs. Cette rivière prend sa source sur les monts Tokty, à droite de la route et va au sud se joindre au *Boro-tala*; elle restait à dix verst à notre droite. Les champs de environs appartenaient aux Mongols *Tchaouar*, qui sont nomades et agriculteurs; leurs champs s'étendent entre les montagnes de *Khabirga* et de *Tokty*, jusqu'au poste *Khabtagaï*, en suivant le cours du *Boro-tala*, du *Kara-tourouk* et le lac *Saïram-koul*.

Les *Tchoouar* ou *Tsakhar* se composent de deux divisions nommées Koutchin et Anghi, qui gardent la frontière à Tchindalan, à Khabtagaï, à Soudaban, à Boro-tala (ou Ouran-bar), à Saïram-koul et ailleurs. Chaque division se compose de huit compagnies, de cent soixante hommes chacune; le commandant de de la division s'appelle oukheri-da, son aide galaï-da; les chefs de la compagnie dzanghi. Les enfans de ces militaires font le service à l'instar de nos cosaques; les surnuméraires comptent pour volontaires. Les sous-officiers et les soldats en activité reçoivent une paie et des vivres; il y a dans chaque compagnie seize surnuméraires qui cultivent la terre pour fournir les subsistances nécessaires aux troupes en activité, et reçoivent trente *kin* ou quarante-cinq livres russes de farine de froment et une solde de dix zolotnik (1) d'argent par mois.

(1) Quatre-vingt-seize zolotnik font une livre russe.

Nous rencontrâmes deux autres petits canaux et une rivière qui se jetait dans dans le Boro-tala. Au poste de ce nom, l'officier qui nous avait accompagnés nous remit au commandant et envoya son rapport par un exprès au dziangghiun. A une verst du poste, on campa sur le bord d'un ruisseau. Le Boro-tala n'est pas profond, sa largeur est de cinquante toises, comme celle de l'Icha; il prend sa source sur le flanc occidental du mont *Kouka-tau* et se jette dans le lac *Boro-tala*. Le poste est à sa droite; des peupliers, des bouleaux, des tilleuls et des merisiers croissent sur ses bords; les trois premiers pourraient fournir du bois de construction.

Le 26 au matin, on traversa une petite plaine longue de dix verst, puis on marcha dans les gorges du mont *Kandjiga*, jusqu'à la rivière du même nom. Elle a sa source dans les montagnes au sud, fait un détour à l'est et se joint à la Boro-tala. Le sol est graveleux sur les hauteurs, et dans les gorges on voit de petits bouleaux, des peupliers, des saules de sable, des aubépines, des cormiers et des *Sara-agatch* bois jaune).

Le 27, la caravane alla au poste de *Saïram-koul* ou *Oldzaitou bom;* on suivit les bords du Kandjiga jusqu'à sa source (cinq verst), puis on gravit la montagne du même nom qui est assez élevée et fort escarpée de ce côté; la descente vers le sud est beaucoup plus douce. La rivière coule à sept verst de sa base, le poste en est éloigné de six verst. Le mont *Iren Khabirga* s'étend vers le lac *Saïram-koul* et y fait un

promontoire ; le sol en est pierreux et graveleux ; le lac a environ vingt verst de long sur quinze de large ; son eau est salée. Le poste situé sur ses bords à côté du promontoire, est commandé par deux officiers, dont l'un examine les passeports et tous les voyageurs qui sortent de l'empire chinois par la grande route. Le village comprend vingt maisons ; les habitans tiennent des auberges pour les voyageurs. A peu de distance on entre sur la grande route de Péking, on a percé à travers le roc par le moyen de la poudre à canon un chemin à travers le promontoire. L'officier qui nous avait accompagnés nous remit à un de ses collègues. On campa près du village de *Tsagan soumé*, c'est-à-dire le temple blanc. Il y a de l'eau dans les puits creusés près du lac par les Tchakhar nomades (vingt-neuf verst).

Le 28, de bon matin, un officier arriva pour nous accompagner; il nous invita moi et le kalmuk Doundouk à nous arrêter à Tsagan-soumé ; la caravane marcha en avant. Il nous conduisit dans une auberge et nous fit servir du thé.

Les habitans de Tsagan-soumé sont bucherons et aubergistes; Les monts *Talki* et *Iren Khabirga* sont couverts de pins et de sapins qu'on transporte à Goûldja. Nous rejoignîmes la caravane sur les bords de la Talki. En sortant de Tsagan-soumé on gravit sur un chemin fait par les Chinois, le mont Talki, peu élevé, et à six verst plus loin, nous en descendîmes vers un ruisseau, qui réuni à un autre, forme le Talki. La caravane était près d'une auberge et

d'un relais de peste. L'officier qui nous avait accompagnés, ayant confié la caravane à quatre hommes de sa suite, partit pour le poste de Talki. (trente-six verst.). Les pins, les pommiers, les ouruk, les saules, les peupliers, les aubépines et les cormiers, nommés *rgaï* par les Kirghiz, sont assez communs dans ces cantons, surtout dans les gorges des montagnes. Depuis le *Kandjiga* jusqu'aux monts Talki, le terrain des plaines est graveleux et dur ; on arrose les champs au moyen de canaux dirigés de cette rivière qui coule au sud-ouest et se joint à l'*Ili*.

Le 29, on passa par une plaine large de cinq verst, entre de petites collines, et on longea le ruisseau de *Sary-boulak* à la même distance; de roseaux croissent sur ses bords ; je trouvai dans les gorges des montagnes les mêmes arbres que j'avais remarqués hier, à l'exception des pins et des sapins. On arriva de bonne heure au poste de Sary-boulak, les commandans nous y firent rester la nuit pour être mieux en état de faire d'avance leur rapport au gouverneur-général.

Le 30 juillet, accompagnés d'un officier et de dix soldats, nous suivîmes le cours du Sary-boulak. Il prend sa source dans les monts Talki, et coule de l'est à l'ouest; après un détour à droite il se jette à peu de distance de *Kachemir* dans le *Bayanda*, qui lui-même se joint à l'Ili. Le long de cette route le terrain est ferme ; c'est un mélange d'argile et de sable ; en deçà du poste on voit des ormes, et des saules. Près des montagnes Talki, il y a des planta-

tions de tabac et des jardins potagers, où l'on cultive principalement des melons et des melons d'eau qui y sont communs.

A deux verst de *Kachemir*, à huit de notre dernier camp, et à peu de distance du pont *Kysyl-koupir*, la caravane rencontra deux officiers à la tête d'un détachement, envoyés pour nous escorter jusqu'à Goûldja, qui est éloignée de quatorze verst de Kachemir. Il ne faut pas confondre cette dernière ville avec le célèbre Kachemir dans l'Inde où l'on fabrique de si beaux châls. La ville ressemble beaucoup à Goûldja; on y compte environ trois mille maisons dont les habitans sont pour la plupart des *Khara-Kitat* (1), c'est-à-dire *Chinois noir*, et des *Toupgan.* Les premiers font le commerce en gros et exercent divers métiers; les derniers sont aubergistes et marchands en détail. Dans les environs de Kachemir jusqu'à Goûldja, et au-delà de cette ville, on a établi des colonies formées d'hommes bannis pour crimes, on les appelle *Tchan pan*. Ils cultivent la

---

(1) *Kara Kitat* ou *Khara Kitaï*, Chinois noirs, est la dénomination mongole des descendans des *Khara Khitan* ou *Liao*, qui chassés vers 1125 du nord de la Chine, s'étaient retirés vers le nord-ouest, et occupèrent la Dzoûngarie actuelle et la partie occidentale de la petite Boukharie. Ils ont formé dans ces pays un empire qui a duré jusqu'en 1207, époque à laquelle il fut détruit par les *Naïman* et les *Kharizmiens.*

Le nom de *Kitaï* (plur. *Kitat*) était originairement la dénomination mongole des *Liao* ou *Khitan*, qui régnaient dans la Chine septentrionale, et dont les sujets étaient chinois. C'est par abus qu'on a postérieurement étendu cette dénomination à tous les Chinois.

KL.

terre; ceux qui sont condamnés pour des crimes capitaux sont employés à des travaux forcés. A Kachemir nous rencontrâmes un mahométan nommé Toungan, ami de notre guide; il y tenait auberge, nous invita chez lui et nous offrit du thé; il nous demanda si nous voulions lui céder cinq cents moutons, qu'il comptait vendre avec profit contre de l'argent aux caravanes qui traverseraient la ville; nous ne pouvions accepter sa proposition, et lui en fîmes nos remercîmens. Nous rejoignîmes la caravane entre Kachemir et Goûldja. Le sol de ces cantons est de la même nature que celui dans les environs du mont Talki.

A quatre verst avant Goûldja il y a une barrière, et de chaque côté un corps de garde près desquels on voit trois tas de matières combustibles, qu'on allume en cas de besoin pour servir de signal. A deux verst plus loin, on passa le Bayanda sur un pont. Cette rivière vient de la ville du même nom, occupée par des Mandchoux. On voit des deux côtés et au milieu de ce pont des statues en pierre assez bien faites; il y a sur la rive gauche de cette rivière un temple magnifique, autour duquel on a planté des arbres de diverses espèces.

Goûldja est à vingt-quatre verst de notre dernier campement; la caravane fut conduite à la cour des échanges par un détachement qui resta auprès de nous jusqu'à notre départ. Le lendemain nous échangeâmes les bœufs et les moutons contre des toiles et du coton appelés en russe *chanskiya bézi;* le marché fut avan-

tageux pour nous. Le même jour arriva un interprète qui était l'ancien ami de notre guide. Nous lui remîmes la lettre pour le dziangghiun ; mais comme il ne pouvait pas lire le tatare, il pria son ami de lui en faire expliquer le contenu. En conséquence je lus la lettre, l'interprète en fut fort content ; comme il paraissait désirer une montre russe, je lui en donnai une. Notre guide l'ayant exhorté à ne rien négliger pour faire passer la caravane, il lui répondit : « Ici » on ne fait rien pour rien ». Alors le guide le pria de nous dire franchement ce qu'il fallait faire. L'interprète n'exigea rien pour lui, mais il fit entendre qu'indépendamment du dziangghiun, il y avait cinq *galaï-da* qu'on ne devait pas oublier. Asmi et Rahim bek qui avaient déjà été à Goûldja et connaissaient les usages, repliquèrent qu'ils avaient songé aux galaï-da, et qu'ils leur offriraient deux demi pièces de drap fin, une pièce de velours de Méseritz (velours de Silésie) et deux pelisses de petits-gris. Ils promirent en même tems à l'interprète un cadeau pour lui. Ce qu'ils destinaient aux autorités de Goûldja fut à l'instant remis à ce dernier. Dès que la caravane fut arrivée, il reçut le présent qui lui était destiné, parce que les affaires de commerce étaient de son ressort. Grâces à lui nos marchandises furent admises, sans être visitées, et échangées contre des *bèzi* blancs de la meilleure qualité.

Le 3 septembre, deux officiers, les mêmes qui avaient reçu les chevaux destinés à ce chef, nous conduisirent chez le dziangghiun. Les *galaï-da*

sont des membres de l'administration, qui ont beaucoup d'autorité. D'après l'invitation de nos conducteurs, moi et le kalmuk Doundouk, nous fîmes les génuflexions d'usage et de profondes inclinations devant le général en chef. Le dziangghiun nous dit de nous lever, et s'étant informé de la santé du sulthan, il déplora la mort de *Youtchi*, père de ce prince; puis il nous demanda si notre voyage avait été heureux, si indépendamment des affaires de commerce nous avions besoin de quelque chose. Le guide se jetant à genoux, répondit que nous lui étions obligés de sa bonté; que le sulthan nous avait chargés de le prier d'acheter nos marchandises pour le compte de l'empereur, ou de nous permettre de les vendre à des marchands étrangers, et observa que d'après ses ordres elles avaient été retenues à *Sou daban*.

Le dziangghiun répondit que d'après le desir du sulthan, il avait donné les ordres nécessaires aux galaï-da, mais qu'il enverrait un officier auprès de la caravane pour empêcher qu'on ne fît en route des échanges clandestins. On nous présenta à chacun une tasse de thé, et on plaça devant nous de petites tables, garnies de divers fruits et confitures faites au beurre.

Cette collation terminée, nous remîmes aux officiers les présens pour le sulthan, comme une marque de notre gratitude pour l'intérêt sincère qu'ils avaient pris à nos affaires. Ces présens consistaient en douze pièces de soieries, qualité inférieure, évaluées à six cents roubles, vingt archines de velours de Chine, de la

valeur de cent roubles. Les fonctionnaires reçurent pour eux chacun quatre pièces du meilleur *bêzi*, montant en tout à cent quarante roubles. En présentant ces objets et à chaque question que le dziangghiun nous adressa, nous fûmes obligés de nous mettre à genoux et de même nous incliner en reconnaissance de sa bienveillance pour nous et pour leur sulthan. Le dziangghiun nous souhaita un bon succès dans nos eutreprises et nous congédia. Il avait constamment autour de lui trois amban et environ vingt officiers supérieurs. Il était assis sur un fauteuil et les amban sur un sopha, les officiers se tenaient debout. Il y avait de plus deux interprètes, dont l'un avait un rang supérieur ; pendant le discours, ceux-ci mettaient un genou en terre, quand ils avaient entendu les ordres du chef.

Le lendemain un interprète vint nous dire de choisir parmi nous deux personnes pour aller chercher la caravane. Le choix tomba sur Rahim bek et le kalmuk Doundouk, qui allèrent sur le champ à l'administration et ensuite se rendirent près de la caravane avec un interprète : ils revinrent huit jours après. D'après les loix, la caravane aurait dû dès son arrivée, déposer toutes ses marchandises à l'entrepôt ; mais l'interprète que l'on nous avait envoyé, en avait laissé une certaine portion à chacun de nous avec la permission des galdaï-da. Notre affaire principale était donc terminée, car les ventes faites aux particuliers sont beaucoup plus avantageuses que celles que l'on fait au gouvernement chinois.

Cependant nous ne pûmes pas encore partir, parce

que chacun faisait teindre en bleu ses *bèzi* blancs. On donnait en paiement au teinturier une pièce sur dix.

On resta donc quarante-cinq jours à Goûldja ; loin d'y éprouver la moindre vexation, nous jouîmes d'une liberté entière. J'employai ce tems à recueillir des notions sur ce pays, sans exciter la méfiance des Chinois.

Goûldja ou *Goûldja-kourè*, appelé aussi *Dziang-ghiun-khotò*, c'est-à-dire ville du gouverneur militaire, est bâtie sur la rive droite de l'*Ili*, qui est très-haute. Cette rivière a sa source à deux cent verst de distance dans les monts *Tekes* et *Talki*, et se jette dans le lac *Balkhchi*. Gouldja est entourée d'une simple muraille en pierres de taille, haute de trois toises sans fossés ni ouvrages extérieurs, à l'exception d'une muraille en brique de l'épaisseur d'une archine, qui s'étend environ à cent toises le long de la rive de l'Ili, et qui tombe en ruine. Les soldats qui montent la garde au poste principal et les sentinelles ne sont pas armés. Quoique Goûldja-kourè soit le siége du gouvernement général, cette ville n'est pas plus belle que celles de *Yarkend*, de *Khotan* et de *Koutché*, habitée par des Mahométans ; et que *Khachemir*, peuplé de *Kara-Kitaï*, et *Bayanda*, de Mandchoux qui toutes deux en dépendent ; ses rues sont également étroites et mal-propres : on y compte environ dix milles maisons en général peu considérables, on y voit des temples magnifiques, chaque jour on donne dans ces temples des divertissemens, des spectacles, etc. Les Mahométans y ont des mosquées desservies par des

moullah. Les principaux habitans de Goûldja sont les Chinois appelés *Kara-Kitat-Nogontouk* et des *Tougean*. Ces derniers se regardent comme les descendans des guerriers de *Témir-aksak* ou *Tamerlan*. Ils sont rigides sectateurs de l'Islámisme, mais ils parlent chinois. Ils sont aussi bourrus, grossiers et hautains que les chinois, dont ils ont empruntés l'habillement, les usages et les vices.

Les Chinois étant devenus maîtres il y a environ soixante ans, des six villes mahométanes de *Yarkend*, *Kachkar*, *Khotan*, *Kouna-urphan*, *Tourphan* et *Ouchi*, envoyèrent de chacune mille hommes, et six mille hommes pris dans des tribus mongoles des OEloet, Tschakhar ou Tchaouars et Chibé, et des Mandrhoux Solons, dans le territoire de Goûldja, pour y cultiver la terre afin de procurer des subsistances aux troupes qui y sont stationnées. Le gouvernement n'employa qu'une petite partie de ces hommes pour peupler la ville, le reste s'établit aux environs et dans plusieurs bourgades.

Malgré la faible population de Goûldja, on y voit une affluence considérable, notamment des marchands de l'intérieur de la Chine, des pays occidentaux de l'Asie, de la *Boukharie*, de *Kokhan*, de *Margalan*, d'*Andzian*, de *Tachkend* et même de l'*Inde* et de *Kachemir*. Ces derniers n'apportent que des mousselines d'une qualité médiocre, des étoffes mi-soie et coton, des indiennes et des *bèzi*. Tous ces marchands demeurent hors de la ville, dans des auberges tenues par les Toupgan ; ils paient par mois

pour une chambre un *liang* (once chinoise qui pèse huit zolotnik et demi de poids russe) d'argent.

Les rues de Goûldja sont toujours remplies de marchands et d'artisans; on n'y voit que des auberges et des maisons où l'on prend du thé. Les voyageurs et les hommes non mariés ne mangent jamais chez eux; tout le monde dîne et soupe à l'auberge; des personnes mariées y envoient même chercher leur dîner. On fume sans cesse dans les maisons à thé, ce qui occasione une chaleur insupportable et une odeur infecte pour tous ceux qui n'y sont pas habitués. Les Toupgan tiennent aussi publiquement des maisons de jeux, elles ont autant d'attraits pour eux que pour les *Khara Kitaï*.

Les habitans de Goûldja et des villes voisines sont industrieux et font un grand commerce; les Chinois exercent aussi différens métiers, on y voit des orfèvres, des chaudronniers, des forgerons, des serruriers et des charpentiers. Les Toupgan cultivent des jardins, tiennent auberge et font dans les marchés le commerce de détail. Les Mahométans des six villes conquises s'adonnent également au commerce et à la culture des terres, au jardinage et à l'exercice des arts mécaniques. Les Mongols, accoutumés à la vie nomade, élèvent des bestiaux et cultivent aussi la terre. Le commerce principal consiste en bœufs et en chevaux que l'on vend aux Kirghiz; ceux-ci en fournissent aux troupes postées dans ce pays, et en font aussi le trafic avec les habitans d'*Ouroumtsi*. Le reste des chevaux est envoyé pour être gardé dans les haras

nommés *toumour ada*, qui appartiennent au gouvernement. Leur nom qui signifie haras de fer, vient de ce que le gouvernement ne tient pas compte des animaux qui meurent. Les militaires chargés de la garde de cet établissement sont tenus de remplacer les animaux qui manquent ; les inspecteurs ont à cet effet recours à d'autres haras impériaux. Les particuliers jouissent de la même facilité ; le haras de fer leur fournit des chevaux quand ils en perdent. Le gouvernement échange ordinairement les chevaux et les bœufs nécessaires à l'armée contre des *bèzi* qu'il achète avec de l'argent aux Mahométans.

Les marchandises russes consistant principalement en draps et en cuirs, ne sont admises dans ces villes que comme venant des sulthans des Kirghiz ; une partie sert aux besoins de l'armée, l'autre se vend aux commissionnaires de Péking établis dans ces villes.

Ces entraves mises au commerce russe, privent la Chine de beaucoup d'avantages ; car l'importation libre de nos marchandises ferait venir à Goûldja un nombre plus considérable de marchands des villes voisines. Je fis la connaissance d'un Mahométan de l'Inde, attiré uniquement par le desir de connaître le commerce de cette ville. Il me demanda si l'on pouvait importer à Goûldja des marchandises de l'Inde et du Kachemir, telles que des beaux châls et des soieries, des talki, de même que du duvet de chèvres de châls, et si ces objets s'y vendraient avantageusement. Je lui répondis qu'étant étranger à Goûldja j'é-

tais venu par le même motif que lui, et que je n'y trouvais que des bèzi. Je le priais de me dire quelles marchandises russes il regardait comme de bien bonne défaite dans l'Inde, mon projet étant d'y envoyer par mon frère Rahim-bek, celles qu'il me désignerait. Le Mahométan m'invita à venir dans son logement, où il me ferait voir ses plus belles marchandises et passerait un marché avec moi. Ayant repris la conversation, il me dit que suivant son opinion, les marchandises russes les plus faciles à vendre (*ak-bachi* têtes blanches) dans l'Inde, seraient les castors, les loutres et les grosses coralles (*mardjan*). Il logeait hors de la ville, j'allai chez lui; on me dit qu'il était parti pour la ville mahométane de Goûldja, afin d'y assister à la fête d'*Aïta*, qui avait été célébrée la veille; nous ne le revîmes plus. Pendant notre séjour à Goûldja le gouvernement ne fit donner en échange des marchandises que du bèzi, des fabriques de Kachkar et de Khotan qui sont d'une qualité inférieure; il en usa ainsi parce qu'il en devait de la meilleure qualité, appelée *chanskiya* et *sary-bèsi*, aux Kirghiz, pour mille moutons et bœufs que ces peuples lui avaient fourni en 1810. Les Chinois prétendaient que la première qualité de cette étoffe manquait parce qu'une grande inondation avait causé du dommage aux fabriques d'*Aksou*; et fait périr près de trois mille habitans de cette ville. J'avoue que j'ai de la peine à croire à la vérité de ce récit.

Les marchandises portées à Goûldja ne sont pas

soumises à un droit fixe ; la grande route commerciale par laquelle arrivent celles de l'Asie occidentale, passe par *Yarkend, Khotan*, *Kachkar* et *Aksou;* les bureaux des douanes de ces villes perçoivent une pièce sur trente, de chaque espèce de marchandises, les chevaux et les chameaux ne paient rien.

Je ne pus découvrir si les habitans de Goûldja acquittent des impôts ; j'appris seulement qu'ils sont tenus de verser dans le trésor, tous les mois, une certaine quantité d'argent en lingots, proportionnée à la profession exercée par chaque habitant.

Les habitans des six villes mahométanes de la petite Boukharie et les Mongols établis dans le territoire de Goûldja cultivent les champs de la couronne, ce qui tient lieu d'impôts. Chacun d'eux est obligé de fournir annuellement aux magasins impériaux huit sacs (évalués chacun à six pouds et demi) de riz, de gruau, d'orge, de farine et de millet. Parvenus à l'âge de vingt ans, les cultivateurs partagent l'obligation de leurs pères ; ils en sont exempts à l'âge de cinquante ans.

Tous ces grains sont employés à l'entretien des troupes réparties dans les provinces ; le reste se conserve dans les magasins qui sont toujours remplis. En 1809, les provisions amassées depuis trois ans dans les magasins se gâtèrent par négligence. Le dzianghiun fut obligé de payer la perte au gouvernement.

Le dzianghiun est le chef militaire non seulement

de la ville de Goûldja et de tous les lieux qui dépendent de sa juridiction, mais aussi des troupes qui en forment la garnison; il est tenu de résider dans cette ville parce qu'elle est centrale relativement à Yarkend et aux autres villes commerçantes. Un autre dziangghiun réside à Kachkar, il est assisté par cinq galaï-da; avec lesquels il décide les affaires en conseil; les plus insignifiantes même, sont traitées par écrit. Il a encore trois amban sous ses ordres, qui dirigent les affaires des *Khara-Kitaï*, des *Mahométans* et des *Toupgan*, mais il ne peuvent rien décider sans le consentement du dziangghiun. Celui-ci est toujours entouré de cent vingt mandchoux qui composent, pour ainsi dire, sa garde, et de plusieurs officiers supérieurs. Aux deux côtés de la porte de sa maison, douze soldats armés de flèches et commandés par un sous-officier, font sentinelle. De tous les peuples qui habitent le gouvernement de Goûldja, les *Khara-Kitaï* sont seuls chargés du service militaire, de l'inspection du commerce et du trésor, et de la réception des contributions. Ils ont des titres de dignités civiles, mais ne reçoivent pas d'appointemens de l'empereur.

A l'exception des Mandchoux, les troupes stationnées à Goûldja et dans ses dépendances, se composent de peuples nomades qui cependant habitent des maisons; ils cultivent la terre, élèvent des bestiaux, et même font le commerce. Ces troupes forment une cavalerie, et ressemblent à

nos cosaques ; ils composent quatre khocho de Mandchoux, chacun de dix compagnies de cent hommes . . . . 4,000 hommes

Œlœt	6,000
Tchakhard'Ili.	6,000
Solon.	6,000
Chibé	6,000
Total.	28,000

Cette troupe fait le service, chacune à son tour, sur les frontières jusqu'à *Tchougoutchak*, ainsi que sur les bords de *Ili* et du *Borotala* et dans les montagnes du *Tekest* (*Tekes*) et de *Talki*; elle est divisée en *dzalan*, commandés par des amban : ce sont des officiers qui doivent leur avancement à leurs talens et à leurs services ; ces troupes ne sont pas armées d'une manière uniforme ; la plupart ont des flèches, le reste, des lances : tous ont un sabre ; en tems de paix, chacun a son cheval et ses armes ; en tems de guerre, c'est le gouvernement qui fournit tout. Si le cheval meurt de maladie, la paye n'éprouve aucune déduction ; si c'est au contraire par la négligence du cavalier, on lui retranche 5 liang (45 zolotnik d'argent). Je n'ai pas remarqué d'artillerie dans ces troupes, et, quoique les Chinois aient des canons, ils ne s'en servent que dans les cérémonies ordonnées par les officiers supérieurs de chaque ville. On tire également des coups de canon au lever et

au coucher du soleil, pour annoncer l'ouverture et la clôture des portes; à minuit, on tire trois coups. Les canons des Chinois sont de fer; ceux que j'ai vus étaient très-petits et sans affûts; quand on s'en sert, on les couche à terre.

La solde se paie en argent non-monnoyé; les soldats mandchoux reçoivent 15 à 20 zolotnik., et les Mongols, 10 zol. par mois; on leur donne de plus 30 kin., ou 45 livres russes de vivres.

A 50 verst de *Goûldja-Kourè*, on voit *Goûldja*, grande ville gouvernée par un dzianghiun qui y réside. Elle est habitée par des mahométans; leur chef porte le titre d'*Akhim-bek*; son autorité s'étend sur les villes des environs, prises par les Chinois sur les mahométans; leurs habitans paient les impôts en étoffes appelées *Tchanski* et *Sary bèzy*.

Le 14 octobre, la caravane se mit en route pour retourner en Russie. A notre départ de Goûldja, l'officier chinois, après nous avoir comptés, ordonna aux soldats de nous escorter jusqu'au premier poste, mais ceux-ci ne tardèrent pas à nous quitter; nous n'en vîmes plus qu'au poste de *Borotala*. A chaque poste, on compta et on vérifia le nombre des gens de la caravane. De *Borotala* à *Soudaban*, le même officier qui nous avait conduits nous accompagna avec six soldats. Du 14 au 29 octobre, on suivit l'ancienne route jusqu'au village de *Ming-boulak*. Là, je pris les devants avec deux Kirghiz, pour aller chez *Aboulfeta Chamin.*, sulthan de la tribu de *Kyzy*, qui campait près d'une source

minérale, sur les rives du *Tsagan-togoï*; la caravane prit une autre route, laissant à l'ouest les monts *Arassan-tau*, où il y avait autrefois un passage. Arrivée dans le canton de *Kara-agatch* (forêt noire), la caravane se sépara en plusieurs troupes; l'une se dirigea sur la steppe des Kirghiz, vers le fort *Sémipolotinsk*; l'autre vers le canton de *Koutoul* et le mont *Tarbagataï*; quelques-unes traversèrent cette montagne et gagnèrent le canton de *Tchagqrak*.

Je suivis avec mes compagnons la rive droite du lac *Ala-koul* jusqu'à *Kara-agatch*, éloigné de 30 verst de *Ming-boulak*; ensuite je tournai au nord-est vers les monts *Arassau-tau* que je côtoyai jusqu'aux bords de l'*Arassan*, éloigné de 33 verst de notre dernier camp; le *Tsagan-togoï* était éloigné de 5 verst. Cette rivière prend sa source à l'est du mont du même nom et de celui d'*Ouloussaitou*, et se joint à l'*Imil*. Le 31 octobre, *Rahim bek* et *Asmi* qui s'étaient séparés de la caravane, et avaient pris le chemin qui conduit droit au fort de Boukhtarminsk en franchissant le Tarbagataï, nous rejoignirent.

Le 1er novembre, on laissa de côté l'Arassan-tau, et l'on parcourut trente verst jusqu'à un lieu dépourvu d'eau; on fut obligé d'en envoyer chercher à l'*Imil*, à une distance de 4 verst. Pour aller du poste de *Tubé* par le canton de Kara-agatch au Tarbagataï, on passe par une steppe dont la superficie est graveleuse entre Tubé et le Tsagan-togoï; en quittant cette dernière rivière, le terrain devient sablonneux et fangeux, et cependant reste ferme.

Le 2, laissant la caravane, j'allai avec Rahim bek par le chemin où l'on passait autrefois. Il longe les monts Arkyrly; je traversai des roseaux qui s'étendent du Bakty-tau jusqu'ici; Rahim bek voulait ravoir les *bézi* qu'il avait laissés à Tchougoutchak. Mon dessein était de m'informer si l'on pourrait passer avec des chariots, en laissant de côté la chaîne du Tarbagataï et le poste chinois de *Bourgassouteï*, situé au nord de ces montagnes, près de l'Irtyche supérieur. J'avais pris pour guide le Kirghiz *Katchkynbaï*, de la tribu de Naïman, ayant fait mes arrangemens avec lui lorsque j'étais chez le sulthan Aboulfeta. Vers le soir, nous arrivâmes au poste de Vyïtandza. Ayant montré au commandant les reçus des bézi que Rahim bek avait laissés à Tchougoutchak, nous lui demandâmes la permission d'aller à cette ville. Le commandant retint Rahim bek jusqu'au lendemain, et envoya son rapport à Tchougoutchak. Je rendis ma visite à mon ami le second sergent du poste, qui était mandchou, et avait la charge de bochkho; puis je partis pour Bakty, poste d'hiver, laissant Tchougoutchak à droite. Ayant passé devant cette ville, à 31 verst du poste d'*Ergheton tandzi*, je campai pendant la nuit dans une gorge des monts Bakty, dans l'aoul de *Koulmourza*, ancien de la tribu de *Tortougal*. (28 verst d'Ergheton tandzi à Vyïtandza, 16 verst de là à Bakty, et jusqu'au campement 18; en tout, 62 verst).

Le 3 novembre, à 20 verst de l'aoul de *Koulmourza*, je rencontrai, près du poste chinois de *Koumourghi*,

des marchands de Tachkend qui conduisaient des bœufs de chez la tribu de Mourin à Tchougoutchak. L'inspecteur du troupeau était le Kirghiz *Tilèmych*, fils de *Boskhra*, ancien de la tribu ; c'était un de mes anciens camarades dans le service de la frontière ; il m'invita à déjeuner, et me força d'accepter un cheval qui valait une trentaine de roubles. *Koumourghi* n'est pas proprement un poste de frontières ; c'est la résidence de l'inspecteur des ouvriers qui exploitent la mine de houille située dans ce lieu.

Je traversai la chaîne du *Tarbagataï* (1), près du canton de Khabar-daban, et j'arrivai à neuf heures du soir chez les Kirghiz de la tribu de Tagas, qui campent dans les gorges des montagnes voisines ; j'y passai la nuit. (56 verst.)

---

nom de marmotte

(1) Le [illegible] *Tarbagataï oola* est une haute chaîne de montagnes, qui forme la prolongation orientale des montagnes neigeuses, situées à l'ouest du lac *Alak tougoûl noor*. Cette chaîne commence au 79° de long. E. à la source du *Boural Boukha*, va dans une direction presque orientale jusqu'à Tchougoutchak, et se dirige de là, en diminuant en hauteur, au nord-est vers le lac Dzaïssang et le 82° de long. La large vallée dans laquelle coule l'Emil, la sépare d'une autre chaîne considérable appelée *Tokhta*. En mongol *Tarbaga* désigne la *marmotte* ; ces animaux qui sont très-fréquens dans cette montagne, lui ont fait donner son nom. Les cimes du *Tarbagataï* sont couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'été ; il faisait autrefois la frontière des possessions des Dzoûngar. Depuis 1766 le gouvernement chinois fait offrir annuellement des sacrifices aux génies de cette montagne, et son nom est inscrit sur la liste des lieux auxquels on sacrifie au nom de l'empereur. Kl.

Le 4 novembre, je remontai à l'est; longeant pendant 47 verst le Tarbagataï, pour aller au poste de *Bouroutei*, par la vallée qui se trouve entre cette montagne et un coteau peu élevé. Je passai la nuit chez le sulthan *Djabaï*, fils de *Chaniaz*, qui campait sur les bords de l'*Oulasly*. Il était allé chez son frère *Kambar*, sultan de la tribu de *Baïdjigat*, pour le réconcilier avec *Aboul-khaïr*, sulthan de celle de *Kireï*. Ces deux chefs s'étaient fait la guerre pour les campemens d'hiver, que Kambar avait occupés précédemment, et qu'Aboul-khaïr s'était appropriés.

Le 5 novembre, je traversai l'*Oulasly* près de l'aoul du sulthan, puis une seconde rivière de ce nom, quatre verst plus loin. Ces rivières ont leurs sources dans le Tarbagataï, à quatorze verst de distance, coulent du sud au nord, et se jettent dans le lac *Dzaïssang-noor*. Je campai à l'extrémité des monts *Khatoun-amou*, chez les Kirghiz de la tribu de Tagas; à soixante verst du camp de la veille, le mont Manrak s'unit au Tarbagataï par des vallées escarpées et profondes.

Le 6 novembre, je passai entre le Dzaissang-noor et le Manrak. Après avoir parcouru quarante-huit verst, j'arrivai sur les bords de l'*Arassan*; cette rivière a sa source dans le Manrak, coule du sud au nord, et se jette dans le lac. Son eau est chaude; les *Télengout* faisant partie des Kalmouks qui se sont enfuis des bords du Volga, y ont bâti un temple en pierres brutes. A quinze verst de ce temple et à cinq de l'aoul du sulthan Kambar, je couchai dans l'aoul de

Tokty-Goutchouk, frère de ce sulthan : il est dans les gorges du Manrak. Il me reçut amicalement, et me régala de *koumyz*, ou d'eau-de-vie faite de lait de jumens. (63 verst).

Le 7 novembre, j'arrivai chez le sulthan Kambar, qui campait dans la même montagne, à trente verst du poste de *Bourgassouteï;* j'y séjournai cinq jours pour échanger mes chevaux épuisés de fatigue; je donnai de retour cinquante roubles de marchandises.

Le 13 novembre, je me dirigeai vers le fort de Boukhtarminsk, éloigné de vingt verst de l'Irtyche supérieur, et je couchai à trente verst de l'aoul de Kambar, près du canton de *Karatchilik*, chez les Kirghiz de Tachkend, qui campaient avec le sulthan Kambar sur la même prairie entre les monts *Manrak* et l'*Irtyche*.

Le 14 novembre, ayant passé ce fleuve à dix verst au-dessus du lac de *Dzaissang*, j'arrivai vers le soir à la partie des monts *Altaï*, appelée *Kara-boukruk*, et je fis halte dans le canton de *Tchinghel* (50 verst).

Le 15 novembre, je voyageai entre le *Dzaïssang-noor* et l'*Altaï;* à trente verst de ce lac, nous campâmes à une petite distance des collines de *Dolon-Karagaï*, sur le bord du *Kolgouta*; cette rivière vient de l'Altaï, et se perd entre ces collines. Nous trouvâmes là notre guide Katchkynbaï.

Le 16, on parcourut quarante-cinq verst jusqu'au *Kourtchoum*. Cette rivière sort des montagnes du même nom, et se jette dans l'Irtyche.

Le 17, on alla au poste chinois de *Khoni-maïlk* ou Baty (56 verst); on avait laissé de côté la *Kaïnda*, qui vient des mêmes montagnes, et porte ses eaux à l'Irtyche. On passa la nuit près du poste sur une île de l'Irtyche, chez les cosaques de Boukhtarminsk, qui étaient venus pour chasser.

Le 18, ayant traversé l'Irtyche près du poste chinois, et à dix verst au-dessous de l'endroit où il sort du Dzaissang, on atteignit *Yarki* ou *Krasnoyarsk*, premier poste, à trente-cinq verst de Baty, le long de la ligne; on passa devant le poste militaire de *Tcheremchansk* (17 verst), et devant celui de *Voronèïa* (14 verst); enfin on arriva au fort de *Boukhtarminsk* (25 autres verst).

M. Poutimtsev recommande aux voyageurs qui reviennent du territoire chinois, la route qui conduit par le poste de Bourgassoutéï; il la regarde même comme la meilleure pour les négocians qui vont de la frontière de la Sibérie à Tchougoutchak ou à Goûldja. Quoique l'ancienne route soit de cent quarante verst plus courte que celle qu'il a prise, car on compte de Boukhtarminsk à Tchougoutchak quatre cent quarante-six, et jusqu'à Goûldjà sept cent trente-un verst, tandis que l'autre est de cinq cent quatre-vingt-quinze verst jusqu'à Tchougoutchak, et de huit cent soixante-dix à Goûldja, cependant sur cette dernière on ne rencontre ni marais ni montagnes, ni lieux dépourvus d'eau; le

terrain y est en général ferme, et on peut y voyager toujours avec des chariots très-chargés. Cette route suit d'abord l'Irtyche, puis elle va de l'embouchure du *Kourtchoum*, dans le canton de *Tchinghel*; ensuite on passe à gué l'Irtyche supérieur qui tombe dans le Dzaissang, et l'on arrive au canton de *Kara-tchilik* et au poste de *Bourgassoutéï* qui n'est qu'à cent verst de *Tchougoutchak*. La route des Kirghiz nomades, qui suit la rive gauche de l'Irtyche, et passe entre des montagnes peu élevées, est aussi fort commode.

NOTICE

SUR LES AMAZONES DE L'ASIE CENTRALE.

On connaît les Amazones placées par les anciens au nord du Caucase, et en Asie mineure sur les bords du Thermodon; mais on ignorait jusqu'à présent qu'il existait autrefois un état particulier dans l'Asie centrale, gouverné par des femmes. Voici ce que les historiens chinois du tems des dynasties *Soui* et *Thang* racontent de ces *Gynaikokratumènes*.

Le pays des femmes oriental s'appelle *Sou fa la niu ko tchu lo*. Il est habité par une tribu des *Khiang*  ou Tubetains. Sur les bords de la mer occidentale (*Caspienne*), il y a également des femmes qui gouvernent en roi; c'est pour distinguer le premier de ces pays qu'on l'appelle pays des femmes oriental. A l'est il est limitrophe avec les *Thou fan*, *Thang hiang* et la ville de *Meou tcheou*, dans le Szu tchhouan; à l'ouest, il confine avec *San po ho*, au nord avec *Yu thian* ou *Khotan*, au sud-est il a les tribus des *Lo niu man* de *Ya tcheou*, et à la frontière de la province chinoise de Szu tchhouan, celles des barbares *Pe lang*. De l'orient à l'occident il a neuf journées de route, et du sud au nord il en a vingt. On y compte dix-neuf villes. C'est une femme qui le gouverne. Elle réside sur un rocher escarpé près des rives du *Khang*

yan tchhouan. De quatre côtés cette contrée est entourée par le cours du *Jo choui* (1), ou l'eau faible, qui coule vers le sud et qu'on passe dans des barques faites de peaux cousues ensemble. On y compte 40,000 familles et 10,000 hommes de troupes d'élite. Le titre honorifique de la reine est *Pin tsieou*; les mandarins s'appellent *Kao pa li*, ce qui veut dire *ministre*. Les mandarins de l'extérieur sont tous hommes et portent le titre de *Ho*. Les mandarins féminins, de l'intérieur, transmettent les ordres aux premiers, qui les exécutent. La reine est entourée de quelques centaines de femmes. Tous les cinq jours, elle tient son lit de justice. A sa mort, on distribue plusieurs milliers de pièces d'or entre les parens. On choisit alors une belle femme que l'on élève à la dignité royale. Il y a aussi une *petite reine* qui est destinée à succéder à la véritable, lorsque celle-ci décède. A la mort d'une femme, sa bru hérite. Dans ce pays, on n'entend jamais parler de vols ni de rapines; les maisons y sont toutes à plusieurs étages; le palais de la reine en a neuf, et les habitations de ses sujets en ont six. La reine porte des jupes et une tunique d'une étoffe verdâtre brochée en laine, et une robe longue de la même couleur et dont les manches

(1) Le *Jo choui* est une rivière célèbre dans l'antiquité chinoise; souvent c'est un nom général pour toutes les rivières du Tubet oriental qui coulent au sud. Il désigne plus particulièrement la partie supérieure du *Yarloung* ou *Ya lou kiang*, et alors le *Jo choui* est regardé comme une des sources du grand *Kiang*.

traînent à terre. En hiver elle met une pelisse de peau de mouton dont les paremens sont richement brodés; elle noue ses cheveux au haut de la tête, porte des pendans d'oreilles et des brodequins lacés. Dans ce pays, on fait peu de cas des hommes; les femmes seules y sont estimées; de sorte que les hommes adoptent le nom de famille de leur mère.

Le pays est froid; il produit du froment, et les habitans élèvent des chevaux et des moutons; on y trouve de l'or. Les mœurs et les usages sont les mêmes que dans l'Inde. L'onzième lune est le tems des grandes cérémonies magiques; à la dixième, les habitans vont dans les montagnes pour y offrir des étoffes, de la lie de vin et du froment; ils appellent alors les oiseaux qui volent en troupes; si ceux-ci arrivent tout à coup comme des poules, les habitans jugent que l'année sera fertile en grains; mais si les oiseaux ne viennent pas, cela indique une mauvaise récolte. Ils nomment cela la divination par les oiseaux.

Sous la dynastie des Soui, en 586, il vint une ambassade de ce pays qui apporta le tribut.

Sous les Thang, entre 618 et 626, la reine appelée *Thang phang* en envoya une semblable.

Vers 638, il en arriva une autre à l'empereur *Thaï thsoung*, qui accorda à la reine un sceau et la dignité de *Wei fou*. Vers 657, un ambassadeur nommé *Kao pa li wen*, et *San lou*, fils de la reine, furent présentés à la cour. Le dernier fut fait commandant de la garde d'une des portes du palais. La reine *Lian pi* envoya demander un titre hono-

rifique pour elle. L'impératrice *Wou heou* lui conféra celui de général de l'extérieur de gauche du fort de *Ya khian wei*. Elle fut gratifiée d'une robe violette richement brodée.

En 690, et entre 713 et 741, la reine et son fils vinrent en personne à la cour; elle reçut, de même que son mari, des titres honorifiques. Après cette époque, il y a aussi eu des rois qui ont régné dans ce pays. En 793, le roi (ou la reine) *Thang ly sie* et le prince de *Pe keou* se soumirent, et leur pays, qui était au sud de *Kian tcheou*, dans le Szu tchhouan, fut enclavé dans les limites de l'empire. Mais ceux-ci paraissent avoir été des chefs de hordes tubetaines, ou les débris orientaux de l'ancien royaume des femmes.

Les auteurs chinois parlent encore du royaume des femmes occidental. Ils le placent à l'ouest des monts Thsoung ling, et disent que les mœurs et les usages y étaient les mêmes que dans celui de l'est. Ils ajoutent qu'il n'était habité que par des femmes; qu'il produisait des choses précieuses, et qu'il faisait partie du *Fou lin*, ou de l'empire Romain, dont le prince, quand il était avancé en âge, ordonnait à un de ses fils de partir pour épouser la reine. Si de cette union il naissait un fils, il ne succédait pas à sa mère. Ce pays n'a pas envoyé d'ambassade en Chine avant 634.

La tradition sur ces amazones occidentales paraît être relative à celles que les auteurs anciens placent dans le Caucase. Elle est vraisemblablement arrivée

de l'occident chez les Chinois ; mais les notices détaillées que ceux-ci nous ont laissées sur le royaume considérable, situé dans la partie septentrionale du Tubet, mérite toute notre attention. Il s'étendait, comme on voit, depuis la frontière nord-ouest de la province de Szu tchhouan, jusqu'au sud de Khotan, sur une largeur très-considérable. Il est curieux de retrouver dans les livres des Hindoux l'indice de l'existence de ce royaume gouverné par les femmes. D'après l'histoire de Kachmir, traduite du sanskrit par M. H. Wilson, et dont j'ai donné un extrait, le grand roi *Lalitâditya*, qui régnait dans la première moitié du huitième siècle, fit la conquête de l'Inde jusqu'à l'île de Lanka, ou Ceylan. Après avoir guerroyé en Perse, il tourna ses armes contre les *Bhotta* ou *Tubétains*, prit la ville de *Pradjotich*, qu'on regarde comme *Gohati* dans l'Assam, et marcha de là contre le *Strî radjya*, ou le royaume des femmes ; mais la reine et ses sujettes triomphèrent par leurs charmes du monarque kachmirien et de ses soldats.

Dans le quatrième livre du *Râmâyana*, qui contient une description de toute la terre d'après les idées des Hindoux, il est aussi question d'un *Strîradjyam* स्त्रीराज्यं, ou d'un royaume de femmes ; mais cet ouvrage le place au sud du *Pantchananda* ou du *Pendjâb*, après lequel vient le Kachmir.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la relation chinoise, c'est que le nom de ce pays *Sou fa la*

niu ko tchu lo est tout-à-fait sanskrit, savoir शुभ राज्ञी गोचर *Soubha Radjnî Gotchara*, c'est-à-dire, pays de la belle reine. Le titre des ministres *Kao pa li*, ou *Kao pa la* est également sanskrit गोपाल *Gôpâla*, et signifie proprement un pasteur, et aussi un *prince* ou *roi*, enfin quiconque dirige un peuple.

Postérieurement à la dynastie des Thang, il n'est plus fait mention du royaume des femmes dans le Tubet. Ce n'est que dans l'histoire de la dynastie mongole des Yuan qu'on trouve le passage suivant qui a rapport à ce sujet : « Le royaume des femmes » est au sud des monts *Thsoung ling* ; ce royaume » n'est gouverné que par des reines ; il y a encore une » autre princesse de moindre considération, qui » prend part à l'administration. Le peuple y est » adonné au service des génies *A sieou lo*. Ce » royaume n'a envoyé de tribut qu'aux Soui et aux » Thang. »

Dans ce récit on retrouve encore dans les génies *A sieou lo*, les असुर *Assoura* (ou démons) des Hindoux.

Ce que je viens d'exposer me paraît très-propre à jeter un nouveau jour sur la découverte de M. Abel-Rémusat, qui le premier a fait connaître en Europe les colonies hindoues établies anciennement dans l'Asie centrale, et qui aujourd'hui n'existent plus.

SUR LES VOGOULS,

PAR L'ARCHIMANDRITE PLATON.

Le territoire où les *Vogouls,* dépendans du cercle de *Tcherdyn*, vivent errant et chassant, a une assez grande étendue; voici les bornes qu'eux-mêmes lui assignent : à l'est, il commence aux habitations des *Vogouls Iougores*, ou *Iougriens*, qui errent dans les monts *Iougoriens*, près des sources de *l'Ous*, rivière qui se réunit à la Petchora, dans la juridiction de Berézov. Du nord au sud-est, ils vont jusqu'aux sources de la *Losva*, de la *Priakhva* et de la *Koreva*; la première de ces rivières est un affluent de la *Sosva;* les deux autres tombent dans la *Palia*. Du sud-est au sud-ouest, ces nomades s'étendent de la *Iakchyna*, ou des iourtes de Iakchyna, situées sur la Losva, en descendant cette rivière, jusqu'au village vogoul de *Kvasova*, qui appartient au cercle de *Verkhotourie* et à l'éparchie de Tobolsk; de ce village et de la Losva, leurs limites se dirigent en remontant le long de l'*Oudyl* jusqu'à son confluent avec le ruisseau de *Tochynka*, et de là suivent les flancs de la Montagne-Noire, ainsi nommée à cause des forêts épaisses qui la couvrent, et faisant partie de l'Oural, passent entre la *Chamalar* et la *Satchourka*, deux rochers de cette chaîne, puis atteignent les rives de la *Chahartan*

se réunissent à la Solva, les sources du *Kolomka*, et l'embouchure de l'*Opénia*, et les bords du *Vagran;* ensuite le lac supérieur jusqu'au cours de la *Toura*, qui sort de cette nappe d'eau et baigne les forges de M. *Pokhodachyn*, appartenant à présent au gouvernement.

Telles sont les limites des Vogouls dans l'Oural, du côté de la Sibérie. En partant de la *Satchourka*, ils s'avancent vers le canton de Tcherdyn, en passant par les sources du *Iasva*, et suivant le cours de ce ruisseau, qui se joint à la *Vychéra*, puis parviennent aux parties hautes des montagnes et au rocher de Pomanionov, qui, d'un tems serein, se voit très-distinctement de Tcherdyn, quoiqu'il en soit éloigné d'une centaine de verst.

Du côté de l'ouest, leurs limites vont du sud-est au nord-ouest, depuis le rocher de Pomanionov, longent la Vychéra jusqu'au *Pissanoï-kamen* (rocher rempli d'écriture), sur la rive droite de cette rivière, et ensuite traversent des forêts et des marais immenses jusqu'à l'embouchure du *Bannoï*, ruisseau qui se jette dans la *Berezovka;* celle-ci porte ses eaux au *Kolva*, et celui-ci se réunit à la *Vychéra*.

Vers le nord, les limites suivent la direction du nord-est au nord-ouest, partent de Bannoï, passent par le rocher de Berezov, et atteignent le confluent du *Volosnitsa* et de la Petchera, remontent le cours de cette dernière rivière jusqu'au rocher de Poiazov, et se terminent aux campemens des Vogouls iougriens dans l'éparchie de Tobolsk.

Une description détaillée de ces limites avait été insérée dans une lettre patente octroyée jadis sur la requête des nommés *Nytchkov* et *Ivan-Jelesin*; mais cette pièce ayant été confiée, en août 1774, à un prêtre russe pour qu'il en tirât une copie, fut détruite par un incendie qui, peu de tems après, consuma la demeure de ce prêtre. Ainsi, ce que nous venons de dire sur les limites de ce peuple, est extrait d'une nouvelle lettre patente qui lui a été octroyée, sur sa requête, pour lui garantir son territoire, et qui a été rédigée en partie d'après sa déclaration, et en partie d'après ce que le prêtre se souvenait d'avoir lu dans le document brûlé.

C'est donc dans les limites indiquées que les Vogouls de Tcherdyn vivent errans, et transportent d'un lieu à un autre leurs campemens. Ceux-ci ne consistent jamais qu'en un très-petit nombre de iourtes; souvent ils en comprennent une seule, ordinairement deux à quatre, rarement cinq. Les Vogouls placent généralement ces demeures dans les forêts, quelquefois sur le bord des rivières, dans les endroits où elles sont poissonneuses; mais c'est toujours à une grande distance les unes des autres; de sorte que les plus proches sont au moins de quinze verst, et les plus éloignées le sont fréquemment de plus de soixante. Le motif des Vogouls, en ne réunissant ensemble qu'un petit nombre de iourtes, et en laissant de grands espaces entre leurs campemens, est de se procurer une chasse plus abondante, parce que le bruit qu'occasionent beaucoup d'hommes, vivant les uns près des

autres, et la fumée qui s'exhale de leurs habitations, effraient aisément et éloigne les animaux. C'est pourquoi ce peuple est très-mécontent de ce que l'on exploite des mines dans les cantons qu'il parcourt, car les usines, ainsi que les chemins ouverts pour que le transport du cuivre puisse s'effectuer par des chevaux, jusqu'au lieu où on le charge sur les bords de la Vychéra, ont causé le plus grand tort à ses moyens d'existence; et ce terrain, où autrefois le gibier était extrêmement nombreux, n'en offre plus aujourd'hui la moindre trace. C'est aussi par la même raison que les Vogouls se contentent d'une iourte carrée, sans aucun bâtiment accessoire, à l'exception d'une espèce de vestibule devant la porte d'entrée. Ces iourtes n'ont ni fenêtres, ni poêles; il y a près de l'entrée une cheminée en argile, au-dessus de laquelle s'élève un tuyau fait en branchages entrelacées, enduit de terre en dedans et en dehors, et qui a la forme du manteau de la fournaise des fondeurs de fer: il est arrondi par en haut, et fixé dans le toit de la cabane, qui est en même tems le plafond de la chambre; en hiver, pour qu'il maintienne bien la chaleur, on le couvre extérieurement d'une pierre.

La iourte ne reçoit qu'une petite portion de la lumière du jour, par un trou pratiqué dans le milieu du toit; en été on le laisse ouvert, en hiver on le ferme avec un morceau de glace. Les bancs qui leur tiennent lieu de lit sont, comme chez les Tatares, attachés au mur; en guise de table, ils font usage de gros blocs de bois entièrement bruts, comme on voit dans les ateliers

de menuisiers. Comme ils ne revêtent leurs iourtes que d'une paroi, ils doivent naturellement les chauffer très-souvent en hiver. Pour cuire du pain, dont pourtant ils ne mangent pas souvent, ils ont ordinairement dans leurs cours des fours en terre. Les riches, et ceux qui ont appris quelque chose des Russes, suivent cet usage ; ils ont aussi, pour faire leur bierre, des huttes d'une chambre dans lesquelles ils n'habitent ni en été, ni en hiver, et, qu'en conséquence ils abandonnent entièrement à la saleté et à la fumée. Dans quelques campemens, on trouve aussi des bains, et chez les plus aisés, des parcs fermés de haies pour le bétail; mais cela est très-rare. Pour enfermer les fusils, les arcs, les flèches, les filets, les souliers à neige, et d'autres objets, la plupart des chefs de famille ont, à une certaine distance de leur iourte, une cabane érigée sur quatre pieux, à laquelle on monte par une échelle. Avant d'embrasser le christianisme, ils abandonnaient à l'instant la iourte dans laquelle quelqu'un de la famille était mort, et, en attendant qu'ils en eussent construit une nouvelle, ils se retiraient dans une voisine. Aujourd'hui cet usage n'est plus observé que par ceux à qui une grande aisance permet d'être les conservateurs des anciennes coutumes. Mais la religion que les Vogouls ont embrassée ne les a pas fait renoncer à la vie nomade; quand ils s'aperçoivent qu'un territoire ne leur procure plus des animaux en quantité suffisante, ils démolissent leurs iourtes et s'en vont ailleurs.

On ne peut pas fixer avec précision l'époque de

l'arrivée de ce peuple dans le territoire qu'il occupe actuellement. Ils ont toujours été très-pauvres, et le sont encore; ils étaient totalement étrangers aux sciences; ils ne connaissaient pas l'écriture, ils l'ignorent même actuellement. Toutefois des vieillards vogouls m'ont assuré « qu'il s'est déjà écoulé plu-» sieurs siècles depuis le tems qu'ils errent dans » ces cantons, avec leurs voisins les Ostiaks. » On peut donc, avec beaucoup de raison, les compter parmi les anciens peuples de la Sibérie. Voici les faits qui prouvent que les Vogouls habitent depuis plus de trois cents ans sur les terres de la Russie, et sont connus dans le district de Tcherdyn, de même que dans toute l'étendue du gouvernement de Perm. D'abord, un passage des chroniques généalogiques de la Russie est ainsi conçu : « l'an 7007, le grand-duc » Ivan-Vasslievitch envoya, dans le pays d'*Ougor,* » son armée contre les *Gougoulitses* (Vogouls): leurs » villes et leurs terres furent prises; leurs princes fu-» rent vaincus et faits prisonniers, et conduits à Mos-» cou. Les troupes défirent le reste des Ougoriens et des » Gougoulitses, et revinrent toutes bien portantes vers » le grand-duc. »

2° l'an 7062, depuis Adam, et 1553 de la naissance de J.-C., le 26 décembre, le seigneur tzar et grand-duc accorda aux bourgeois de la ville de Tcherdyn, et à tous les habitans de la contrée de Perm, une lettre patente écrite sur parchemin, et qui est encore conservée avec beaucoup de soin dans les archives du magistrat de la ville de Tcherdyn comme un an-

cien document très-remarquable, et digne de toute considération. Cette lettre fut octroyée pour la seconde fois sous cette date, aux Tcherdyniens ; par le grand-duc, à l'humble requête de Danilka et de Grichka-Ivanov, au nom de toute la ville et des habitans de la campagne, parce que celle qui leur avait été donnée le 30 avril 7061, dans l'église de Varlaam le Thaumaturge, où elle était conservée, avait été brûlée. Cette première lettre doit leur avoir été donnée dans la première année du règne de ce prince, car il avait commencé en 7042, depuis Adam, ou 1533 de J.-C. Dans ce document curieux, il est fait mention du peuple vogoul en trois endroits. D'abord, dans les injonctions adressées aux Permiens, pour leur permettre de marier leurs filles aux Vologdiens, aux Oustiougs ou aux Viatkiens. Voici ce qui est dit des Vogouls : « Mais si un Vogouliatine vient à Perm » pour trafiquer ou traiter de tout autre affaire, il » se présentera avec son *tioun* chez le gouverneur. » S'il ne remplit pas cette obligation, il est défendu » à tout Permien, ou Ousolien de trafiquer avec » lui, ou de le recevoir dans sa maison ; quant au » Vougouliatine qui n'a pas averti, et que l'on chas- » sera, le gouverneur doit, d'après cet ordre, lui » prendre deux cents peaux de petit-gris, et si celui- » ci ne veut pas donner les peaux, il sera exigé pour » chacune un *dènghé* (deux copek). »

Secondement, dans les instructions adressées au desiatilnik, sur ce qu'il doit exiger des célibataires et des veuves pour le timbre et l'inscription, il est de

nouveau fait mention des Vogouls : « Les Permiens » m'ont supplié humblement, moi, tzar et grand-duc, » de considérer que la personne qui remplit les fonc- » tions de notre gouverneur à Perm, et qui reçoit de » nous des appointemens, envoie aussi ses gens au *Vo-* » *lok-Toumanskoi*, et chez les Vogouls, avec toutes » sortes de marchandises, pour y trafiquer ; et quand » les gens du gouverneur font le commerce dans ces » lieux, et quand ensuite des Permiens y viennent » aussi, les gens du gouverneur ne veulent pas leur » permettre à trafiquer, avant qu'eux-mêmes se soient » défaits de toutes leurs marchandises ; et il résulte » de cela un grand désavantage pour les Permiens : » et de même dans les pêches des Permiens, les » gens du gouverneur viennent y prendre part ; en » conséquence, Nous, Ivan Vassilievitch, tzar et grand- » duc de tous les Russes, nous accordons gracieuse- » ment aux Permiens, que celui qui sera notre » gouverneur à Perm, dans leur pays, ne pourra pas » envoyer ses gens avec des marchandises permiennes » dans les possessions des Permiens, ni à Volok- » Toumanskoï, ni chez les Vogouls, ni à la Silva, » ni se mêler en quoi que ce soit de la pêche des » Permiens. »

Troisièmement, dans la concession faite aux habitans de la Grande-Permie, de Tcherdyn et d'Usolie (Solikamsk), dans la défense qu'à l'exception de ceux d'*Oustioug*, des habitans des bords du *Vytchégda*, et des *Viatkiens*, personne des autres villes ne peut aller dans la Grande-Permie pour y trafiquer, enfin,

dans la permission de pouvoir, avec leurs marchandises, se transporter où ils voudraient, il est fait mention des Vogouls, comme d'une des peuplades chez lesquelles on pouvait aller avec des marchandises.

Il est donc évident, d'après ces lettres patentes, et d'après les chroniques, que, dans ces tems, on ne parlait des Vogouls que comme d'un peuple connu depuis une époque reculée, que bien antérieurement à la période dont il est question, et depuis des siècles, il s'était établi dans les mêmes lieux où il vit encore nomade : les Vogouls partagent également cette opinion, qui est conforme aux traditions que leurs ancêtres leur ont transmises.

Ils divisent le tems en années, qu'ils ne comptent, de même que les nombres en général, que jusqu'à mille; et, pour exprimer cette quantité dans leur langue, ils ont emprunté le mot russe *tysiatcha*, qui sert à la désigner. Ils partagent l'année en deux saisons, l'été et l'hiver; et, comme nous, en douze mois; le premier, chez eux, est novembre, parce que c'est alors qu'ils commencent à partir pour la grande chasse. Ils font usage des noms russes pour indiquer les jours de la semaine. Il préfèrent de beaucoup l'hiver à l'été, parce qu'ils lui sont redevables de ce qui leur est nécessaire pour leur entretien et celui de leur famille. Ce n'est qu'avec le produit de leur chasse d'hiver qu'ils peuvent payer leur yassak, et, par la vente ou l'échange de ce qu'ils ont pris, espérer de se procurer du pain, des vêtemens, tous les outils dont ils ont besoin, et presque tous leurs moyens

d'existence pour le reste de l'année. En été, ils ne prennent que du poisson et des oiseaux, et un très-petit nombre d'élans et de rennes; dans cette saison, ce n'est que quand il vente ou quand le tems est frais, qu'ils peuvent sortir et se livrer à leurs occupations. Dans les jours chauds, ils sont obligés de chercher dans leurs iourtes un abri contre les moucherons et les cousins; ils restent renfermés au milieu d'une fumée suffocante, quand ils ont quelque provision pour apaiser leur faim; si les moucherons et les cousins les y tourmentent trop, ils s'enveloppent de couvertures de toile de la tête aux pieds.

En réunissant toutes les tribus de ce peuple qui sont éparses dans divers cantons de la Sibérie, on voit qu'elles sont assez considérables tant par le nombre des individus dont l'ensemble se compose, que par l'étendue du territoire dans lequel il vit errant. Il se divise en *tribu de Berézov*, ainsi nommée de la ville de *Berézov*; en *tribu de Iougra*, qui tire son nom des monts *Iougriens*; en *tribu de Pelym*, qui doit le sien à la rivière de *Pelym*; et en celle de *Verkhotouria* ou *Sagaï*. Quelques Vogouls de cette dernière relèvent de la juridiction des villes de Verkhotouria et de Pelym, mais la plupart appartiennent à celle de Berézov; pour les affaires ecclésiastiques, tous sont soumis à l'éparchie de Tobolsk.

Je ne m'occupe ici que de ceux qui errent dans le cercle de Tcherdyn, et qui dépendent de l'éparchie de Viatka; ils ne sont pas nombreux. D'après les registres de l'église du village de *Goverlivskoï* sur

lesquels ils sont inscrits, leur nombre, en 1785, ne se montait qu'à soixante-sept hommes et quarante-quatre femmes; en tout, par conséquent, à cent onze individus qui composent neuf familles. Celles-ci sont tellement alliées entre elles par des mariages réciproques, qu'aujourd'hui les hommes sont obligés d'aller chercher leurs femmes dans les tribus de *Verkhotouria*, ou de celle de *Iougra*.

Ces familles vivent en partie sur la Vychéra, en partie sur la Losva; les premières à-peu-près à deux cent vingt verst de Tcherdyn, et à quatre-vingt-dix du dernier village russe; les plus éloignées peuvent bien être à cinq cents verst de Tcherdyn, elles n'ont en général que trois campemens dont deux sont composés de trois iourtes, et une en comprend deux.

Les autres familles habitant sur la Losva, dans les campemens formés de deux iourtes et même d'une seule, sont à une distance bien plus grande; leurs premières iourtes sont certainement à trois cents verst de distance des plus éloignées, sur la Vychéra, et celles-ci sont encore à cent cinquante verst plus loin. Le prêtre qui a le soin des nouveaux chrétiens est ainsi toujours obligé de faire un voyage pénible; pour aller en hiver de la Vychéra à la Losva, il ne peut avancer qu'avec le secours de souliers à neige, et rarement il peut revoir sa famille avant six semaines d'absence.

Les Vogouls vivent dans la plus parfaite égalité; il n'y a chez eux ni noblesse, ni princes. Ils élisent annuellement parmi eux un *sotnik* (centenier);

le choix tombe ordinairement sur celui qui comprend le mieux le russe, et qui d'ailleurs est le plus agile ; mais son autorité se borne à recueillir le yassak, et à le porter à Tcherdyn. Ils portent leurs difficultés et leurs querelles au tribunal urbain de Tcherdyn, en première instance.

La physionomie des Vogouls diffère beaucoup de celle des Russes, de sorte qu'on peut aisément les distinguer au milieu d'une foule nombreuse de paysans de cette nation ; et qu'il faut les reconnaître comme issus ou rapprochés des autres peuplades sauvages de l'Asie ; quelques-uns ressemblent beaucoup aux Kalmuks, d'autres aux Votiaks ou aux Permiens, et leur langue offre une grande quantité de mots qui ont de l'analogie avec celle de ces peuples. Ils ont le regard sombre, les cheveux ordinairement noirs ou bruns rougeâtre, ils les coupent tout autour de la tête, et quelques-uns, notamment les sotnik, se rasent la barbe ; ils sont de taille médiocre ; beaucoup sont petits. Les femmes et les filles ne sont certainement pas laides, mais il faut ne pas faire attention à leurs yeux petits et presque fermés ; elles laissent leurs cheveux dans toute leur longueur, et ne les disposent pas en tresse, elles se contentent de les couvrir d'un mouchoir.

Les facultés intellectuelles des Vogouls sont aussi bornées que leur ignorance est grande ; un trompeur a beau jeu avec eux ; en revanche ils méritent des éloges pour leur caractère laborieux et pour leur humanité ; leurs enfans n'ont d'autre divertissement

que celui de s'exercer à tirer de l'arc et à courir aveo des souliers à neige ; on rencontre constamment les adultes occupés à chasser ou à pêcher ; aussi deviennent-ils des arehers très-habiles et si prompts à la course, que dès qu'ils ont trouvé la trace d'un animal, il leur échappe rarement ; mais si tous leurs efforts sont inutiles, si leur chasse ne leur produit absolument rien, alors ils finissent par se trouver entièrement dépourvus de provisions ; elles consistent, surtout pour ceux qui sont très-éloignés des villages russes, et sont séparés par des montagnes, en chair d'élan, de renne, de lièvre, etc. ; de sorte qu'ils courent le risque, ainsi que leurs familles, de souffrir cruellement de la faim ; l'égalité de conditton et la communauté des biens qui règne chez eux, contribue encore à cet inconvénient ; ceux qui n'ont rien s'empressent d'aller sans scrupule à la iourte dont les propriétaires ont été plus heureux à la chasse, et les aident à en consommer une partie sans en tenir aucun compte, comme s'ils avaient pris une part active à la chasse et à la prise du gibier. Cette manière de partager ainsi ses provisions sans compter, est causée assez souvent par le besoin ; mais celui qui l'éprouve n'est pas toujours sûr de trouver ce qu'il désire. Fréquemment la disette est générale, alors ces pauvres gens sont obligés pendant plusieurs jours de faire les plus grands efforts pour supporter la faim ; mais cette nécessité provient généralement de ce qu'ils aiment à jouir de ce qu'ils ont. C'est une chose réellement curieuse de voir

manger un Vogoul; il tire à-peu-près la moitié du gibier dont la marmite bouillante est remplie, le porte sans autre préparation avec sa main gauche à sa bouche qu'il tient toute grande ouverte et où ses dents aiguës l'aident à en faire entrer autant qu'elle en peut contenir; c'est alors que la main droite armée d'un couteau vient à son secours; ils mangent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, ou que l'estomac ne puisse plus absolument rien recevoir; malheureusement le premier cas arrive plus souvent que le second.

Les Vogouls sont également de très-grands buveurs; hommes, femmes, enfans, même ceux de l'âge le plus tendre, aiment à l'excès l'eau-de-vie. Quand un paysan russe leur en apporte un peu, ils sont aussitôt disposés à lui donner en échange, sans la moindre réflexion, non-seulement leur provision de vivres, mais aussi tout ce qu'ils peuvent trouver dans leur maison. Les russes du voisinage pourraient certainement tirer grand profit de cette faiblesse, s'ils n'en étaient empêchés en partie par l'éloignement extrême, en partie, et surtout par les hautes montagnes qu'ils sont obligés de passer, pour apporter une quantité considérable de cette liqueur; d'ailleurs, ils ne peuvent en traîner qu'un peu en hiver sur la neige, car en été il n'est pas possible même au paysan accoutumé à ces courses, de traverser les rochers de l'Oural, pour arriver chez les Vogouls qui habitent de l'autre côté de ces montagnes. Ainsi, considéré dans son ensemble, le caractère de

Ivrognes

ce peuple n'offre rien de beau, ses mœurs sont grossières et sauvages, et il paraît avoir bien plus de penchant pour le vice que pour la vertu.

Les hommes sont vêtus comme les paysans russes, tantôt de vieux habits achetés tels, tantôt de neufs faits exprès; les femmes sont habillées à-peu-près comme celles des Votiakes, mais quelques-unes ont déjà adopté le *saraphan*: c'est l'ancien habit des femmes russes; il consiste en une robe étroite faite d'une seule pièce, et descendant jusqu'aux talons, elle a des ouvertures pour passer les bras, mais n'a pas de manches; elle est boutonnée par devant et garnie de cordons ou de tresses; l'étoffe de la robe varie, suivant la richesse ou la vanité de celle qui en fait usage, tantôt elle est de la soie la plus riche, tantôt de l'étoffe de laine la plus chétive; on remarque la même différence produite par les mêmes causes dans les boutons, qui sont ou d'or, ou d'argent, ou de cuivre, etc.

Les Vogouls des deux sexes ont des habits pour les jours ordinaires, et d'autres pour les jours de fêtes. Ces derniers sont, pour les hommes, de drap étranger d'assez bonne qualité, ou de soieries de la Chine. Les femmes se parent les jours de fête, de longues robes de dessous en drap fin, de couleur rouge, bleue ou verte; du collet pendent deux rabats, l'un par devant, l'autre par derrière, ornés chacun de grains de verroterie, et garnies de clochettes à leur extrémité; l'ourlet inférieur de cette robe est décoré d'une bordure de petits boutons de fer-blanc; les

femmes vogoules ont la coiffure et la chaussure des Votiakines, mais au lieu de souliers d'écorce d'arbre, elles en portent de peau de renne ou d'élan, attachés au-dessus du pied par des courroies de même matière, et terminés en avant comme les souliers à neige, par des pointes saillantes; dans leur langue, ils portent le nom de *tochnar*. Pour se faire des chemises et d'autres choses de ce genre, elles achètent de la toile de Russie, ou bien se fabriquent des tissus en fil d'ortie; elles cueillent en septembre de grandes quantités de cette plante, et lui font subir une préparation semblable à celle que l'on donne en Russie au chanvre et au lin. Elles regardent cette toile de fil d'ortie comme un don précieux du ciel: et c'est avec raison, car il s'offre en quelque sorte de lui-même à leurs mains dans leurs forêts, où il croît abondamment.

Quant au reste de leur économie domestique, les Vogouls riches, et notamment ceux qui demeurent le plus près des Russes, commencent à élever près de leurs iourtes une ou deux vaches; mais ils n'ont aucune autre espèce d'animal domestique tel que renne, chèvre, etc. Leur principale nourriture consiste en gibier, en chair d'élan et de renne, et en oiseaux tels que canards sauvages, perdrix et gelinotes; communément ils les font cuire, mais souvent aussi ils les mangent crus. Quelquefois ils achètent des marchands de Teherdyn de la farine de seigle et d'orge que ceux-ci apportent à leurs iourtes dans des navires qui remontent la Vychèra; mais

les femmes Vogouls n'ont pas encore appris à faire du pain avec cette farine ; elles en mêlent de tems en tems avec le bouillon en en jetant deux ou trois poignées dans la marmite où cuisent les viandes ; ou bien elles en font une pâte qui leur sert à préparer du *braga*, c'est une boisson que l'on extrait ordinairement du millet ; on le fait cuire jusqu'à consistance de bouillie que l'on met dans un vaisseau avec un peu de drèche, et on l'agite, on le couvre et on laisse ce mélange fermenter quelque tems ; ensuite on verse dessus de l'eau chaude, on y ajoute du houblon et du marc, et on produit ainsi une nouvelle fermentation; quelquefois on y fait aussi entrer du miel.

Les Vogouls, avant leur conversion au christianisme, mangeaient toutes sortes d'animaux tels que loups, renards, ours, gloutons, castors, loutres, zibelines, écureuils, etc., et toutes les espèces d'oiseaux ; enfin même des charognes. A présent ils abhorrent les chairs corrompues, et ils ne se nourissent d'animaux impurs que dans les cas de la nécessité la plus pressante, quand ils ne peuvent plus rien trouver chez leurs voisins. Quand ils reçoivent leur prêtre, ou en général un Russe, ils font tous leurs efforts pour observer la propreté la plus scrupuleuse, et s'abstiennent principalement, en présence de ces hôtes, de tous les animaux impurs dont il vient d'être fait mention.

A la naissance d'un enfant, ils ne pratiquent pas des usages particuliers. Une espèce de sage-femme a soin de tenir la mère et l'enfant bien nets. Le père

ou bien un des commensaux donne à l'enfant, indépendamment de son nom propre, un surnom par lequel il est désigné fréquemment toute sa vie. Un marchand ou un paysan russe qui arrive le premier chez la famille impose à l'enfant un prénom; les parens ne le lui donnent jamais, quand même il aurait déjà un an et plus. Le jour de l'imposition solennelle du prénom, on se régale abondamment de bruga; et quand on le peut, d'eau-de-vie dont on fait boire copieusement au paysan qui donne le nom, et duquel ordinairement la liqueur a été achetée; cependant aujourd'hui c'est ordinairement le prêtre qui, dans sa visite annuelle donne à tous les enfans nés depuis la dernière, un prénom tiré du martyrologe, et récite à cette occasion les prières prescrites par la liturgie; néanmoins le surnom reste toujours en usage. Voici quelques noms vogouls, 1°. d'hommes : *Kenia*, *Kouksa*, *Tchaktchia*, *Sertchik*, *Ianas*, *Bakhteïar*, *Tochomko*, *Touiko*, *Lioubimko*, *Rakich*, *Tchoump*, etc. — 2°. de femmes : *Pirva*, *Tchidar*, *Souipa*, *Omir*, *Lioulyaïouk*, etc.

Les Vogouls, même avant d'embrasser le christianisme, avaient égard, quand ils se mariaient, à différens degrés de parenté; un frère n'épousait pas sa sœur, mais un oncle prenait sa nièce pour femme; un cousin germain sa cousine, et un beau-frère la veuve de son frère. La demande en mariage se fait par les parens, ou bien par l'homme qui désire épouser une fille, surtout s'il est âgé; la dot de la fille s'élève,

noms

suivant les facultés des parens, de 20 à 80 roubles. Les cérémonies du mariage étaient fort simples ; le futur était amené à la iourte de sa prétendue, on mangeait et on buvait copieusement, on jouait de la *balalaïka* (espèce de petite guitare russe), et de la *domra*, et les jeunes gens dansaient entr'eux devant la iourte, sans observer d'autre mesure que celle que marquait de tems en tems la joie qui faisait frapper des mains. On passait trois et même quatre jours à se divertir ainsi ; aujourd'hui les Vogouls font bénir leur mariage à l'église de leur village.

A la mort d'un Vogoul, on le revêt d'un de ses habits, on lui passe un anneau au doigt, et on le porte au lieu de sa sépulture ; tous ses parens et ses voisins forment le convoi ; on enterre avec lui tous les meubles et les objets dont il s'est servi ; son arc, ses flèches, sa marmite, ses écuelles, ses cuillers, ses ustensiles de cuisine, et surtout la corne où il renfermait son tabac, chose que tous les Vogouls sans distinction de sexe, aiment passionnément, enfin un de ses meilleurs habits ; le tombeau est toujours dans une forêt, et à une certaine distance de la iourte. Dès que le mort est enterré, ils font un repas funèbre en son honneur ; ils préparent d'avance une aussi grande quantité de mets et de boisson qu'ils peuvent se la procurer, vont avec une partie devant la iourte du défunt, tournent le visage à l'ouest, s'inclinent profondément, et jettent à gauche derrière eux tout ce qu'ils ont apporté, mais la quantité n'en

est pas considérable ; ensuite ils retournent à leur iourte, et mangent jusqu'au dernier morceau le reste des provisions.

Quant à leurs connaissances religieuses, elles ne vont pas loin ; ils disent pourtant qu'il y a un Dieu, qu'il habite dans le ciel, et qu'il voit ce qui se passe sur la terre, qu'il punit par toutes sortes de malheurs les hommes qui font le mal, et qu'il accorde au contraire toutes sortes de succès à ceux qui cherchent à lui être agréables, qui lui adressent des prières ferventes, et lui portent des offrandes, qui n'offensent pas leur prochain et ne lui dérobent rien, qui ne se querellent pas, qui ne tuent personne, et qui surtout ne mènent pas une vie dissolue, car ils regardent l'impureté et principalement tout excès de libertinage pour un si grand vice, qu'ils ont une horreur extrême seulement d'en entendre parler, et ils assurent que l'on n'en voit jamais d'exemples chez eux, ou du moins qu'il est très-rare qu'ils se déshonorent par un crime si honteux.

Les Vogouls croient aussi que l'homme a une ame, mais ils n'ont sur l'ame, non plus que sur la résurrection des morts, le jugement dernier, l'enfer, le royaume des cieux, que les idées qu'ils ont acquises depuis leur baptême. Leur imagination remplit l'eau et les forêts de diables auxquels ils attribuent la puissance de faire beaucoup de mal. Ce sont eux qui font noyer leurs chiens quand ils passent une rivière à la nage, qui surprennent leurs femmes dans les fo-

rêts et les enlèvent ; aussi ont-ils une crainte sincère de ces malins esprits.

Avant leur conversion, ils présentaient à certaines époques des offrandes à des idoles en bois placées dans des temples construits de planches, dans les lieux les plus reculés d'une forêt. Comme ils n'espéraient pas une autre vie après celle-ci et n'en avaient même aucune idée, les prières qu'ils faisaient en apportant ces offrandes ne concernaient que leurs avantages temporels. Leur prêtre, nommé dans leur langue *Kotchaep*, prononçait sa prière en levant les yeux et les mains vers le ciel, et suppliait Dieu d'accorder à ceux qui avaient apporté l'offrande, la santé, un accouchement heureux, une bonne chasse, une pêche abondante, et autres choses semblables.

Les Vogouls offraient aussi à leurs Dieux, pour les vêtir, des peaux de zibeline, de rennes et d'élans, et suspendaient dans les temples des habits de drap ou d'étoffe de soie de la Chine et des pendans d'oreille en argent. Après un laps de deux ou trois ans, ils reprenaient ces objets comme des présens, et les conservaient soigneusement dans leurs iourtes comme des choses sacrées. Ces offrandes ne se faisaient jamais par plusieurs villages en commun, elles n'étaient apportées que par les habitans d'une iourte ou de deux au plus, et se répétaient deux à trois fois par an.

Les Vogouls s'approchaient graduellement du christianisme, soit par leurs fréquens voyages à Tcherdyn

pour y payer leur iasak, ce qui leur procurait l'occasion de voir le service divin des chrétiens, soit par les entretiens des paysans et des marchands russes qui, en leur apportant des marchandises et des vivres, leur parlaient de la religion chrétienne; mais tout cela n'eut peut-être rien produit sans les efforts et le zèle de *Mikhaïl Evstakheïevitch Phinitskoï*, voïvode de Tcherdyn. Il vivait encore en 1787, était parvenu à un âge très-avancé, et avait perdu la vue; il demeurait à Viatka chez son fils. Sous les auspices et avec l'appui de *Job Tourematchev*, abbé du monastère de *Bogoslovsk*, à Tcherdyn, il s'occupa de la conversion des Vogouls avec tant d'ardeur et de persévérance, que tout ce peuple se fit instruire de la religion chrétienne; ensuite l'abbé les baptisa tous dans la Vychéra le 2 et le 3 septembre 1757, leur distribua l'eucharistie, et bénit solennellement leurs mariages suivant les rites de l'église grecque. Bientôt on construisit pour eux l'église de la Sainte-Trinité dont il a été question plus haut; ils y viennent dans leurs petits canots, principalement à la fête de la Pentecôte, avec leurs femmes et leurs enfans, et restent pendant trois jours dans la prairie voisine où ils établissent leurs ménages pour tout ce tems.

DESCRIPTION DU CAUCASE

ET DES PAYS QUI AVOISINENT LA MER NOIRE ET LA MER CASPIENNE.

Traduit de l'arabe de MASSOUDI (1), qui écrivait en 943 de notre ère.

LE mont des *Kaïtakh* جبل القتخ (2) est une haute

---

(1) Je dois la communication du texte arabe de ce morceau des *Mouroudj-al-dhahab*, à la bienveillance de M. le baron *Silvestre de Sacy*. Ce savant illustre eut la bonté de me le faire parvenir à Berlin en 1812. Je le communiquai alors à feu M. *de Diez*, qui en fit faire une traduction allemande par M. le docteur *Habicht*, de Breslau. Cette traduction ne fut revue que très-légèrement sur l'original, qui bientôt après fut égaré par M. de Diez : elle fut imprimée en 1814, pendant mon absence de Berlin ; à la suite de mon écrit sur l'agrandissement de la Russie du côté de la Perse. Il s'est trouvé que cette version était généralement peu exacte, et M. Fræhn de Saint-Pétersbourg l'a remarqué à plusieurs reprises ; j'ai donc cru nécessaire de donner une nouvelle traduction, faite avec soin et accompagnée de notes explicatives. Le titre du chapitre de Massoudi qu'on va lire, est : ذكر جبل القتخ واخبار الامم من اللان والخزر وانواع من الترك والبلغر واخبار باب الابواب ومن حولهم من الملوك الامم. Du mont Caucase, et Notices sur les peuples de *Lan* (Allan), de *Khazar*, les tribus des *Turcs*, et les *Boulghar* ; avec l'histoire de *Bab-ul-abvâb* (Derbend), et les changemens qui y ont eu lieu avec les princes et les peuples.

La publication de ce morceau et des notes qui l'accompagnent, peut servir à rectifier les fautes nombreuses de la dissertation de M. Rassmussen, sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie dans le moyen âge, dont une traduction française a été insérée dans les V et VI volumes du *Journal Asiatique*.

(2) Ce nom se trouve écrit dans l'original arabe جبل القبخ

chaîne de montagnes; il s'étend sur un terrain très-vaste, et contient plusieurs royaumes et peuplades. Il est habité par soixante-douze nations, dont chacune a son roi et parle une langue différente de celles de ses voisins. Cette montagne est remplie de vallées et de gorges, dans une desquelles se trouve *Bab-ul-abvâb* باب الابواب, ou la Porte des portes. Elle fut construite par *Khosrou Anouchirvân*, qui y fit élever un mur, et le prolongea dans la mer à la distance d'un mille; il faisait la frontière depuis la *mer des Khazâr* (بحر الخزر) jusqu'aux cimes les plus élevées du Caucase; ce mur traversait les rochers et les précipices, et s'étendait sur une longueur de quarante parasanges jusqu'au fort appelé طبرستان *Thabaristân* (1). De trois milles en trois milles, plus ou moins, d'après la nature du terrain. *Anouchirvân* y fit

---

Djebal ul Kabakh, chez d'autres géographes arabes جبل القنج *Djebal ul Kandj*, et جبل الفتح *Djebal al Fatah*. Aboulfeda nous a conservé la véritable orthographe de ce mot, c'est جبل قيتق *Djebal ul Kaïtak*, montagne des Kaïtak, peuple d'origine turque, qui habite entre le Caucase et la mer Caspienne. Leur nom s'écrit aussi قيتخ *Kaïtakh*, et c'est cette manière d'écrire qui a occasioné l'orthographe erronée dans Massoudi et autres livres arabes.

(1) *Thabaristân* est, chez Massoudi et chez d'autres écrivains arabes une faute reçue pour طبسران *Thabasserân*; nom d'un ancien fort et d'une province du Daghestân, nommée aussi طبرسران *Thaberserân* par les Persans. Kl.

placer des portes de fer (*). A chacune de ces portes, il posta en dedans de la muraille un certain nombre de troupes chargées de garder la porte et la partie de la muraille voisine; il fit cela pour empêcher les incursions des peuples qui habitaient près de cette montagne, tels que les *Khazar*, les *Alan* (1), les tribus des *Turcs*, les *Serir* et autres hordes d'infidèles.

La longueur du Caucase est de soixante journées et plus; ses environs sont habités par plusieurs

---

(*) *Chérif Edrissi* (qui écrivit avant 1153 de J.-C.), donne l'énumération suivante des *portes* ou *défilés* (الابواب *al Abvâb*), *fortifiés et fermés* par lesquels on passait la chaîne orientale du Caucase (جبل القبق).

باب صول la porte de *Tsoul*;
باب اللان la porte d'*Allan*;
باب الساپران la porte des *Sairân*;
باب لازنه la porte de *Lasinah*;
باب مازقه la porte de *Masekah*;
باب سجسجي la porte de *Sedjesdji*;
باب صاحب السرير la porte du *Seigneur du Trône*;
باب قيلان شاه la porte de *K'ilan-chah*;
باب كارويان la porte de *Karouïan*;
باب طبرساسينه la porte de *Thabersasinah*;
باب ابران شاه la porte d'*Abrân-chah*;
باب ليان شاه la porte de *Lian-chah*.

(1) D'après le texte, il faudrait lire des *Lân*, car l'*al* qui précède ce mot n'est que l'article arabe; cependant le nom de ce peuple est *Allan*; les auteurs arabes ont rejeté un *al* pour éviter la cacophonie *al Allan*. KL.

peuplades dont le nombre n'est connu qu'à Dieu. Une de ses chaînes s'étend jusqu'à la mer des *Khazar*, dans le voisinage de *Bab-ul-abvâb*, une autre va jusqu'au *Palus-Mœotis* (مانطس), dont il a déjà été question dans cet ouvrage, et auquel se joint le détroit de Constantinople. Sur le bord de cette mer est située *Trébizonde* (طربزنك) ; dans cette ville se tiennent tous les ans des foires, auxquelles viennent en foule les négocians des moslemin, de la Grèce, de l'Arménie, du pays de *Kechek* كشك (1), et autres.

Après que Anouchirvân eut achevé la ville connue sous le nom de *Bab-ul-abvâb*, et la muraille qui passait par la terre, la mer et les monts, il y fixa plusieurs colonies de peuples, qu'il fit gouverner par des rois ; il imposa à ceux-ci des tributs, assigna à chacun d'eux son rang et son titre, et fixa ses limites, de la même manière que *Ardechir*, *fils de Bâbek* (اردشير بن بابك) avait fait, en établissant des princes dans le Khorassân. Parmi les rois qu'*Anouchirvân* avait installés, un portait le titre de *Chirvân châh*, de la province de *Chirvân* شيروان, sur laquelle il régna, et qui est limitrophe des terres de l'islam,

(1) Les *Kechek* sont les *Tcherkess*, ou *Circassiens*, qui portent encore aujourd'hui le nom de *Kazakh* chez leurs voisins. Constantin porphyrogènete appelle leur pays *Kazakhia* ; et les Mingreliens donnent aux princes tcherkesses le nom de *Kazakh mephé*, rois des Kazakh. Déjà *Ibn al Vardi* parle avec admiration de la beauté des femmes des *Kechek*, et on sait que les Circassiennes font encore aujourd'hui les délices des harems musulmans. KL.

du côté de la ville de *Barda'ah* بردعه. Cependant aujourd'hui, dans l'an 332 (de l'Hégire, ou 943 de notre ère), son royaume est déjà si grand, qu'il faut presque un mois pour le traverser, car il l'a étendu en s'emparant de plusieurs cantons voisins, qui n'avaient pas été donnés (à ses ancêtres) par Anouchirvân. Le roi actuel de ce pays est musulman et s'apelle *Mohammed* fils de *Iezid*. Il descend indubitablement de *Bahram djour*, بهرام جور (1). Le roi de *Serir*

(1) On trouve la notice suivante sur la dynastie postérieure des *Rois de Chirvân*, dans la grande histoire universelle, écrite en persan, sous le titre de تاریخ هیدری, ou *Chronique de Haïder*; elle fut composée dans la première moitié du XVIIe siècle :

ذکر حکام شیروان

Des Rois de Chirvân.

On dit qu'ils descendent d'*Anouchirvân*; le premier de leur famille fut کاووس, *Kâvous* fils de *Keikobad*. Il régna long-tems et fut puissant en 774 (1372 de J.-C.). Son fils هوشنگ *Houcheng* lui succéda; il fut contemporain du *Sulthân Ahmed Djalaïr* et de *Hussein*, frère de ce dernier. Le sultan *Ahmed* chassé par *Adel-aka*, se sauva chez Houcheng; chez lequel il trouva un asile, et qui intercéda pour rétablir la paix entre Ahhmed et Adel. Après lui, ce pays fut gouverné par شیخ ابرهیم *Cheikh Ibrahim*, fils de Mohammed: Il était dans les bonnes grâces du *Sah'eb Kerân* (Timour), et fut dans la plupart des batailles son compagnon d'armes. Il mourut en 820 (1417). Son fils سلطان خلیل, *Sulthan Khalil* mit après lui la couronne de la puissance sur sa tête; son nom contient l'année de son avénement au trône (savoir: س 60, ل 30, ط 9, ا 1, ن 50, خ 600, ل 30, ی 10, ل 30, en tout 820, qui fut l'année de

ملك السرير est de la même origine aussi bien que le prince de Khorassân, qui à présent est *Ismaël, fils d'Ahmed*. Toutes ces généalogies sont incontestables. Mohammed ben Iezid de Chirvân devint le maître de *Bab-ul-abvâb*, après la mort de son beau-père. Ce fut *Abdul melik fils de Hechâm*, un descendant de ceux qui défendirent le prophète à

---

l'hégire). Il vivait aussi en bonne intelligence avec la famille du Sah'eb Kerân. C'est pour cette raison qu'il fut attaqué par *Iskender*, fils de Kara Ioussouf, qui avait subjugué le royaume d'Adzarbaidjân. Iskender pilla presque tout le pays de Chirvân, et retourna dans ses états. Ce malheur arriva en 831 (1427 de notre ère). Après la retraite de l'ennemi, Khalil revint dans le Chirvân; à cette époque, son frère *Kaï Kobad* machinait des complots contre lui; mais l'amitié que *Mirza Châh Rokh* (qui régna en Perse de 1408 à 1447) portait à Khalil, l'empêcha d'exécuter ses desseins. Khalil donna le signal du départ de ce monde en 867 (1462); il eut pour successeur son fils فرخ يسار *Ferroukh ïessar*, qui portait aussi le nom de *Chirvân châh*. Sous son règne, le *Sulthan Abou saïd* alla dans le *Karabâgh* pour y passer l'hiver. Au commencement *Ferroukh ïessar* montra son attachement au sulthan; plus tard il s'éleva entr'eux une querelle excitée par l'Emir Hassan beg. Après l'exécution d'Abousaïd, Hassan beg s'empara du Chirvân. En 906 (1500), ce chef tomba entre les mains du Chah Ismaïl Soufy, qui le fit tuer. Son fils بهرام بيك *Bahrâm beg* resta maître du Chirvân, mais il perdit la vie un an après la mort de son père. Il fut suivi par son frère غازى بيك *Ghazi beg*, et dès 908 (1502), passa dans l'autre monde. Un de ses frères, nommé شيخ ابراهيم lui succéda; il avait été cheikh, et devint un roi célèbre, car il se lia d'amitié avec Chah Ismaïl Soufy, et entra en 927 (1520) à son service. Fidèle à ce prince, il retourna trois ans plus tard dans son pays. Il eut pour successeur le سلطان خليل *Sulthan Khalil*, qui fut au service de

Médine, et qui, pour cette raison, sont appelés *Antsar*. Il fut maître de Derbend; ses ancêtres étaient établis dans ce pays depuis le tems de *Muslimeh*, *fils d'Abdul Melik*, qui l'avait conquis.

Un autre royaume appelé *Abrân* ابران, se trouve dans le voisinage de celui de Chirvân, dans le mont Caucase; son roi porte le titre d'*Abrân chah*. Le roi de Chirvân l'a conquis de nos jours comme d'autres royaumes tels que *Moukaniah*, موقانيه et *Moghoul* مغول (1); sa domination s'étend aussi sur celui des *Lekz* لكز, nation nombreuse qui habite les plus hautes montagnes. Quelques tribus de ce peuple sont encore infidèles et non soumises au roi de Chirvân; on les appelle *Doudaniah* (2) دودانيه; elles sont ido-

Chah Thamassib Soufi, et fut renvoyé par celui-ci dans le Chirvân où il mourut en 942 (1595); alors son neveu شاه رخ *Châh rokh* parvint au trône. C'est avec lui que finit la dynastie des Chirvân-chah, car il fut mis en prison par Chah Thamassib, où il resta jusqu'à sa mort arrivée en 946 (1439). Le chah établit alors des gouverneurs dans le Chirvân, et il ne reste de la famille des anciens rois rien que le nom.

Nota. Ces Gouverneurs du Chirvân furent les khans de Chamakhie qui ont existé jusqu'à nos jours. KL.

(1) *Moukania* est la plaine de *Mougan*, au sud de la réunion du Kour et de l'Araxes; quant au nom de *Moghoul*, il ne peut désigner les Mongols, qui ne sortirent de l'intérieur de l'Asie que trois siècles après la composition de l'ouvrage de Massoudi. Il s'agit ici de la ville de *Makhale* avec son territoire, située aux sources du *Kara-tchaï*, dans le Khanat de Kouba, et sur la frontière du Chirvân. KL.

(2) *Al Doudaniah* est vraisemblablement le pays de la tribu Lesghi de *Dido*, dans lequel le Samour prend son origine. Cette peu-

lâtres et observent des usages singuliers dans les mariages et dans le commerce.

Cette montagne a beaucoup de rivières et de vallées étroites et larges habitées par des peuplades dont l'une ne connaît pas l'autre ; cela provient des rochers escarpés et inaccessibles qu'on voit partout, et qui s'élèvent jusqu'aux nues ; de la quantité de forêts et de bois épais ; des torrens rapides qui tombent en cascades, et des masses accumulées de rocs et de pierres qui couvrent le terrain.

Mohammed ben Iezid, connu sous le nom de Chirvân, s'est emparé de plusieurs principautés de cette montagne qui avaient été données par Anouchirvân à d'autres, comme au *Khorassân-châh* خراسان شاه et *Zâdân châh* زادان شاه. Je parlerai bientôt du pays qu'il a incorporé au royaume de Chirvân, et qu'il avait conquis sur *Abrân* et son père, avant de s'emparer d'autres principautés.

Le royaume de Chirvân confine, du côté de la montagne, avec celui de *Thabaristân*, dont le roi actuel est musulman et fils de la sœur d'*Aboul Melik*, qui fut maître de Bab-ul-abvâb. Les habitans de cette contrée sont exposés aux incursions de ceux du royaume appelé *Djidân* جيدان, qui est sous la domination du roi de *Khazar*. La capitale de Djidân

---

plade est une des plus anciennes du Caucase oriental ; Ptolémée la connaît déjà sous le nom de *Didouri*. Son pays s'appelle en géorgien დიდოეთი *Didoëthi*. Kl.

est éloignée de huit journées de Bab-ul-abvâb ; elle s'appelle *Semender* سمندر (1), et est encore aujourd'hui habitée par des Khazar ; cependant elle avait été conquise dans les premiers tems par *Souleimân Rabiat et Bahly*, que Dieu bénisse. Le roi fut alors forcé de l'abandonner et de fixer son siége à اتل *Athel*, à une distance de sept journées de Semender. *Athel* est la résidence actuelle du roi des Khazar ; elle est divisée en trois parties, et traversée par un grand fleuve (le *Volga*) qui vient des hauteurs du pays des Turcs. Un bras de ce fleuve s'en sépare, coule dans le pays des *Boulghar*, et se dirige de là vers le *Pont-Euxin* (2). La ville est située sur ses deux bords et sur une île au bout de laquelle est le palais du roi ; un pont de bateaux conduit de l'île à un des côtés de la ville qui est habité par des mahométans, des chrétiens, des juifs et des idolâtres (3). Le roi, sa cour et les Khazar professent

---

(1) *Semender* est la même ville que *Tarkou* de nos jours. Le *Derbend nameh* turc, dit expressément : « سمندر Semender, qui »s'appelle actuellement ترخو *Tarkhou.* » Kl.

(2) C'était dans le moyen âge un préjugé presque généralement adopté, que le Volga et le Don étaient deux bras d'une même rivière, qui avait son origine à l'extrémité septentrionale de l'Europe. Il se retrouve aussi chez les historiens byzantins. Kl.

(3) Le nom d'*Athel* se trouve, par une faute du copiste, écrit *Amel* dans le texte d'Ibn H'aukal, qui écrivait vers l'an 920 de J.-C. Il dit que cette ville est à huit journées (au nord) de Semender ; de Semender à Derbend, il en compte quatre ; de Derbend jusqu'au pays de Serir ou du *trône*, trois ; et d'Amel jusqu'à l'extrême frontière des

la religion juive; le roi embrassa cette loi du tems du khalife Haroun al Rachid; alors un grand nombre de juifs vint chez lui des pays des Musulmans et des Grecs, car le roi de ces derniers força les juifs de son empire de se convertir au christianisme, et les maltraita. Le roi actuel (en 332 de l'hégire, ou 943 de J.-C.) des Grecs est *Armenus*, أرمنوس. J'aurai, dans ce livre, occasion de parler à leur place des rois des Grecs et de leurs entreprises guerrières; j'y parlerai aussi, en particulier, de ce roi et de ceux qui lui aident dans le gouvernement. Ainsi, beaucoup de juifs prirent la fuite et se sauvèrent chez le roi des Khazar. Mais ce n'est pas ici l'endroit de parler d'eux, car nous en avons déjà fait mention dans cet ouvrage. Les idolâtres qui vivent dans le pays des *Khazar* appartiennent à différentes nations; il y a parmi eux des *Slaves* صقلاب, et des *Russes* روس qui habitent une rive du fleuve; ils ont l'habitude de brûler les morts avec leur bétail, leurs armes et leurs joya x. Si le mari meurt le premier, sa femme est brûlée vive avec lui; mais ils ne livrent pas aux flammes le mari à la mort

---

Bourthas, vingt; de Bourthas, dit-il, il y a dix *merhileh* ou stations jusqu'à Djebâl ou Bedjebâl; d'Amel à Bedjebâl, on reste un mois en chemin, de même que d'Amel, par le désert, à Boulghar, ou Bolghari (dont on voit encore les ruines sur la gauche du Volga, dans le gouvernement de Simbirsk); par eau, (sur le Volga) on emploie environ deux mois. *Athel* était sur le Volga inférieur, et dans le voisinage de la ville d'Astrakhan de nos jours. KL.

de son épouse ; si quelqu'un meurt qui n'est pas marié, on le marie après son décès ; les femmes s'empressent de se sacrifier ainsi, car elles croyent qu'elles entreront de cette manière de suite dans le paradis. Cet usage existe aussi chez les Indiens, comme je l'ai dit plus haut ; cependant chez ceux-ci, il dépend de la volonté de la femme de se faire brûler avec son mari. Les Musulmans sont les plus forts dans ce pays ; ils forment la garde du Prince, qu'on appelle *Aresiah* ارسیه. Ils sont originaires du pays de Kharizm, qu'ils quittèrent dans les premiers tems de l'islamisme ; chassés par la famine et par la guerre, ils se rendirent dans celui des Khazar ; ce sont des gens braves et entreprenans, sur lesquels le roi des Khazar fonde son espérance dans la guerre ; ils consentirent de se fixer dans son pays sous certaines conditions, dont la principale fut qu'ils auraient le libre exercice de leur religion, des mesdjeds, et la faculté de faire publiquement appeler à la prière ; la seconde était que le premier ministre du roi devait être choisi parmi eux. C'est *Ahmed fils de Kouyah*, qui occupe actuellement cette charge. On convint aussi, qu'en cas qu'une guerre éclatât entrele roi des Khazar et les Musulmans, ils formeraient un corps à part, pour ne pas être obligés de se battre contre ceux qui avaient la même croyance qu'eux ; mais ils prêtent toute assistance à ce prince contre les idolâtres. De nos jours, sept mille d'entre eux forment les archers à cheval du roi ; ils portent des cottes de maille, des casques et des cuirasses. Il

y a aussi parmi eux des lanciers qui sont armés comme ceux des autres musulmans ; ils ont des juges de leur religion, car, d'après les usages du pays il doit toujours y avoir sept juges dans la capitale ; d'après un usage invariable, deux sont pour les musulmans et deux pour les Khazar ; ceux-ci rendent leurs sentences d'après les lois du pentateuque ; deux sont pour les chrétiens, et prononcent le jugement d'après ce qui est statué dans l'évangile ; le septième décide les querelles entre les Slaves, les Russes et les autres idolâtres ; ses jugemens sont simplement basés sur la raison humaine. Mais, dans les affaires importantes et difficiles, les deux parties se rendent chez un des juges mahométans, plaident leur cause en sa présence, et se soumettent à la décision de la loi musulmane.

Parmi tous les rois orientaux de ces contrées, celui des Khazar est le seul qui ait une garde composée de troupes régulières. On a étendu le nom de *Aresiah* à tous les mahométans de ce pays.

Les Russes et les Slaves qui sont idolâtres, peuvent aussi entrer dans la garde et au service du roi. Outre les Aresiah, il y a beaucoup d'autres musulmans à Athel ; ils font le commerce ou exercent différens métiers, et sont venus habiter ce pays, attirés par la droiture et l'équité du roi. Ils ont une mesdjet principale, avec un minaret plus élevé que le palais royal ; auprès de plusieurs autres moins considérables, il y a des écoles où les enfans sont instruits dans la lecture du Coran. Si les chrétiens et les musulmans qui habitent

la ville faisaient cause commune contre le roi, il serait hors d'état de les tenir sous sa domination. Le prince de Khazar porte le titre de خاقان, *khakan;* il est sous la dépendance d'un autre prince, qui est le véritable roi. Le khakan reste enfermé avec ses femmes dans son palais; il ne monte jamais à cheval et ne paraît pas devant les grands et peuple, car il ne sort jamais; il ne peut rien ordonner et ne prend aucune part au gouvernement. Cependant, le roi des Khazar ne serait pas regardé comme légitime, s'il n'avait pas un khakan dans sa capitale et dans son palais. En cas de disette ou de guerre, ou de quelqu'autre désastre qui pèse sur le pays, les grands et le peuple s'adressent au roi et lui disent : « Ce khakan et sa vie nous portent malheur; nous le regardons comme de mauvais augure : ainsi tuez-le, ou livrez-le nous, pour que nous le fassions périr. » Souvent il le remet entre leurs mains, d'autres fois il le tue lui-même; mais quelquefois il a compassion de lui et empêche qu'on lui fasse du mal, s'il n'a commis aucun crime qui mérite d'être puni. Cet usage subsiste de nos jours chez les Khazar; j'ignore cependant s'il est très-ancien ou s'il date d'un tems rapproché de nous. Le khakan est toujours choisi dans la même famille qui est très-considérée, et qui, vraisemblablement, a été autrefois en possession de l'empire. Les Khazar ont des barques avec lesquelles les marchands remontent la rivière appelée برطاس *Bourthas,* qui vient des pays supérieurs et se jette dans le fleuve des Khazar, un peu au-dessus de la capitale.

Ses bords sont habités par plusieurs peuplades turques qui ont des demeures fixes et appartiennent au royaume des Khazar. Ils habitent les uns près des autres, et occupent tout l'espace compris entre ce pays et la *Boulgharié*, بلغاريه. C'est de cette contrée que vient la rivière dont nous parlons; les barques des Boulghar et celles des Khazar la descendent et la remontent continuellement. Les Bourthas sont un peuple turc qui habite sur les bords de cette rivière, à laquelle il a donné son nom. On exporte de leur pays les peaux de renards noirs et rouges, appelées برطاسيه *Bourthasiah*, et dont une seule se vend cent pièces et plus; c'est-à-dire les noires, car les rouges ne sont pas chères. Les princes arabes et persans estiment beaucoup les premières et les emploient pour leurs vêtemens; ils les paient plus cher que la zibeline, l'hermine et les autres fourrures. Ces rois portent des bonnets, des habits et des pelisses de ces peaux; et à peine trouverait-on un seul roi qui n'ait quelque habit doublé de renard noir de Bourthas.

De la partie supérieure du fleuve des Khazar, se détache un bras qui va se jeter dans le canal de la *Nithis* (Pont-Euxin) (1), qui est la *mer des Russes*, parce qu'eux seuls y naviguent et habitent ses rives. C'est une nation nombreuse qui n'a pas de religion; elle n'est point gouvernée par des rois. Leurs marchands vont trafiquer dans la ville royale des Boulghar.

(1) Il s'agit ici du *Don*, ou *Tanaïs*.

Il y a dans leur pays une mine d'argent presqu'aussi riche que celle du montagne مهجير, *Mahadjîr*, dans le Khorassân. La capitale du pays de *Boulghar* est située sur les bords de la mer Manthis, بحر مانطس (1); elle appartient, à ce que je crois, au septième climat. Les habitans sont d'origine turque. Leurs caravanes se rendent dans le pays de Khârizm, d'autres vont de là et du Khorassân, trafiquer chez les Boulghar : elles sont obligées de se faire escorter pour être protégées contre les Turcs et les peuples nomades qui se trouvent sur la route.

Le roi qui règne dans cette 332e année à Boulghar, professe la religion mahométane. Il se convertit en 310, du tems de Moktader, à la suite d'un songe qu'il venait d'avoir. Un de ses fils, allant en pélérinage à la Mecque, passa par la ville de l'Islam (Bagdad), et présenta à Moktader un drapeau, des étendards, et une somme considérable d'argent. Il fit élever une mesdjet du premier rang. Le roi fait de tems en tems des irruptions sur le territoire de Constantinople, à la tête de plus de 50,000 cavaliers ; il porte même le ravage jusque dans les pays de Rome, de l'Espagne, de Burdjân (*Bourgogne*), de la Galice et d'Afrandjah (des *Francs*). Entre ces derniers et Constantinople, il y a à peu près deux

(1) C'est-à-dire le *Mæotis*. La ville de Boulghari, loin de se trouver sur les bords du *Palus Mæotis*, est situé sur le Volga, au-dessus de son confluent avec le Kama. Massoudi confond les Boulghar du Volga avec ceux qui habitaient sur le Danube. KL.

mois de marche : on passe tantôt par des contrées bien peuplées, tantôt par des déserts.

En 312, des mahométans s'embarquèrent dans le port de طرسوس *Tharse*, sur des vaisseaux des Syriens, pour une expédition commandée par l'eunuque Zelfy. Ils entrèrent d'abord dans le détroit de Constantinople; puis, ayant pénétré dans un autre bras de la mer grecque, et dont le fond n'a aucune issue, ils firent une descente dans le voisinage de فنديه *Venise*. Pendant qu'ils y étaient campés, quelques Boulghar arrivèrent à leur secours, et leur apprirent que leur roi était à peu de distance vers l'occident. Ce fait confirme ce que j'ai dit, que les incursions de ce peuple s'étendent jusqu'à la mer grecque. Quelques-uns de ces Boulghar s'embarquèrent sur les vaisseaux de Tharse, et arrivèrent dans cette ville.

Les Boulghar composent une nation nombreuse, forte et belliqueuse, qui a subjugué tous ses voisins. Cependant les Persans et autres peuples n'ont rien à craindre d'eux, parce qu'ils sont deux fois plus forts que les Boulghar. Les habitans de Constantinople n'osent tenir la campagne devant ces redoutables ennemis, et ne sont en sûreté, que par la forte muraille qui entoure leur ville. Ceux des contrées voisines sont encore moins en état de leur résister, et ne se défendent que derrière leurs remparts et leurs forteresses. Dans le pays des Boulghar, les nuits sont très-courtes pendant une partie de l'année : on dit même que le jour commence déjà à paraître, avant qu'un chaudron

rempli d'eau, qu'on a mis sur le feu la veille au soir, commence à bouillir.

Les Russes comprennent un grand nombre de tribus. La plus considérable, qui porte le nom de مودعانه *Mouda'na*, ou لوذعانه, *Loudha'nah*, étend son commerce jusqu'en Espagne, à Rome, à Constantinople, et dans le pays des Khazar. Après l'an 300 (912 de J.-C.), environ 500 bâtimens russes, dont chacun portait cent hommes, mirent à la voile et entrèrent dans le bras de la mer de نيطس, *Nithis* (Pontus), qui communique avec le fleuve des Khazar. Ils y rencontrèrent un poste nombreux envoyé par le roi des Khazar, pour arrêter ceux qui arrivaient de cette mer, aussi bien que du côté du continent, duquel un bas-fonds s'étend de la mer des Khazar jusqu'à celle de Nithis; car les tribus des *Ghouz* vont hiverner dans cette contrée. Quand ce fleuve, qui se rend à la mer de Nithis, se couvre de glace, ils le passent avec leurs chevaux pour aller faire des courses chez les Khazar. Cette glace ne se rompt jamais, quoique le fleuve soit très-large; elle ne se casse pas et est dure comme la pierre. Souvent le roi des Khazar est obligé de marcher en personne et de repousser les Ghouz, lorsque les troupes, placées pour empêcher le passage, se trouvent trop faibles pour soutenir le choc de l'ennemi. Les Turs n'ont

(1) Ce passage de Massoudi est d'un grand intérêt, parce qu'il constate un passage de Constantin Porphyrogenète qui raconte les

aucun moyen pour traverser ce fleuve, qui est très-large. Les vaisseaux russes étant arrivés à l'entrée du canal, et ayant rencontré dans cet endroit les troupes des Khazar dont j'ai parlé, envoyèrent au roi des Khazar pour lui demander la permission de traverser ses états, de s'embarquer sur le fleuve qui les traverse, afin de pénétrer ainsi dans la mer des Khazar, qui baigne les côtes du Djordjân, du Thabaristân et d'autres pays. Ils lui promirent la moitié du butin qu'ils feraient dans cette expédition. A ces con-

---

mêmes faits dans le 42e chapitre de son livre *De administrando Imperio.* « Au Danube inférieur, dit-il, vis-à-vis de Dristra, commence le pays des Patsinakites, et leur domination s'étend jusqu'à *Sarkel*, forteresse des Khàzar, dans laquelle ceux-ci ont une garnison qu'on change de tems en tems. Chez eux, *Sarkel* signifie *gîte blanc* (ἄσπρον ὁσπίτιον). Ce lieu a été bâti par le spathrocandidate Petronas, surnommé Camatéros ; les Khazar avaient demandé à l'empereur Théophile de leur faire élever cette forteresse. Le *khagan* et le *pekh* (bek) de Khazaria envoyèrent des ambassadeurs à cet empereur, pour lui demander qu'on leur construisit la forteresse de Sarkel. L'empereur agréa leur demande, etc. » Le continuateur de Constantin raconte la même chose, et ajoute que cette place, gardée par une garnison de trois cents hommes, était un boulevart excellent contre les incursions des Patsinakites, qu'elle retient au-delà du Tanais ou Don. Les *Patsinakites* appelés Petchenghes dans les chroniques russes, et بجناق *Bedjenak* par les auteurs arabes postérieurs, sont les mêmes peuples que les *Ghouz*: c'étaient des Turcs qui parlaient la même langue que les Comans. Le fort de Sarkel était situé sur le Don inférieur. Le bras du fleuve des Khazar, qui se détache de celui-ci dans le pays des Boulghar, et se rend dans la mer de Nithis ou Pontus, est le Tanaïs de Constantin. On voit donc que les Khazar avaient toujours des postes avancés contre les Patsinakites, tant sur le Don que sur les bords

ditions, le roi agréa leur demande, et ils entrèrent dans le canal appelé *mer de Nithis* (Bosphore), parvinrent à l'embouchure de la rivière qui s'y décharge, et remontèrent jusqu'au fleuve des Khazar. Ils descendirent celui-ci, passèrent devant la ville d'Athel, اثل (1), et arrivèrent à son embouchure dans la mer des Khazar. D'Athel jusqu'à cet endroit, la rivière est très-large et roule un volume d'eau considérable. Les Russes ayant partagé leur flotte en plusieurs escadres, allèrent piller le Djîl (ou Ghilan), le Daïlem, le Thabarestân, la ville d'*Abisgoun*, ابسكون (2), le Djordjân, et les pays des sources de naphte بلاد النفاطة et d'*Adzarbaidjân*. Ils pénétrèrent jusqu'à la ville اردشير, d'*Ardebil*, éloignée d'environ trois journées de la mer. Ils massacrèrent impitoyablement hommes, femmes et enfans, firent un butin immense, et détruisirent et incendièrent tout. Les habitans de ces provinces maritimes élevèrent des cris de détresse, car depuis long-tems ils n'avaient pas vu d'ennemi arriver par cette mer, parcourue seulement par des vaisseaux marchands et des barques de pêcheurs. Les Russes eurent de fréquens combats à soutenir contre les peuples de Djîl, de Daïlem et des côtes du Djordjân; ceux de Barda'ah, d'Aran, de Baï-

du Palus Mæotis et du Bosphore cimmérien, qui est le canal dont parle Massoudi. Kl.

(1) Dans l'original, par une faute du copiste, ابل, *Abel*. Kl.

(2) Ce nom est mal écrit dans l'original استكون *Astekoun*. Kl.

lakân et de l'Adzarbaidjân, conduits par le général *Ibn Abi is-Sâdj*. Ils arrivèrent sur la côte où sont les sources de naphte, connue sous le nom de باكه, *Bâkah*. Les Russes, revenant de leurs courtes incursions, se retirèrent dans quelques îles situées dans le voisinage des sources de naphte, à la distance seulement de quelques milles. Le roi de Chirvân était à cette époque Ali, fils d'el-Heithem. Les habitans de ce pays montent des barques et des vaisseaux marchands, se dirigèrent vers ces îles. Mais les Russes les attaquèrent les premiers très-vivement : un grand nombre de musulmans fut tué dans le combat ou périt dans les eaux. De cette manière, les Russes tinrent la mer pendant plusieurs mois, sans éprouver la moindre perte de la part des habitans. Cependant, informés que tous les peuples des contrées maritimes étaient en armes et disposés à réprimer leurs brigandages, gorgés de butin et étant fatigués du genre de vie qu'ils menaient, ils retournèrent à l'embouchure du fleuve des Khazar. A leur arrivée, ils envoyèrent un message au roi, et lui firent remettre, suivant leurs conventions, la moitié de l'argent et du butin. Le roi des Khazar n'a point de vaisseaux, et ses sujets ne savent pas les conduire S'il n'en était pas ainsi, et si ce peuple avait une marine, il deviendrait extrêmement dangereux pour les mahométans. Cependant les *Aresiah* (1) et leurs co-re-

(1) Ce nom se trouve écrit de différentes manières dans les manuscrits de Massoudi ; on y lit ارسية, *aressiah* اريسية *arissiah* et

ligionnaires, établis dans le pays des Khazar, instruits des violences des Russes, dirent au roi : « Laisse-» nous terminer notre affaire avec ces Russes ; ils ont » attaqué nos frères musulmans ; ils ont versé leur » sang, et ont réduit en esclavage leurs femmes et » leurs enfans. » Le roi, n'étant pas en état de les retenir, fit secrétement avertir les Russes que les mahométans voulaient les attaquer. Les musulmans, réunis en corps d'armée, suivirent le courant pour aller chercher l'ennemi. Ils avaient avec eux des chrétiens et d'autres habitans de la ville d'Athel, et formaient ensemble une troupe de 15,000 hommes bien armés, et dont une partie était à cheval. Quand ils furent arrivés à la vue des Russes, ceux-ci sortirent de leurs vaisseaux et se mirent en ordre de bataille contre les mahométans. Le combat dura trois jours, et Dieu donna la victoire aux musulmans. La plupart des ennemis périrent par le glaive ou se noyèrent ; il n'en échappa qu'environ 5,000 qui remontèrent sur leurs vaisseaux et passèrent de l'autre côté du fleuve, qui fait la frontière du pays des Bourthas (1). C'est là qu'ils quittèrent les vaisseaux pour s'y fixer ; mais une partie d'entre eux fut égorgée par ce peuple,

---

لارمية *lârmiah* لارسية *laressiah*, لادسية *lâdessiah*. C'est vraisemblablement le mot latin du moyen âge *alares*, qui signifie d'après Carpentier « *equitum turmæ.* »

(1) Ce peuple est appelé dans les chroniques russes Буртасы. Son pays s'étendit depuis la gauche du Volga, jusqu'à la frontière du Khârizm. KL.

et l'autre par les Boulghar mahométans. Le nombre des tués sur les bords du fleuve des Khazar s'éleva à 30,000. Depuis cette époque, les Russes n'ont pas osé entreprendre une semblable expédition.

J'ai rapporté ce fait pour signaler l'erreur de ceux qui croient que la mer des Khazar est en communication directe avec la mer de *Manthis* (Mæotis) et le détroit de Constantinople, du côté de la mer de *Nithis* (Pontus). Si c'était le cas, les Russes n'auraient pu suivre cette route, puisque la mer de Nithis, de laquelle doit partir la prétendue communication, est précisément celle qui baigne leur pays. Tous les peuples qui l'avoisinent sont d'accord sur ce point, car la mer de Perse, بحر الاعجم, n'a pas de communication par un canal avec une autre mer. D'ailleurs, comme elle n'est pas d'une étendue considérable, son circuit est parfaitement connu. Le fait de l'expédition

(1) L'époque de cette grande entreprise des Russes n'est pas fixée par Massoudi; il dit seulement qu'elle eut lieu après l'an 300 de l'hégire, ou 912 de notre ère. Je ne pense pourtant pas qu'elle soit identique avec la prise de *Barda'ah*, capitale de la province d'Arran; qu'Aboulfeda et Bar Hebræus placent en 333 de l'hégire (944 de J.-C.); le passage de ce dernier historien indique plutôt une expédition par terre, qu'une invasion maritime, dans laquelle les Russes ne pouvaient être alliés des Alains et des Lesghi, peuples qui ne furent jamais navigateurs. « Anno 333, dit-il, exierunt varii populi, » Alani, Slavi et Lagzi, qui usque ad Adorbiganam progressi urbem » expugnarunt Bardoam, in qua ad 20,000 occiderunt » (*Abulpharagii Chron. Syriac. vers. lat.*, *pag.* 193). D'ailleurs Massoudi ne dit pas que les Russes ayent poussé leurs conquêtes jusqu'à Barda'ah. Kl.

maritime des Russes est connu à tous les peuples qui habitent ces parages, et l'époque en est aussi connue. J'en ai cependant oublié la date précise, mais je me souviens que l'expédition eut lieu après l'an 300 de l'hégire. Je dois aussi remarquer que ceux qui ont cru à la communication du détroit de Constantinople avec la mer des Khazar, ont vraisemblablement appliqué ce nom aux mers de Manthis (Mæotis) et de Nithis (Pontus), qui sont les mers des Boulghar et des Russes.

Sur les bords de la mer des Khazar, et dans la province de Thabarestân, est la ville appelée الفم *Al Foum* (1), située à une heure de celle d'Athel, dont elle est le port. De là, à trois jours de navigation et sur la côte de Djordjân, est celle d'*Abisgoun*. La même mer baigne aussi les provinces de Djîl (ou Ghilan) et de Daïlem. De toutes ces provinces partent des vaisseaux marchands qui remontent le fleuve de Khazar jusqu'à la ville d'Athel; d'autres vont jusqu'à باكيه, *Bâkiah* (Bakou), où sont les sources de naphte. On y trouve aussi la naphte blanche, qui n'existe nulle autre part au monde. Cet endroit se trouve sur la côte de Chirvân. On y voit également un feu qui brûle sans cesse et échauffe toute l'atmosphère (2).

(1) Dans un autre manuscrit الهم *Al Ham*.

(2) Il s'agit ici des sources de naphte et du feu éternel de la presqu'île d'Abcherôn, sur laquelle est situé Bakou. On ne connaît actuellement aucun volcan véritable dans toute cette contrée; il se pourrait bien que le voyageur arabe eut donné ce nom à des feux produits

Vis-à-vis de la côte, sont des îles; sur une d'elles, éloignée d'environ trois journées du rivage, on voit un vaste volcan qui, dans certains tems de l'année, fait entendre un bruit effrayant, et d'où s'élève une colonne de feu dont la hauteur égale celle des plus hautes montagnes (1). Cette flamme éclaire une grande partie de la mer, et on l'aperçoit du continent, à une distance de 100 parasanges. Ce volcan est semblable au جبل بركان, mont Berkân, en Sicile, qui appartient aux Francs, et qui est près de l'Afrique, dans les pays occidentaux. De tous les volcans

---

par le gaz enflammé, qui sont fréquens dans le Caucase oriental. M. de *Steven* qui visita ces cantons en 1810, dit entr'autres, « Tout le pays entre Kouba et la mer Caspienne est très-marécageux, il est couvert de champs ensemencés de riz et d'autres grains; les bords de la mer sont sablonneux. Je fis une excursion à *Djymi*, sur la frontière de Chirvân, pour visiter les bains qui s'y trouvent. Les sources étaient très-tièdes et n'avaient pas beaucoup d'eau. De là, je me dirigeai à l'ouest, je côtoyai la chaîne des Alpes, et passant par un pays hérissé de montagnes et coupé par des torrens considérables, j'arrivai à *Khinaloug*, grand bourg au pied de l'Alpe appelée *Tysen dagh*, près des sources du *Khodial*. Dans le voisinage est une haute montagne où brûle un feu éternel, comme à Bakou; à côté s'élève une chaîne de rochers perpendiculaires, couverts de neige. » Kl.

(1) Dans le voisinage de *Bakou*, il y a sur le continent plusieurs lieux qui jettent des flammes; ils ressemblent à la *Pietra mala* dans l'Apennin. Vis-à-vis du caravanserai de *Sengheltchai*, éloigné de 30 verst au S. O. de Bakou, on voit une île située à la même distance de la côte, et sur laquelle l'interprète de M. *Lerche* assura qu'il y avait un volcan qui jetait des flammes dans des intervalles de deux, trois, quatre ou cinq ans. Il est difficile de dire si c'est le même dont parle Massoudi; ce dernier est peut-être actuellement éteint.—Voy. *Lerche's* Tagebuch, pag. 55, 313 et 316.

viennent toujours à leur secours. La partie du peuple de Djidân qui habite près du Caucase et de la muraille, a un roi musulman qui porte le nom de مدرمان, *Madermân*. Son pays se nomme كزخ, *Kizikh*(1), et chaque roi qui y règne porte le titre de بدربيان, *Baderbân*. Dans le voisinage est le royaume appelé عميق, *Amik*(2). Ses habitans sont chrétiens ; ils n'ont pas de rois et sont gouvernés par des chefs. Il subsiste une alliance entr'eux et les Alains. Près de là, dans les montagnes et à la muraille, on trouve la tribu appelée دربكران, *Derebkerân* (3), ou *faiseurs de cuirasses*. La plupart des habitans de cette contrée s'occupent à fabriquer des cottes de mailles, des étriers, des mors, des sabres, et d'autres marchandises en fer. On voit parmi eux des hommes

(1) Je ne sais pas s'il s'agit ici de la province de ქისიყი *Kisiki*, sur la droite de l'Alazani, qui fait partie de la Kakhethie. Kl.

(2) *Amik* me paraît une faute de copiste, pour قميك *Koumyk*, qui est le nom d'une tribu turque du Daghestan septentrional, et aussi celui des *Kazi-Koumyk*, peuple lesghi qui habite les hautes montagnes du Caucase oriental. Kl.

(3) دربكران *Dereb kerân* est sans doute une faute pour زرهكران, *Zereh kerân* ou زردكران *Zered kerân*, qui en persan, signifie *faiseur de cuirasses*. Ce sont les habitans de Koubitchi, qu'on appelle à-présent ordinairement زركران *Zer kerân* ou *orfèvres*. C'est une tribu lesghi, célèbre dans tout le Caucase pour les cottes de mailles, les sabres, poignards et autres armes qu'elle fabrique en acier damasquiné. Je crois que ce passage de Massoudi contient la plus ancienne mention de l'existence de cette tribu, elle rend très-douteuse son origine européenne. Voyez ma *Description du Caucase oriental*, Weimar, 1814, pag. 139 et suiv.

de diverses religions, des mahométans, des juifs et des chrétiens. Leur pays est montagneux et d'un accès difficile, ce qui les met à l'abri des incursions de leurs voisins. Ils sont limitrophes avec la contrée de سرير *Serir*, ou du *Trône*, dont le roi s'appelle قيلان شاه, *Keilân-Chah* (1), et professe la religion chrétienne; il descend, comme je l'ai déjà observé, de بهرام جور *Bahram-djour*. Le nom de صاحب السرير, *Seigneur du Trône*, qu'il porte, remonte aux tems de Yezdedjerd, dernier roi sassanide, qui, forcé de fuir, remit son trône d'or, ses joyaux et ses trésors à un seigneur de sa cour, issu de Bahram-djour, et lui ordonna de se retirer dans cette contrée et d'y attendre son retour. Yezdedjerd prit alors la route du Khorassân, où il fut tué, sous le khalifat d'Omar, auquel Dieu soit favorable. A la nouvelle de sa mort, celui qu'il avait envoyé dans les montagnes se rendit maître du pays où il avait fixé sa résidence, et prit le titre de *Seigneur du trône;* ses descendans lui succédèrent. Sa résidence s'appelle حمرج, *H'oumradj* (2), et il possède 12,000 villages, desquels il prend pour esclaves ceux des habitans qu'il juge à propos. Cette contrée est enclavée dans une vallée du Caucase; elle elle est hérissée de rochers, et presque inaccessible.

---

(1) Chez d'autres géographes arabes, فيلان شاه *Filân châh*.

(2) C'est *H'oumry* ou حمريه *H'oumriah*, ancien fort du territoire de l'Ouzmei des Kaitak, situé sur un rocher sur les bords du *Ho'umry ozen*, à quelques lieues de la mer Caspienne. Il porte actuellement le nom de *Kayah kend*.

Le roi fait souvent des incursions dans le pays des Khazar; il a toujours l'avantage sur eux, attendu qu'ils habitent dans les plaines et que lui occupe les montagnes.

Près de ce pays est celui des Alains, مملكة الان (1), dont le roi porte le titre de كركداج, *Kerkedâh'*, (ou كركنداج, *Kerkednedâh'*, d'après un autre manuscrit). C'est celui de tous les rois de cette contrée, comme *Keilân-châh* est celui de tous les princes de Serir. La capitale des Alains se nomme معص *Maas*, c'est-à-dire *observation de la religion*. Mais le roi a différens châteaux et palais, et des lieux de plaisance où il va successivement établir sa résidence. Celui qui règne actuellement est parent du roi de Serir, chacun des deux princes ayant épousé la sœur de l'autre.

Autrefois les rois des Alains furent idolâtres; ils embrassèrent le christianisme après la fondation de l'islamisme et du tems des Khalifes Abbassides; mais vers l'an 320, ils l'abjurèrent et chassèrent les évêques et les prêtres, qui leur avaient été envoyés par l'empereur de Constantinople (2). Au milieu du pays

---

(1) J'ai démontré, dans un mémoire inséré dans le XVI[e] volume des *Nouvelles Annales des Voyages* (pag. 243), et dans mon *Asia polyglotta* (pag. 84), que les *Ossètes* sont le même peuple que les *Alains* du Caucase. Kl.

(2) L'*Alanie* avait son évêque qui dépendait du patriarche de Constantinople. Cet évêché était le soixante-deuxième dans l'ordre; plus tard il devint le soixante-quatorzième, d'après une disposition d'Andronic Paléologue l'aîné. Les ruines d'églises chrétiennes qui se trouvent dans le pays des Ossètes, qui est l'ancienne *Alania* du

des Alains, et du Caucase, est un fort et un pont placé au-dessus d'une large rivière; ce fort, appelé Château de la porte des Alains (1) قلعه باب اللان, fut bâti dans les tems anciens par un roi de Perse, nommé Asfendiâr (2), fils de Ioustasf, fils de Lohrasb. Il y avait mis une garnison pour empêcher les Alains de pénétrer par le mont Caucase. Car ils devaient nécessairement passer sur le pont, qui se trouve au pied du fort dont je viens de parler. Ce fort est sur un rocher escarpé, et il est impossible de le surprendre, car l'on ne peut y entrer qu'avec la permission de

---

Caucase, sont pourtant d'une date plus récente que la première conversion de ce peuple par les prêtres de Byzance. Elles datent du règne de la reine géorgienne *Thamar* (de 1184 à 1207), qui rétablit le christianisme chez les Ossètes et autres peuplades du Caucase. Kl.

(1) C'est l'ancienne porte *Caucasienne*, qui fermait la vallée du Terek. A présent elle s'appelle *Dariel*, et en géorgien *Darian*. C'est la *via Darina*, par laquelle Zemarch, ambassadeur grec, envoyé en 569 vers le khan des Turcs du mont Altai, passa le Caucase à son retour. Yakout, géographe arabe du XIIIe siècle, mentionne cet endroit sous le nom de *Darinaït*. « Les Alains, dit-il, occupent un » vaste pays; ils sont un peuple puissant. Ils s'étendent jusqu'à Da- » rinaït, sur le Caucase; ils n'ont d'ailleurs aucune ville célèbre. »— Voyez mon *Voyage au Caucase et en Géorgie*. Paris, 1823; vol. I, pag. 460 et suiv. Kl.



(2) Dans le texte on lit اسنيدباد *Asnidabâd*; c'est une faute pour اسفنديار *Asfendiâr*, qui en effet, était fils de *Gouchtasb*, fils de *Lohrasb*. Ce héros persan, connu sous le nom de *Rouïn ten*, ou corps d'airain, est appelé dans les chroniques géorgiennes *Spandiat le géant d'airain*, fils du roi de Perse *Vachtachabi*.— Les auteurs arabes ont mal lu le nom d'*Asfendiâr*, en disant que le fort d'Allan fut construit par Sindabad, fils de Guchtasb, fils de Lohrasb. Kl.

ceux qui l'occupent. Elle renferme une source d'eau douce, qui découle de la cime du rocher. C'est une des forteresses les plus célèbres du monde, et sa force a même passé en proverbe. Elle est souvent mentionnée dans les poëmes des Persans, qui racontent les événemens qui ont eu lieu à l'époque de sa fondation. Asfendiâr, par les ordres duquel elle fut bâtie, ayant de fréquentes guerres à soutenir contre les différens peuples de l'Orient, pénétra jusqu'à la frontière des Turcs, et détruisit la ville de ظفر *Zafar*. Ses exploits ont été décrits dans le livre intitulé *Kitab-al-Benkech*, traduit en langue arabe, par *Ben Mokana*.

Mouslimeh, fils d'Abd-ul-melik, fils de Mervân, pénétra dans ce pays, et subjugua les habitans; il établit dans la forteresse mentionnée, une garnison arabe très-considérable, et qu'on a toujours renouvelée, jusqu'au tems où nous vivons. Elle tirait ses provisions et son habillement des alentours de *Tiflis*. Entre Tiflis et ce fort, il y a cinq fortes journées de marche. Enfin, s'il n'y avait qu'un seul homme dans ce fort, il suffirait pour empêcher tous les princes des infidèles de pénétrer dans le pays; car le château paraît être suspendu dans les airs, et il domine le chemin, le pont et la rivière.

Le roi des Alains commande un corps de trente mille cavaliers. C'est un prince belliqueux, et d'une force extraordinaire; il gouverne avec beaucoup de sévérité. Son pays est très-peuplé, et les habitations y sont si proches les unes des autres, que si un

coq chante, les autres répètent aussitôt le cri sur tout le royaume.

Dans le voisinage des Alains, se trouve la nation de كشك *Kechek*[1], qui habite entre le Caucase et la mer de Roum (Noire). Elle est d'un caractère doux et professe la religion des Mages. On ne trouve pas parmi tous les peuples qui habitent ces pays, qu'il n'y en ait aucun chez lequel les hommes ayent les traits plus réguliers, le teint plus éclatant, et la taille plus svelte. On dit que les femmes sont d'une beauté surprenante et très-voluptueuses. Les Kechek emploient pour s'habiller des toiles blanches, des soieries grecques, d'écarlate, et d'autres étoffes de soie, brochées en or. Les blanches sont de differentes espèces, et faites de lin ou de chanvre. On en distingue surtout une sorte, appelée طلي *Thali*, qui est plus fine que le دبيقي *Dabîki*, et en même tems bien plus durable. Une robe de cette étoffe se vend dix pièces d'or, et l'on en apporte beaucoup dans les pays musulmans. On en tire aussi des contrées voisines; cependant celles des Kechek sont plus estimées que toutes les autres.

Les Alains, quoique plus puissans que ce peuple, n'ont pourtant pu l'assujettir; il leur résiste par les places fortes, qu'il tient sur les bords de la mer. Quelques personnes prétendent que c'est la mer de Roum, d'autres que c'est celle de Nithis (Pont). Il est cependant certain que le peuple de Kechek est à

(1) Ce sont les Therkess ou Circassiens. Voyez pag. 261, note. K.

peu de distance de la ville de Trébizonde, avec laquelle il communique continuellement, au moyen de barques qui y portent et en rapportent des marchandises. Jusqu'à présent il n'a pu se mesurer sur le champ de bataille avec les Alains ; la raison en est que les Kechek n'ont pas de roi qui puisse réunir toute la nation ; car si elle était bien d'accord, ni les Alains ni aucun autre peuple ne seraient en état de lui tenir tête. Le mot de *Kechek* كشك est persan, et signifie *orgueilleux*, *arrogant ;* en arabe on dirait *akch*. Dans leur voisinage et sur les bords de la mer, habite un autre peuple, qui occupe le pays nommé *les Sept Cantons ;* il est nombreux et belliqueux, et son territoire est d'un accès difficile. Je ne sais pas quelle est sa religion. Près de là est une autre nation considérable, séparée des Kechek par un fleuve aussi large que l'Euphrate, et qui se jette dans la mer de Roum, ou, suivant d'autres, dans le *Manithes* (Palus-Mæotis). Les habitans portent le nom de ادم داث *Adem-dhat* (1); ils sont très-beaux et n'ont d'autre religion que celle des idoles. On raconte un fait singulier d'un poisson qui remonte tous les ans cette rivière. Ils en coupent et

---

(1) Je pense qu'il s'agit ici de la race tcherkesse d'*Ademi*, qui appartient à la tribu des *Temirgoï*. Elle habite actuellement dans quelques villages sur la Psega, et plus bas sur le Psi-s'hé, au-delà du Kouban ; c'est le grand fleuve qui se jette dans le Palus-Mæotis et que Massoudi compare à l'Euphrate. En effet, le lit du Kouban est extrêmement large et rempli d'eau au printems et au commencement de l'été, à l'époque de la fonte des neiges dans les hautes montagnes. KC.

mangent un morceau et le rejettent dans l'eau; il retourne après une seconde fois du bord opposé, et le morceau coupé se retrouve revenu à la place où il était auparavant. Cette tradition a été répandue par les infidèles de ce pays (1).

Dans le voisinage et sur les bords de la mer, il y a une plaine d'une étendue de cent milles, entourée de quatre montagnes très-hautes et presque inaccessibles. Au milieu de la plaine est une ouverture ronde, taillée dans le roc, et si régulière, qu'on croirait qu'elle aurait été tracée au compas; sa circonférence est d'environ cinquante, et sa profondeur d'à peu près deux milles. Les bords sont perpendiculaires comme une muraille, en sorte qu'il est impossible de descendre au fond. Pendant la nuit on y voit en différens endroits des feux allumés, et durant le jour, des villages, des habitations et des rivières, enfin des hommes et des animaux, mais qui paraissent très-petits à raison de l'éloignement. On ne sait point à quelle nation ils appartiennent. Il est aussi impossible pour eux de sortir

---

(1) Cette narration fabuleuse n'est peut-être pas sans un fond véritable. A l'embouchure du Kour, dans la mer Caspienne, se font des pêches très-considérables, dont le produit est principalement le *caviar*, ou les œufs des différentes espèces d'esturgeon. Le nombre de ces poissons y est immense, et souvent on ne fait que les prendre pour leur couper le ventre et en arracher les œufs ; après quoi on les rejette dans l'eau comme inutiles. La même chose pouvait se pratiquer au Kouban, à l'époque où les poissons de mer le remontent pour frayer dans ses parties supérieures, et cela peut avoir donné lieu à la fable rapportée par Massoudi. KL.

qu'il l'est aux autres de descendre vers eux. Au-delà de ces montagnes et sur les bords de la mer, est une autre ouverture qui n'est pas profonde et qui renferme des marais et des forêts. On y trouve une espèce de singe qui se tient droit, a le visage arrondi, et qui en général ressemble beaucoup à l'homme, mais il a le corps couvert de poils. Quelquefois on vient à bout de prendre par ruse quelqu'un de ces animaux fins, auxquels il ne manque qu'une langue plus flexible; car, du reste, ils ont une intelligence extraordinaire, entendent tout ce qu'on leur dit, et comprennent jusqu'au moindre signe. On les offre aux rois voisins, qui les dressent à rester debout à leurs côtés et à tenir les plats quand ils mangent. Comme le singe a un instinct particulier pour reconnaître s'il y a du poison dans un breuvage ou dans un mets, le roi coupe toujours un morceau de chaque plat qu'on lui sert, et le jette au singe. Si l'animal le mange, le roi mange du plat sans inquiétude; si au contraire, le singe le refuse, le prince reconnaît alors que ce mets est empoisonné, et ne le touche pas. Les rois de la Chine et de l'Inde ont des singes pareils (1).

Je retourne à présent à la description des peuples qui habitent dans le voisinage de Bab-ul-abvâb, de la Muraille, du mont Caucase et des pays des Khazar et des Alains. Entre le pays de ces derniers et les régions occidentales, habitent des nations turques, qui

(1) Ici suit une longue description des singes des autres contrées du monde, que je supprime. Kl.

sont de même origine, et dont les unes mènent la vie nomade, et les autres ont des habitations fixes. Elles sont toutes très-courageuses et aguerries. Chacune est gouvernée par un roi qui possède un pays de plusieurs journées d'étendue. Une partie de ces royaumes se trouve sur les bords du Nithis (Pont), et les habitans vont faire des courses jusqu'à Rome et en Espagne, et attaquent avec succès les peuples de ces contrées. Ils sont alliés du roi des Alains et des Khazar, et les états de ce dernier confinent immédiatement avec les pays qu'ils occupent.

La première de ces nations s'appelle يحي *Jah'y* ou يجني *Jadjny*; la seconde s'appelle بجغرد *Badj-ghird* (1); la troisième, nommée *Bedjenak* بجناك (2), est la plus belliqueuse de toutes; la quatrième enfin est celle de *Novgardeh* نوكردة (3): leurs rois sont des princes élus du peuple. Ils étaient en guerre avec les Grecs après l'an 320 (932), qui eut l'origine suivante. A la frontière de ce pays, et dans le voisinage des autres nations qui les environnent, était une grande ville ionienne, nommée ولندر *Valander* (4). Elle était bien fortifiée, très-peuplée,

---

(1) Ce sont les *Bachkir*. Kl.

(2) Les Πατζιναχιτοι des historiens byzantins et les *Petcheneghes* des chroniques russes. Kl.

(3) C'est sans doute de *Novgorod* que parle Massoudi.

(4) Je ne sais pas quelle peut être la ville de *Valander*. Il s'agit, dans le récit suivant, de l'irruption faite par les Turcs sur le territoire romain, au mois d'avril 934. Cedrene et d'autres annalistes byzantins

et se trouvait entre les montagnes et la mer. C'était une barrière contre les incursions des peuples voisins et des Turcs, qui ne pouvaient pénétrer sur les terres des Grecs. Cependant la division se mit parmi ces peuples à l'occasion d'un marchand d'Ardebil, qui se trouvait chez une de ces nations, et qui avait été maltraité par quelques hommes d'une nation voisine. Cet incident ayant allumé la guerre, les Grecs de Valander profitèrent de cette division, et allèrent faire des courses sur le territoire d'un de ces peuples dont tous les hommes en état de porter les armes étaient partis pour une expédition guerrière. Les Grecs emmenèrent un grand nombre d'enfans comme esclaves, et firent un butin très-riche. A cette nouvelle, les deux peuples ennemis qui se faisaient une guerre sanglante, conclurent un traité de paix, se réconcilièrent, se pardonnèrent le sang versé de part et d'autre, et se reportèrent au nombre de soixante mille hommes à cheval contre la ville de Valander; ils n'avaient pas même réuni toutes leurs forces qu'ils auraient pu porter à cent mille hommes. A la nouvelle de cette attaque, Armenus (1), empereur des Romains (le même qui règne aujourd'hui en 332 ou 943 de J.-C.), fit partir douze mille cavaliers chrétiens armés de piques, à la manière arabe; il y joignit cinquante mille Grecs. Cette armée arriva en huit jours à Valander, et établit

---

le rapportent, et disent que les Turcs dévastèrent alors toute la Thrace. Il y a donc chez Massoudi une erreur de deux ans.

(1) C'est l'empereur *Romain Lacapène*.

son camp au-delà de cette ville. La garnison avait déjà perdu beaucoup de monde en défendant les murailles. Quand les Turcs apprirent l'arrivée de ce secours, ils firent chercher les marchands mahométans venus du pays des Khazar, des Alains et de la ville de Bab, et appelèrent tous ceux de leurs compatriotes qui professaient la religion musulmane, et qui ne se réunissaient à eux que quand il s'agissait de combattre les infidèles. Les deux armées se trouvant en présence, les Mahométans tâchèrent d'attirer dans leur religion l'avant-garde de l'armée ennemie composée de cavaliers nouvellement convertis; ils leur offrirent de les transporter dans les pays musulmans, s'ils voulaient se joindre aux Turcs. Cette proposition fut rejetée, et un combat général eut lieu. Les Grecs, beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, restèrent vainqueurs. Pendant la nuit, les quatre rois des Turcs tinrent un conseil dans lequel celui des Badjenak demanda, pour le lendemain, le commandement en chef qui lui fut accordé. Au grand matin, il plaça à la droite et à la la gauche de l'armée des escadrons composés de mille hommes chacun. Lorsque les deux partis furent en présence, ces escadrons parcoururent les uns après les autres, toute la ligne des ennemis, décochant sur eux leurs flèches, et vinrent se placer en face du centre sur lequel ils firent pleuvoir une grêle de traits. Cette attaque imprévue déconcerta les Grecs ; ils s'avancèrent en désordre, et vinrent tomber sur les Turcs, qui les attendirent avec fermeté. Les escadrons laissèrent passer l'ennemi, qui s'exposa de cette manière à

une décharge générale portant la confusion dans ses rangs. Les Turcs se formèrent alors en ordre de bataille, et se jetèrent sur les Grecs attaqués en même tems à droite et à gauche par les escadrons. Ils furent totalement battus de toutes parts; leur perte monta à soixante mille hommes, et les cadavres amoncelés s'élevaient à la hauteur des murailles de la ville de *Valander*, qui fut prise d'assaut; les Turcs y firent un carnage horrible et réduisirent en esclavage le reste des habitans. Après trois jours, ils marchèrent contre Constantinople et pénétrèrent sur le territoire de cette ville; partout ils répandirent la mort, firent des prisonniers, pillèrent et vinrent camper au pied des murs de la ville. Ils y restèrent environ quarante jours, vendant une femme ou un enfant pour un habit de soie ou d'autre étoffe; égorgèrent ceux qu'ils ne pouvaient pas vendre, et massacrèrent impitoyablement tous les hommes. Ils portèrent ensuite le ravage dans le pays des Slaves, des Romains, en Espagne, en Galice et chez les Francs.

Près des Alains se trouve la nation des الابخاز *Abkhaz* (1); elle est chrétienne et gouvernée par un

(1) Dans l'original on lisait الانجاز *Andjaz* : c'est une faute pour الابخاز *Abkhaz*. Dans le tems de Massoudi, le pays des Abasses, la Mingrelie actuelle, et une partie de l'Imirethi portaient le nom d'*Abkhaz*, et les rois de Géorgie, qui dominaient sur ces provinces, prenaient le titre de მეფე ქართლისა და აფხაზეთისა, roi de K'arthli et du pays des *Abkhas*.

roi. Elle habite au pied du Caucase, et les Alains ont le dessus sur eux. Dans le voisinage est une nation nombreuse appelée جوسية *Djousiâh*, ou خزران *Khazrân* (1), qui professe aussi le christianisme. Le prince qui la gouverne aujourd'hui, porte le nom de طبيعي *Tabi'y*, et fait sa résidence dans un lieu appelé *Mesdjit de Dzul-karnaïn.*

Après la conquête de Tiflis par les mahométans et jusqu'au règne du khalife Môtavakkel, les *Abkhaz* et les *Khazriah* payèrent tribut au gouverneur de cette ville. A cette époque, Ish'ak, fils d'Ismaïl, qui commandait dans Tiflis, s'était rendu redoutable à toutes les nations voisines, à l'aide des musulmans qu'il avait sous ses ordres, et les avait forcées de se soumettre à lui. Motavakkel, alarmé de voir Ish'ak régner en souverain sur tous ces pays, envoya contre lui une armée qui mit le siége devant Tiflis, la prit d'assaut et tua le gouverneur; cet Ish'ak était, à ce que je crois, de la tribu de Koreich; il appartenait à la famille d'Ommaïah, ou avait été adopté par elle. Depuis la prise de Tiflis, les mahométans qui l'habitent ne sont plus si redoutables qu'auparavant; aussi les peuplades voisines ne sont plus soumises et se sont emparées de la plupart des villages qui appartiennent à cette ville. Aussi pour aller de Bagdad à Tiflis, il

(1) Le Khazrân comprit une partie de la Mingrelie, le Gouria et le pachalik d'*Akhal tsikhe*, pays habités par des peuplades géorgiennes qui portent encore aujourd'hui chez les Turcs le nom de *Kadzaro.* Kl.

faut passer par le territoire des idolâtres, qui l'environnent. Les habitans de cette ville sont valeureux, bien aguerris et se défendent contre toutes les tribus qui se trouvent autour d'eux. Dans le voisinage du pays de خزران *Khazrân*, est une nation, appelée صمصحيه *Samsah'ia*, une partie des habitans est chrétienne et l'autre idolâtre. Ils n'ont pas de roi.

Entre Tiflis et le *fort de la porte des Alains*, est une province appelée صنارية *Sanariah*, ou صنباريه *Sambariah*, dont le roi porte le titre de كرسكوس *Kereskous* ou كركسوس *Kerkessous*. Les habitans sont chrétiens, ils se disent d'origine arabe, et prétendent appartenir à une branche de la tribu d'*Okaïl*, qui descend de Nezar, fils de Ma'ad. D'après leur récit, Leurs ancêtres abandonnèrent anciennement la contrée de Mareb, dans le Yémen, et s'établirent dans le pays dont je parle. Près de ce peuple se trouve la nation de شكين *Chekin* (1); quoiqu'elle professe le christianisme, on y trouve beaucoup de mahométans qui font le commerce, ou qui servent comme domestiques. Le roi actuel de ce pays est *Lidariarech*, fils de *Hamaïn*. Non loin de là se trouve le pays de *Kaïd*, dont la capitale n'est habitée que par des musulmans, tandis que les villages et les bourgs d'alentour sont occupés par des chrétiens. A l'époque de la composition de cet ouvrage, le roi se nomme *A'mbassah* ou le *Borgne*. Cette contrée est un asile de

(1) C'est le pays de *Chakhi*, situé au nord du Kour et du Karabâgh.

voleurs, de mendians et de malfaiteurs de tout genre. Elle confine à la province de *Movakaniah* موفابيه (1), qui, comme je l'ai déjà observé, fait partie des états de *Chirvân châh*. Il ne faut pas confondre cette province de Moukaniah avec une autre de même nom, située sur les bords de la mer des Khazar (2). *Mohammed*, fils d'*Yezid*, qui est aujourd'hui roi du Chirvân, avait reçu de ses pères le gouvernement du royaume d'*Arrân*, et le Chirvân avait pour roi *Aly*, fils de *Haïthem*. Au décès de celui-ci, Mohammed fit périr ses oncles se rendit maître de ce pays et subjugua, comme je l'ai dit, plusieurs contrées voisines. Ce prince a, dans ses états, un château extrêmement fort, situé sur une montagne du Caucase; on l'appelle *le château de Thiar*. On dit que c'est le même qui est connu sous le nom de *Ville de Pierre*. Il n'y a, dans le monde, qu'une seule place qui puisse passer pour être plus forte et imprenable. C'est le fort de Zidbad, situé sur les bords de la mer de Perse, à peu de distances de Sirâf.

Près de Bab-ul-abvâb, dans le lieu nommé *Sakat* ou *Masfat*, on y voyait des édifices en pierre, d'une structure admirable, élevés par ordre de *Kobàd*,

---

(1) C'est le pays appelé autrefois par les Géorgiens მოვაკანი *Movakani*. Actuellement il porte le nom de قارا باغ *Karâ bâgh*, ou le jardin noir, Il est compris entre le Kour, le lac de Sevan et l'Araxes. Kl.

(2) Voyez pag. 264, note (7); c'est la plaine de *Mougan*. Kl.

fils de Firouz, qui ressemblait à Anouchirvân. Ce prince avait fait construire dans le Chirvân, un mur appelé *le mur d'argile* سور الطين et un autre nommé سور الحجارة *mur de pierre*, qui portait aussi le nom de برمكى *Barmeky*.

Le fleuve كرو *Kourou*(1) prend sa source dans la province de خرزان *Kharzán*, appartenant au royaume de جرجر *Djidjir*, traverse le pays des Abkhaz(2), et passe par Tiflis qu'il coupe par le milieu. De là, il va dans le pays de سلوردية *Solwerdiah*(3), occupé par les Arméniens très-courageux et braves. Le *Kourou* passe ensuite à trois milles de la ville de *Barda'ah* (4), puis il reçoit le *Sanârah* aux environs du bourg du même nom, et la rivière de رس *Ras*, dont l'origine est à la frontière du territoire des Grecs, non loin de la ville de Trébizonde. Ces deux fleuves s'étant réunis, vont se jeter dans la mer des Khazar. Le *Ras* traverse la province de دبير

(1) C'est le Kour, en géorgien *Mtkwari*.

(2) On voit, par ce passage, qu'une grande partie de la Géorgie appartenait au pays d'*Abkhaz*, comme je l'ai déja remarqué à la pag. 296, dans la note. Kl.

(3) C'est la partie méridionale de la Géorgie, au sud de Tiflis, habitée par des Arméniens, dont *Choulaverdi* était une des principales villes.

(4) *Bardâ'ah* était autrefois la capitale florissante de la province de Karâbâgh. Elle faisait les délices de Timour et de plusieurs princes de sa famille. A présent on n'en voit que quelques ruines sur la droite du *Terter*, près du village de *Bardeh*, qui se trouve sur la gauche de cette rivière. Kl.

Dir ou يدين *Iedîn*, qui appartient a l'Adzarbaïdjan, et qui fut jadis au pouvoir de *Babek* le *Khorramien ;* ensuite il passe devant la montagne d'*Abi-Mousâ*, dans la province de ران *Rân* (1), qui est habitée par diverses nations. Enfin il cotoye le canton de دورنان *Dournân*.

Le fleuve اسفيد رود *Asfîd-roud* (2), ou la *rivière blanche*, coule dans la province du Daïlem, et passe au pied du fort de Selam, qui a son nom de Selam, fils de Sivar, un des rois de cette contrée. Ce prince s'est rendu célèbre à l'époque où j'écris, car il a soumis tout l'Adzarbaïdjân. L'Asfid-roud coule ensuite vers le جيل *Djîl*, qui tire son nom de celui de la nation de *Djîl*. Avant de quitter le Daïlem, il reçoit encore le شاهان رود *Chahân-roud*, ou la *rivière des rois*, qui a reçu ce nom pour la blancheur et la limpidité de ses eaux ; ensuite il va se jeter dans la mer de Djîl, nommée aussi mer du Daïlem, ou des Khazar ; car cette mer change de nom d'après les différentes nations qui occupent ses bords. La plupart des peuples de Djîl et du Daïlem habitent le long de ces deux rivières ; ils sont célèbres par leurs entreprises guerrières et par les conquêtes lointaines qu'ils ont faites. Le roi actuel de ce pays possède la ville de Raï, le Thabarestân et d'autres parties de l'Iraque persique.

(1) *Rân* est le pays actuel d'Erivan et de Djoulfa, au nord du grand coude de l'Araxes. Kl.

(2) Cette riviere s'appelle aussi en Persan *Sefid-roud* et *Sepand-roud ;* elle est actuellement plus connue sous le nom turc de *Kizyl ozèn*, ou de la *rivière rouge*. C'est le *Mardus* ou *Amardus* des anciens. Kl.

MÉMOIRE

SUR

LE COURS DU YAROU DZANGBO TCHOU,

OU DU GRAND FLEUVE DU TUBET;

Suivi de Notices sur la source du BURRAMPOUTER (1).

Le Tubet était fort peu connu dans le 17e siècle. On n'avait sur ce pays que des notions vagues, dues au zèle de quelques missionnaires qui avaient pu y pénétrer en cherchant un nouveau chemin pour aller en Chine. En 1624, *Antoine Andradà*, jésuite portugais, entreprit ce voyage. Il partit de l'empire du Grand-Mogol, prit sa route par le Ghervâl, passa par le Tubet, et parvint heureusement jusqu'en Chine.

(1) J'ai composé ce mémoire et la carte qui l'accompagne, au mois de mars 1825, dans le moment même où le lieutenant *Burlton*, occupé de lever le cours supérieur du *Burrampouter*, reçut l'avis important, que ce fleuve avait sa source au sud des hautes montagnes de neige qui bordent le Tubet au midi, et qu'il ne pouvait être identique avec le *Yarou dzangbo tchou*. Mon mémoire, annoncé au milieu de 1825 au public, devrait paraître dans le premier cahier de ce *Magasin*, mais la gravure de la carte et quelques changemens, nécessités par les découvertes des Anglais, en ont retardé la publication. KL.

Grueber et d'*Orville*, deux autres jésuites, revenant de cet empire en 1661, traversèrent le Tubet, et arrivèrent au Bengale. A la même époque, Tavernier se procura quelques informations sur la route qui conduit de l'Inde en Chine. Nous ne possédons que des extraits peu satisfaisans des voyages des trois missionnaires dont il vient d'être question ; ils ne suffiraient pas même à donner une idée superficielle de la position et de la géographie physique du Tubet.

En 1715, le *P. Desideri* partit de Kachmir, franchit, avec une peine infinie, les montagnes neigeuses appelées *Kantel*, traversa plus de la moitié du Tubet, et ne s'arrêta qu'à *H'lassa*, capitale de ce pays. Cependant son voyage, tel que nous l'avons, est très-maigre en détails géographiques. On peut dire la même chose de la relation du père *Horace della Penna*, qui, en 1732, alla du Bengale à *H'lassa*, où il établit une mission catholique.

Le grand empereur *Khang hi*, après avoir terminé la conquête de la Chine, commencée par ses prédécesseurs, voulut avoir un tableau général de ses vastes états. Persuadé de l'excellence de la méthode européenne de lever des cartes, il chargea les missionnaires mathématiciens qui étaient en Chine, de dresser celle de cet empire et des pays des Mongols et des Mandchoux. Cette mémorable entreprise, commencée en 1708, fut heureusement terminée en 1717. Le Tubet n'était pas compris dans le travail des jésuites; mais Khang hi y avait autrefois envoyé un grand de sa cour, chargé de travailler

à mettre les princes de ce pays dans les intérêts de la nouvelle dynastie mandchou-chinoise. Ce seigneur avait amené avec lui quelques personnes de son département; il profita d'un séjour de deux ans dans le Tubet, pour leur faire lever la carte de toutes les contrées immédiatement soumises au grand-lama. En 1711, le résultat de ces opérations fut remis au P. *Regis*, afin qu'il le réduisît à la forme des cartes de quelques provinces de la Chine déjà faites; mais ce jésuite, après avoir soigneusement examiné ces matériaux, les ayant trouvés trop imparfaits, refusa de se charger de cette commission. Toutefois, ces essais, quoique défectueux, montraient que le Tubet était beaucoup plus étendu qu'on ne le voyait marqué sur les cartes de l'Asie qu'on avait alors. *Khanghi*, informé que les élémens de la carte apportée du Tubet ne pouvaient servir qu'à faire connaître quelques villes et quelques rivières de ce pays, résolut de faire recommencer l'opération avec plus d'exactitude, afin d'obtenir une carte qui pourrait se joindre à celle de la Chine. Il choisit pour cette entreprise deux *lama*, ou prêtres tubetains, qui avaient appris la géométrie dans une école de mathématiques, établie sous la protection de son troisième fils. Il chargea ces *lama* de lever le pays depuis la ville de *Si ning*, dans le *Chen si*, jusqu'à *H'lassa*, résidence du grand-lama, et de là jusqu'à la source du Gange, et leur donna l'ordre de lui apporter de l'eau de ce fleuve. En 1717, l'empereur fit remettre le travail des lama aux missionnaires-géographes, pour qu'ils l'examinassent;

ils le trouvèrent, sans comparaison, meilleur que la carte du Tubet, rédigée en 1711, et ils le firent entrer, avec quelques corrections qui leur paraissaient indispensables, dans la carte générale de l'empire qu'ils présentèrent en 1718 à l'empereur Khang hi.

Ce travail précieux fut gravé à Peking; les missionnaires-jésuites en envoyèrent un exemplaire à Paris, qui fut présenté au roi, et resta jusqu'à l'époque de la révolution dans sa bibliothèque particulière à Versailles. Des calques de ces mêmes cartes, traduites en Chine, furent remis par le P. *Duhalde*, au célèbre d'*Anville*, pour qu'il les réduisît et soignât leur publication. Ces calques n'étaient que des extraits fort incomplets des originaux chinois et mandchoux; et de plus les noms avaient été traduits par une personne peu versée dans la langue chinoise. Il ne faut donc pas attribuer à d'*Anville*, les erreurs que présentent les cartes faites d'après ces calques, et insérées dans la description de la Chine, du P. Duhalde.

Quant aux feuilles particulières du Tubet que renferme cet ouvrage, d'*Anville* les a fait copier assez exactement d'après les calques dont on vient de parler; mais il s'est permis, dans la carte générale dans laquelle il les a réuni, plusieurs changemens qui n'ont pas tous été heureux; le principal consiste dans le déplacement de la position de *H'lassa;* dans les originaux, la latitude de cette ville était marquée à 29° 40'; il l'a reculée de 35 minutes plus au sud. Il paraît que d'Anville n'a fait en cela que céder à

l'invitation des jésuites de Peking, en adoptant la latitude donnée par le P. *Grueber*, qui place la capitale du Tubet, sous 29° 6' de latitude nord. Cependant nous savons que toutes les latitudes marquées par ce missionnaire sont fautives et diffèrent de 30 à 90' de la vérité. Les soi-disant géographes et les fabricans de cartes ont tous fait entrer dans eur travaux le Tubet, tel qu'ils le voyaient figuré par d'Anville dans sa carte générale, et dans la seconde partie de son *Asie;* ils les ont copiés servilement, sans même songer à les comparer avec les feuilles particulières du Tubet que renferme l'ouvrage de Duhalde. Le major *Rennel* seul a fait attention à ces dernières; dans son beau travail sur l'Inde, il a adopté la latitude de *H'lassa*, telle qu'elles l'indiquent. Nous verrons plus tard que cette latitude est encore trop méridionale, et que si la capitale du Tubet est mise à sa véritable place, ce pays devient beaucoup plus large què nous ne sommes accoutumés à le voir figuré.

Ces préliminaires indispensables étant posés, je vais m'occuper de l'objet spécial de ce mémoire. La grande rivière, appelée sur les cartes de Duhalde *Yarou Tsanpou*, traverse le Tubet de l'ouest à l'est, et en sort sans qu'elles indiquent la direction de son cours ultérieur. La même incertitude y subsiste pour le cours de toutes les autres rivières du Tubet oriental, après qu'elles ont passé les bornes de ce pays. D'*Anville*, ce prince des géographes modernes, dont les inspirations heureuses ont préparé tant de véritables découvertes, combinant les positions de l'Inde, du Tubet

et de la Chine, conjectura que le *Tsanpou*, après avoir traversé une espace de pays que l'on peut évaluer à plus de 300 lieues de France, ne pouvait être que la rivière dont on ne connaissait, à cette époque, que la partie inférieure, sous le nom de *rivière d'Ava*. Il se crut donc en droit de joindre ces deux rivières et d'en faire un seul fleuve, qu'il a figuré dans sa carte de l'Asie. Les successeurs de ce grand géographe adoptèrent sa conjecture, et sans le major Rennel, nous l'aurions vue encore aujourd'hui reproduite sur nos cartes et dans tous les livres de géographie.

M. Rennel, en traçant en 1765 le cours du *Burrampouter*, fut extrêmement surpris de trouver cette rivière plus large que le Gange, avant son entrée dans le Bengale. Il apprit aussi qu'elle venait de l'est, tandis que toutes les informations précédentes la représentaient comme venant du nord. « Cette » découverte inattendue, dit-il, me conduisit bientôt » à faire des recherches qui me fournirent des renseignemens sur le cours général de ce fleuve jusqu'à » cent milles anglais de l'endroit où Duhalde avait » laissé le *Tsanpou*. Je ne pus douter plus longtemps que le *Burrampouter* et le *Tsanpou* ne formassent qu'une seule et même rivière; et cette supposition fut confirmée par les assurances positives » des habitans d'Assam, qui me dirent que leur » rivière venait du nord-ouest, en traversant les montagnes du *Boutan*. Mais voici qui prouverait incontestablement que le *Tsanpou* n'est pas le même » que le fleuve d'*Ava*, et que ce dernier est le grand

» *Nou kiang*, de la province de *Yun nan ;* je suis pos-» sesseur d'une carte manuscrite du cours de la ri-» vière d'Ava, jusqu'à 150 milles de l'endroit où » Duhalde laisse le *Nou kiang* dans sa course vers » Ava. J'ai de plus des renseignemens authentiques » qui montrent que cette rivière, nommée *Irabatty* » par les habitans d'Ava, est navigable depuis le » *Yun nan,* province de la Chine, jusqu'à la ville » d'Ava. » Nous verrons bientôt que tous les faits allégués par M. Rennel sont exacts, mais que les conséquences qu'il en a tirées sont fausses. Néanmoins ceux qui, jusqu'alors, avaient copié d'Anville pour le cours ultérieur du Tsanpou, adoptèrent la conjecture du géographe anglais, et joignirent cette rivière avec le Burrampouter.

Avant d'aller plus loin, je dois donner ici une description de la grande rivière du Tubet, extraite de géographes chinois. Son véritable nom tubetain est གཙང་པོ་ཆུ་ *Dzangbo tchou.* Le premier de ces deux mots, *Dsangbo*, signifie *limpide et pur*, et le second *tchou*, est le nom ordinaire de *l'eau* et des *rivières.* Le *Dzangbo tchou* vient du Tubet occidental, ou de la province de *Thsang ;* il y porte le nom de གཡས་རུ་གཙང་པོ་ཆུ་ *Yarou dzangbo tchou*, c'est-à-dire *rivière claire et pure de la frontière de l'ouest* (1). Ce fleuve prend sa source par 30° 10' de lat. nord et 79° 35' de long. E., dans le *Damtchouk*

---

(1) Turner écrit ce nom *E-ro-choom-booh*, ce qui est inexact. Les livres tubetains l'écrivent *Yarou Dzangbo tchou.*

kabab, montagne neigeuse située sur les confins de la province d'*Ari*. Après un cours d'environ dix lieues à l'est, il reçoit à gauche une rivière qui sort du *Djimagoungroung*, petit lac situé à l'est du *Langtsian kabab*, bouche de l'éléphant, autre montagne neigeuse. Ce nom lui vient de ce que les eaux produites par la fonte des neiges, sortent de ses flancs crevassés avec la même impétuosité que de la trompe d'un éléphant. Le premier affluent considérable du Yarou dzangbo tchou est à gauche, le *Naouk dzangbo tchou*, qui vient du nord-est. Plus bas il reçoit du côté opposé le *Gouyang*, qui découle de l'Himâlaya. Il traverse après de l'ouest à l'est la province de *Thsang*, passe devant *Jikadze* et le couvent de *Djachi loumbo*, et reçoit encore à gauche le *Djochotghi choung*, le *Dzaka dzangbo tchou*, l'*Outchou*, le *Dok tchou* et le *Chang*; et à droite le *Ghiaroungrou*, le *Chordi*, le *Manggar*, le *Chab tchou* et le *Djouangdze*, que lui envoie l'Himâlaya. A *Djachi loumbo*, son lit est très-large et partagé par des îles en un nombre infini de canaux, dont le principal, près de ce couvent, est étroit et profond, et ne devient jamais guéable. Là ce fleuve n'est plus désigné que par le seul nom de *Dzangbo tchou*; au-dessus de *Jiga goungghar* (seconde capitale du Tubet, qui manque sur nos cartes), il entre dans la province d'*Ouei* ou le *Tubet central*. Arrivé à peu près à douze lieues sud de *H'lassa*, il reçoit l'impétueux *Galdjao mouraun* (1), et poursuit sa direction à l'est jusqu'au sud

(1) Ce nom est mongol et signifie *rivière furibonde*.

de la ville de *Sangri*, où il tourne au sud-est. Il forme alors la limite entre les pays de *Dakbo*, à sa droite, et de *Goungbo* à sa gauche, passe entre les villes de *Naï dzoung* et *Dzelagang dzoung*, et sort du Tubet par le défilé de *Sinhghian khial*, pour entrer dans le pays de *H'lokba*, ou *Lokabadja*, habité par les tribus sauvages de *Moun*. C'est jusqu'à ce point que nous sommes en état de suivre le cours du *Dzangbo tchou*, sur les cartes des lama publiées par d'Anville et Duhalde.

Une autre rivière considérable du Tubet central est le སྨོན་ཆུ་ *Moun tchou* ; elle coule au sud du *Dzangbo tchou*. Le *Moun tchou* a sa source dans les hautes montagnes de *Tamar*, près de *Neubdoung*, ville de la province d'*Ouei*, court au sud-est, passe devant le *Yarla chamboï gangri*, montagne neigeuse, et reçoit, dans le voisinage de *Tam dzoung*, le *Loubnak tchou*, grande rivière qui vient de l'ouest. Après avoir marqué la limite méridionale du pays de *Dakbo*, le *Moun tchou* entre aussi dans la contrée de *H'lokba* habitée par les *Moun*.

A l'orient du *Dzangbo tchou*, on rencontre le ཀག་པོ་ གཙང་པོ་ཆུ་ *Gakbo dzangbo tchou*, ou l'eau claire et pure du pays de Gakbo. Cette rivière prend son origine sous le nom de *Sang tchou*, par 31° 20' lat. nord, à la frontière occidentale de la province de *Kam*, entre les monts *Sangtsen soum do ri* et *Barkala*, coule au sud-est, passe à l'occident du

célèbre temple de *Lari*, et traverse le pays de *Gakbo*; elle y reçoit, à gauche, le *Bo dzangbo*, rivière considérable, quitte cette contrée sous la même latitude que le *Dzangbo tchou*, et entre dans le pays de *H'lokba*.

Une quatrième grande rivière du Tubet est le མཚོད་ཏེང་ཆུ་ *Tchot deng tchou*, qui coule à l'est de la précédente; son cours appartient à la province de Kam; elle y est formée par le *Moun tchou* et la *Lo tchou*, qui viennent du nord et se réunissent au nord-est du *Gakla gangri*, montagne neigeuse. Le *Tchot deng tchou* coule aussi au sud et entre dans le pays de *H'lokba*.

La carte des lama n'offre aucun indice sur les cours ultérieurs du *Dzangbo tchou* et des trois autres rivières que je viens de nommer. Ce n'est que dans la nouvelle carte de l'empire chinois en cent dix feuilles, publiée à Peking vers le milieu du règne de *Khian loung*, que nous trouvons des renseignemens sur ce sujet. Dans cette carte, les noms des lieux, des rivières, des lacs et des montagnes de la Chine sont écrits en chinois, et ceux de la Tartarie et du Tubet en caractères mandchoux. Aux endroits où les quatre grandes rivières du Tubet sortent de ce pays, on trouve des notices qui nous éclaircissent sur la direction qu'elles prennent plus loin.

Voici ce qu'on lit sur le *Dzangbo tchou*, ou *Yarou dzangbou tchou*, comme son nom y est partout écrit:

[illegible]

« Ce fleuve passe par le pays de *Lokabadja* (ou » H'lokba), de la horde des *Moun*, coule au sud-» est, entre dans l'*Yun nan* près de l'ancienne ville » de *Young tcheou*, et y devient le *Pin lang kiang* » (fleuve de l'arec de l'Inde) . »

A la sortie du *Moun tchou*, on trouve ces mots :

[illegible]

[illegible] « Cette rivière coule vers » le sud-est et se réunit, dans le pays de *Lokabadja* » de la horde des *Moun*, au *Yarou dzangbou.* »

Au *Gakbo dzangbo tchou*, on lit : [illegible]

[illegible]

» Cette rivière passe par le pays de « [illegible]
» *Lokabadja* de la horde des *Moun,* coule vers le
» sud-est, entre dans la *Yun nan,* par le nord-ouest,
» près du fort de *Thian than kouan*, et y devient
» le *Loung tchhouan kiang.* »

Au *Tchot deng tchou* on trouve le passage suivant:

[illegible]

« [illegible] « Cette
» rivière se réunit au *Gakbo dzangbou*, dans le pays
» de *Lokabadja* de la horde des *Moun.* »

Le Dzangbo tchou est donc le même que le *Pin lang kiang*, ou le fleuve des palmiers qui portent l'arec. Les géographes chinois donnent, sur ce fleuve, les notices suivantes qui concernent principalement son cours à travers la province de Yun nan.

« Le *Pin lang kiang*, 江榔檳, disent-ils,
» passe à 180 lieues à l'ouest de *Theng yue tcheou*,
» du district de *Young tchhang fou*, dans le *Yun nan*.
» Sa source est dans le Tubet; avant d'arriver à la
» frontière de la Chine, il traverse le pays des sau-
» vages nommés *Ly sou* ou *Ly ly*, coule à l'ouest
» de l'ancienne ville de *Young tcheou* et à l'est du
» fort *Chin ho kouan*. De là il continue à se diriger
» au sud, passe au nord-ouest du mandarinat de
» *Thsian yaï szu*, où il reçoit le *Taï i kiang*, qui vient
» de l'orient, et tourne alors au sud-ouest. Il re-
» çoit du nord les eaux du *Tsan ta ho*, et plus bas

» du nord-ouest, celles du *Nang soung ho*. Il coule » toujours au sud-ouest, et reçoit à gauche le *La sa*, » prend un cours plus occidental, puis entre dans le » royaume de *Mian* (ou *Ava*). Ainsi ce fleuve vient » du pays des barbares, arrive par la frontière occi- » dentale dans le cercle de *Theng yue tcheou*, y reçoit » le *Ta i kiang*, et entre dans le *Mian tian* (*Ava*). »

Le Pin liang est, comme on voit sur la carte jointe à ce mémoire, le même fleuve que le *Bhanmo* ou l'*Irawaddy myit*, qui passe devant *Amirapoura*, capitale actuelle de l'empire des Birmans. Après s'être réuni au *Kiayn deayn* ou *Thanla waddy*, à peu près à 25 lieues au-dessous de cette ville, il forme le *Grand Irawaddy*, ou fleuve d'Ava des anciennes cartes. Les renseignemens qu'on avait donnés au major Rennel, indiquant que ce fleuve était navigable jusque dans le *Yun nan*, et qu'on pouvait par conséquent aller par eau dans cette province, en remontant ce fleuve, étaient donc exacts; mais le géographe anglais s'est trompé en croyant que, pour cette raison, l'Irawaddy était identique avec le Nou kiang, fleuve qui parcourt aussi la province de Yun nan, mais dont le cours est beaucoup trop oriental pour pouvoir se joindre au fleuve d'Ava. Nous savons au contraire par les relations chinoises, que le *Nou kiang*, ou *Lou kiang* comme il s'appelle plus bas, est le même fleuve que le *Thaleayn myit*, qui, sous le nom de *Mautama*, se jette dans le *golfe de Martaban*.

Le *Gakbo dzangbo tchou* est la première grande rivière qui, dans le Tubet, coule à l'orient du Dzangbo

tchou ; elle reçoit, comme nous l'avons vu, le *Tchot deng tchou*, dans le pays de H'lokba, coule au sud et entre dans la province de Yun nan, sous le nom de *Loung tchhouan kiang* (en birman *Chueli-kiâng*). Les géographes chinois donnent la description suivante de son cours en Chine. :

« Le *Loung tchhouan kiang*, 江川龍 (rivière » rapide du dragon), passe à 80 lieues à l'est de la » ville de *Theng yue tcheou*. On l'appelle aussi *Lou* » *tchhouan kiang* (rivière de la forêt des montagnes). » Il traverse le district de *Young tchhang fou*, jusqu'à » la frontière occidentale du mandarinat de *Mang* » *chi szu*. Son cours est extrêmement rapide, et les » barbares qui habitent sur ses bords se croient » suffisamment en sûreté par l'escarpement de ses » rives. Au sud de ce mandarinat, on trouve le gué » de *Ngo*, par lequel passe le chemin de *Lou tchhouan* » à *Mou pang*. Sous la dynastie des Ming, en 1441, » *Wang ki* fit la conquête de Lou tchhouan ; de là » il envoya par le gué de *Ngo*, un corps de troupes » qui pénétra dans le pays de *Mou pang*, et le sou- » mit aussi. D'après la géographie des Ming, le *Loung* » *tchhouan kiang* vient du pays des barbares nommés » *O tchhang mang*, et des sept colonies des *Thsang* » ou *Tubétains*. Il entoure *Yue tian* et sa banlieue, » passe au nord de la chaîne des hautes montagnes » des *Li* (*Kao Li houng chan*) et coule vers la ville » *Tai koung tchheng*, où il se réunit au *Ta i kiang* (1).

(1) Ceci est une méprise des auteurs de la géographie des Ming,

La description géographique de la province de Yun nan, faite sous la dynastie des Mandchoux, s'exprime ainsi : « Le *Loung tchhouan kiang* est formé par trois » rivières. La première vient de *Kiaï theou tian*, et » sort du petit lac *Ma lou thang*; c'est la rivière de *Wa* » *thian*, qui plus bas reçoit le nom de *Kou toung ho.* » Elle passe directement au nord de Theng yue » tcheou. La seconde rivière vient des *Thsang tian* » ou des sept colonies tubétaines; c'est le *Ming* » *kouang ho;* elle coule au sud-est, se réunit avec la » précédente et forme le *Nou chy kiang*. La troisième » sort de la forêt, au pied du *Siue chan*, ou de la » montagne neigeuse, coule au sud-ouest et reçoit le » *Khiu chy kiang*. La première et la troisième de ces » rivières se jettent dans la seconde, qui coule à » l'orient de Theng yue tcheou, où elle reçoit le » nom de Loung tchhouan kiang »

Après avoir rapporté les anciennes descriptions du cours du Loung tchhouan kiang, les auteurs de la géographie impériale ajoutent : « D'après les der- » nières cartes qu'on a fait de cette contrée, une » des branches qui forment cette grande rivière vient » du pays des sauvages de *Ly ly*, coule au sud et entre » dans notre frontière. Elle passe devant *Ta thang* » *yaï*, et à l'ouest du fort *Ma mian kouan.* De là elle » se dirige vers le sud-ouest, passe à l'occident de

car le *Ta i kiang* est une petite rivière à l'ouest du *Loung tchhouan kiang*; elle est tout à fait séparée de son cours par de hautes montagnes, et se jette dans la gauche du *Pin lang kiang*, ou *Bammo.*

» *Kiai theou*, reprend la direction méridionale, puis » coule à l'ouest de *Wa thian*, au sud-est de la bour- » gade de *Khiu chy kiai*, où elle reçoit le *Khiu chy ho*. » Il y a deux rivières appelées *Khiu chy ho* : l'une » sort de la forêt au pied du *Ming kouang chan*, et » coule au sud; l'autre a sa source au sud-ouest du » fort de *Thian than kouan*, coule au sud-est jusqu'au » nord-ouest de la bourgade de *Khiu chy kiai*, où elles » se réunissent. Alors le courant qu'elles ont formé » se dirige au sud et passe à l'ouest du bourg. Cette » rivière en reçoit encore une autre petite qui vient » du sud-ouest, coule ensuite à l'est, et se joint à celle » de *Wa thian*. Après cette réunion elle reçoit le nom » de *Loung tchhouan kiang*, sous lequel elle coule au » sud, baigne le pied de la haute chaîne des montagnes » des *Li*, à l'est de la digue de *Kan lan pho* et à » l'ouest du mont *Fen choui ling*. Plus bas elle fait » plusieurs détours à l'est et à l'ouest, file au nord- » ouest du mandarinat de *Mang chi szu*, court au » sud-ouest, passe au sud-est d'un autre mandarinat » nommé *Loung chan szu*, et coule au sud. Elle passe » alors à l'ouest du mandarinat de *Tche fang szu*, » reçoit à gauche le *Mang chi szu*, retourne au sud- » ouest et va au sud-est du mandarinat de *Meng mao* » *szu*. Ici elle quitte la province d'Yunnan, et, sui- » vant la même direction, entre dans le royaume » d'*Ava*. Elle tourne bientôt à l'ouest, et forme la » frontière avec le royaume de Mian; plus loin elle » passe au nord du fort de *Han loung kouan*, qui » appartient aux Chinois; elle y reçoit le *Kang won*

vertes de neige. Le peu de largeur de la rivière fit croire au voyageur, que sa source devait être peu éloignée. D'après le rapport des indigènes, le *Siri Serhit* ou *Irawaddy* paraît aussi y avoir son origine.

Un rapport du 30 juin, contient les particularités suivantes :

A l'aide de quelques *Khangti*, originaires du pays de *Bor Khangti*, le lieutenant *Neufville*, également employé à la mesure de l'Assam, a été à portée de donner quelques renseignemens nouveaux sur le cours des rivières. Le pays de *Bor Khangti* est au-delà des montagnes neigeuses du *Brahma kound*. Ce voyageur pense que ces chaînes très-hautes se prolongent beaucoup plus au nord qu'il ne l'avait cru, et il est convaincu qu'elles sont plus élevées que toutes celles que son œil pouvait apercevoir. Le Burrampouter ou *Lehit* (Luhit), est seulement accessible jusqu'au Brahma kound, et peut-être jusqu'aux monts des *Michmy*. Il est formé par la fonte des neiges des plus hautes cimes de la chaîne qui est située plus à l'est. C'est un petit ruisseau qui tombe dans le Brahma kound; ce lac en reçoit des monts Michmy trois autres, appelées *Djehdjeng* (Juhjung), *Tissyk* et *Digarou*. Les Khangti assurent que l'Irawaddy a sa source de l'autre côté de la montagne de laquelle sort le Burrampouter (1). Ce récit paraît très-probable, car il est parfaitement d'accord avec l'état physique du pays.

---

(1) Les Khangti ont vraisemblablement dit, qu'à l'est de ces montagnes, l'Irawaddy *coulait* vers le sud. Kl.

Un peu au nord-est de l'ouverture du Brahma kound, dans la haute chaîne des monts des Michmy, s'ouvre une autre vallée peu profonde par laquelle passe un chemin qui conduit en vingt journées au pays de Dalaï-lama. On dit aussi à M. Neufville, qu'un défilé des monts des *Abor* menait au Népâl, mais il ne put trouver personne en état de lui donner des indications plus positives sur ce point.

Le rédacteur de l'*Asiatic Journal,* dit, dans le numéro de février 1826, qu'on venait de lui communiquer quelques renseignemens nouveaux sur l'origine du Burrampouter, et l'essai d'une carte du pays compris entre 27° et 28° 30' de lat. nord, et entre 94° et 96° 30' long. E. de Greenwich.

D'après cette carte, le Burrampouter, dans les limites indiquées, tourne au sud-ouest et forme une courbe bornée par les monts des *Myry,* des *Abor* et des *Michmy,* au-delà desquels s'élèvent plusieurs chaînes de hautes montagnes neigeuses, qui s'étendent à perte de vue; elles paraissent être parallèles les unes aux autres. Environ à 27° 25' de lat. et 94° 28' de long. E. de Greenwich (92° 8' de Paris), est l'embouchure du *Bory Dhying* ou *Boury Dhying*, bras qui se détache du Burrampouter; il décrit une courbe au sud et au sud-est, et par le *Nau Dhying*, rejoint le Burrampouter, environ 95° 30' de long. de Greenwich (93° 10' de Paris); de sorte que le pays compris entre les deux rivières, est une île longue à peu près de 90 milles et large

de 50. Elle est habitée par les tribus des *Mauwa-mariah* et des *Singpho*. C'est vraisemblablement le *Mojuli* de nos cartes, car l'île appelée *Modjauli*, qui suit après celle-ci, n'a qu'un peu plus de vingt milles de long sur autant de large; elle est située justement au confluent du *Bory Dhying* et du *Bory Lehit* avec le Burrampouter; son extrémité orientale est 27° 20' lat. nord et 94° 34' long. E. (90° 4' de Paris).

L'ouverture de la chaîne orientale vers le *Brahma khound*, qui est la source du Burrampouter, est placée à 27° 44' lat. et 96° long. E. de Greenwich (93° 40' de Paris).

Cette carte démontre que la latitude donnée par le lieutenant *Burlton*, à l'endroit où finit son voyage, est de cinq ou six minutes trop au nord. Il paraît qu'il s'arrêta dans le territoire de *Seddia*, un peu au-dessous du point où le Burrampouter reçoit le bras du *Bory Dhying*, qui traverse le pays des *Singpho*. A ce même lieu deux autres rivières se jettent aussi dans le Burrampouter. Malgré cette augmentation d'eaux, ce fleuve n'avait que 450 pieds de largeur, quoique la plus grande étendue de son lit d'une rive à l'autre fût de 1800 pieds. Les informations reçues postérieurement placent, comme ceux de M. Burlton, ce lieu à dix journées de distance du Brahma khound. On comptait quarante milles anglais, ou quatre journées, de l'embouchure du Bory Dhying jusqu'à l'endroit où le Burrampouter sort des montagnes, et de là jusqu'au Brahma khound, six jours de marche.

Voici le rapport dont il a été question :

Au-dessus du confluent du *Dikho*, qui vient de Rengpore et Ghergong, le Burramponter coule du nord au sud, et plus loin sa direction est de l'est à l'ouest. Sur sa gauche s'étend une forêt impénétrable, dont les arbres sont très-hauts ; on y voit des ruines de villages, autrefois bien peuplés et détruits par les Birmans. Au-dessous de l'embouchure du Dikho, le Burrampouter se partage en deux bras et forme l'île de Modjauli ; ils se réunissent plus bas à *Sotal Paat*, près de *Maura Moukh*. Cette île offre aussi des restes de villages et renferme celui de *Rattanpore*, qui est peu habité. A peu de distance du Dikho (toujours en remontant), on rencontre l'embouchure du *Bory Dhying*, qui vient de *Borhat'h*, *Diggleghaut* et *Djypour*, sur la route du pays des Birmans, et qui est navigable jusqu'à cette dernière ville, d'où il remonte dans le pays des Singpho, et se joint finalement au *Nau Dhying*, par 27° 32' lat. nord et 95° 34' long. E. de Greenwich (93° 14' de Paris), non loin de *Bhissagong*, également situé sur une autre route qui conduit aussi au pays des Birmans.

La rive gauche du Burrampouter est partout couverte d'une forêt épaisse. En continuant à le remonter, on arrive à l'embouchure du *Dibourou nellah*, qui sépare l'Assam proprement dit, du territoire de la peuplade des *Morâ* ou *Mauvamaryah*, tributaires de ce pays. Leur territoire est limité au sud par le Bory Dhying, à l'ouest par une ligne droite tirée entre cette rivière et l'embouchure du Dibourou, au nord

par le Burrampouter ou Lehit, et à l'est par une ligne qui va du Dhying jusqu'au territoire de *Seddia*, sur la rive opposée du Burrampouter. Cette contrée n'est habitée que sur les bords du Dibourou, qui prend son origine près de l'angle qu'elle forme au sud sud-est, et il la coupe en diagonale. Les habitans sont des Hindoux, qui n'adorent que Vichnou; ils obéissent à un chef nommé *Bersyapatty*, dont la résidence est à *Rungagora* (27° 20' lat. N., 95° long. E. de Greenwich, ou 92° 40' de Paris), ville située à peu près au centre du pays. Il a su maintenir son indépendance et préserver son pays des ravages des dernières guerres et des invasions des Birmans, des Singpho et des autres peuplades voisines, toutes adonnées au brigandage. Il s'est constamment montré l'ami des Anglais, et il paraît qu'on peut compter sur sa fidélité.

Depuis l'extrémité supérieure de l'île de Modjauli, la rive droite ne présente, en la remontant, qu'un pays absolument désert et couvert d'arbres et de broussailles jusqu'à la première chaîne des monts, et jusqu'au pays des *Myry*, montagnards presque barbares, grossièrement armés d'arcs et de flèches, et qui diffèrent totalement pour le langage, la figure et les mœurs, des habitans de l'Assam propre. Ils ont quelques villages sur la rive droite; le premier que nous rencontrâmes était celui de *Motgong*, bientôt après nous vîmes celui de *Myrygong*. Ce peuple manie l'arc avec dextérité, et se sert de flèches, qu'il empoisonne avec le suc d'une plante qui croît

dans les montagnes des Abor et Michmy, et qu'il paie très-cher. Il se sert des mêmes flèches pour tuer le gibier, dont cependant la chair ne devient pas malfaisante. Les Myry sont alliés du *Gohein* ou prince de *Seddia*, et ennemis des Singpho.

Un peu au-dessus de *Myrygong*, et toujours sur la rive droite, le Burrampouter baigne le *Sillany moukh*, nommé ainsi de la grande quantité de pierres et de débris de rochers, que le *Dihong* et le *Dibong*, torrens fougueux, entraînent dans leur cours rapide à travers les montagnes. Bientôt après, on arrive à leurs embouchures dans le Lehit. Ces torrens sortent de la haute chaîne des montagnes septentrionales par deux ouvertures bien distinctes, et contribuent à augmenter considérablement la masse d'eau du Lehit, qui avant de les recevoir est beaucoup moins rapide et moins gros.

Plus haut nous arrivâmes au confluent du *Koundil nellah*, sur lequel est situé *Seddia* (27° 25' lat. N. et 96° 10 long. E. de Greenwich, ou 93° 50' de Paris), ville capitale du territoire du même nom. Il était tributaire de l'Assam ; à présent il est presque totalement dévasté ; le peu d'habitans qu'on y voit sont des *Khangti* et des *Malouk* fugitifs, chassés par les Singpho de leur patrie qui est au sud-est. Le territoire de Seddia est gouverné par le *Seddia khâu*, ou *Gohein*, prince qui prétend descendre du dieu Indra, aussi bien que les radjas d'*Assam*, et les chefs des *Mauvamaryah*, des *Châm* et d'autres tribus. Il adore les divinités de l'Inde, mais il est de la secte hérétique

des Assamiens, et a renoncé à tous les préjugés des Hindoux, excepté qu'il s'abstient de la chair de vaches. Quoique sa puissance ne soit pas très-formidable, il a pourtant su résister au Singpho, en s'alliant avec les *Tyry*, les *Abor* et autres peuples des montagnes. Cependant on l'accuse, avec raison, d'avoir pris une part très-active au pillage de la partie de l'Assam, qui est voisine de son pays.

Vis-à-vis de Seddia, sur la rive gauche du Lehit, le territoire des Mauvamaryah finit et celui des Singpho commence. La forêt et les broussailles deviennent plus épaisses; plus haut nous atteignîmes la bouche du *Nau Dhying*, qui traverse le pays des Singpho et vient des montagnes du sud-est. Cette rivière reçoit les eaux du Bory Dhying. Le *Theinga nella* parcourt également la même contrée.

Les Singpho étaient autrefois tributaires de l'Assam; actuellement ils occupent tout l'espace limité au sud-est par des montagnes, au nord par le Lehit, à l'ouest par une ligne perpendiculaire qui va de Seddia au sud jusqu'aux monts, en laissant en dehors *Theokh* et *Makoum*, et qui coupe le cours du *Dipung nellah*. Les Singpho occupent douze villages ou cantons, indépendans les uns des autres; *Bhissagong* est le plus considérable. Tous sont gouvernés par des chefs appelés *Ghaï gâm*, qui agissent tantôt séparément, tantôt d'un commun accord, et qui souvent aussi se font la guerre entre eux. Quoique les Singpho soient bouddhistes, ils ne montrent aucune répugnance à tuer des animaux. Leurs armes ordi-

naires sont le *dhâu*, espèce d'épée courte et large, un bouclier oblong en bois, et l'arc. Ils aiment les armes à feu, mais ils n'en ont que fort peu et ne savent pas s'en servir.

Les hautes chaînes qui s'étendent au nord-ouest, au nord et à l'est, sont habitées par les *Abor* et les *Michmy*, tribus nombreuses, dont le caractère diffère peu de celui des autres montagnards ; je n'ai pu me procurer de plus amples renseignemens sur ces peuples. Mais l'objet le plus intéressant pour la géographie physique de ces contrées, est cette ouverture très-distincte dans la chaîne des monts moins élevés qui sont à l'est, et par laquelle le Burrampouter s'échappe. A 40 ou 50 milles anglais, ou à six journées à l'est de cette fente est situé le lac *Brahma khound*, ou le réservoir duquel sort cette rivière. Dans des tems plus tranquilles c'était un lieu de pélerinage très-fréquenté ; encore à présent tous les Hindoux le vénèrent à cause de sa grande sainteté.

On nous assura que le Burrampouter sortait d'un bassin circulaire, sur le flanc d'une montagne, au-dessous de la région des neiges ; au-delà les monts s'élèvent à une prodigieuse hauteur, et il est impossible de les traverser.

La carte qui accompagne ce mémoire a été principalement composée d'après des matériaux chinois et d'apèrs la relation des officiers anglais envoyés pour mesurer l'Assam. Il est peut être à propos d'ob-

server que l'original anglais du morceau précédent est écrit d'une manière passablement obscure ; on peut même assurer que, sans le secours d'une carte, il serait à peu près impossible d'y rien comprendre. L'auteur paraît être peu accoutumé à rédiger clairement une description géographique ; aussi celle qu'il donne, quoique nous l'ayons corrigée, présente encore des difficultés relativement au cours du *Bory Dhying*, car on ne voit pas distinctement si cette rivière venant du sud-est, se partage en deux bras, dont l'oriental coule au nord pour se joindre au *Nau Dhying*, et tombe avec lui à gauche dans le Lehit ou Burrampouter, tandis que le bras occidental coule au nord-ouest et se réunit au Burrampouter, un peu au-dessus de l'île de *Modjauli;* ou bien si les deux bras du *Bory Dhying* ne forment qu'un seul courant qui se détache, sous le nom de Nau Dhying, de la gauche du Lehit, coule au sud et tourne brusquement au nord-ouest, pour le rejoindre.

La partie de la Chine qui entre dans ma carte, est prise de la grande carte publiée sous Khian loung. Une légère comparaison avec celle de la province de *Yunnan,* publiée par d'Anville dans l'ouvrage de Duhalde, montrera qu'elle est beaucoup plus complète que cette dernière. Le Tubet est, en grande partie, pris à la même source ; mais j'ai rectifié la topographie de ce pays d'après de nombreux routiers et d'autres matériaux, que je compte publier plus tard dans ce recueil. Ils m'ont aidé à fixer la position de *H'lassa*, ville que toutes nos cartes plaçaient beau-

coup trop au sud. Les mêmes renseignemens m'ont déterminé à placer la ville de *Jikadze* avec le couvent de *Djachiloumbo* (*Shiggatzee* et *Teshoo loombo* de Turner), à environ 22 minutes plus au nord que ce voyageur ne l'avait fait ; je me suis cru d'autant plus autorisé à ce changement, que Turner ne dit pas qu'il eût fait des observations astronomiques pour déterminer la position des lieux qu'il a visités.

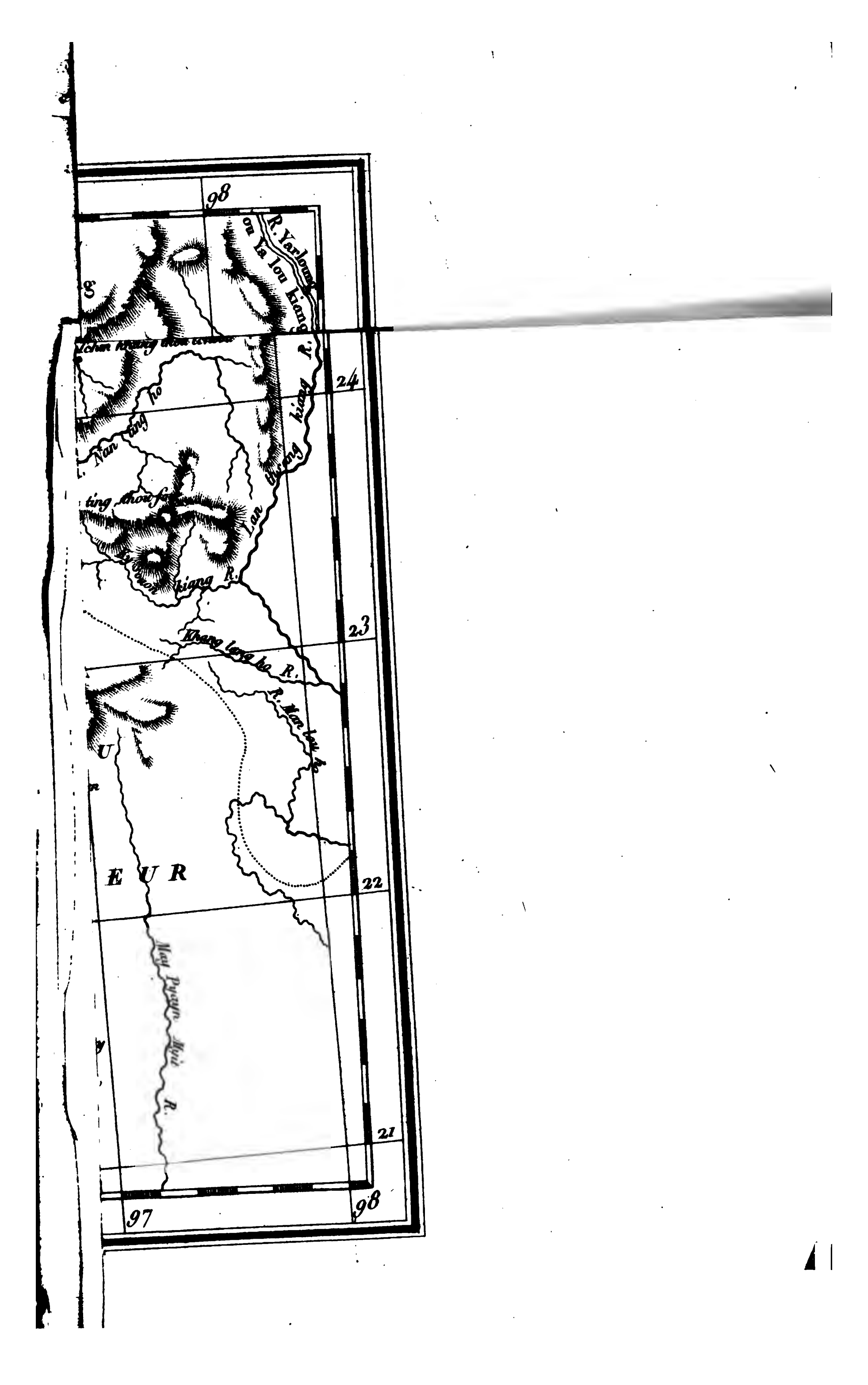
Les noms du Tubet sont écrits d'après la véritable orthographe du pays, telle que je l'ai trouvé dans le *Si yu thoung wen tchi*, dictionnaire géographique de l'Asie centrale, en six langues, publié à Peking vers l'an 1772.

AVERTISSEMENT.

Le troisième cahier du *Magasin Asiatique* contiendra, entre autres morceaux, les voyages faits en 1812, dans l'*Asie centrale*, au nord des monts Himâlaya, par *I'zzet-ullah* de Dehli, et un routier détaillé de la frontière de Chine jusqu'à *H'lassa*, capitale du Tubet. KL.

ERRATA.

Page 175, note (2), ligne 4, *lisez* : Boukharie.
— 176, dans la note, ligne 10, *lisez* Mohammed *au lieu de* Tangri virdi.
— 185, ligne 2, *lisez :* jusqu'au commencement de juillet.
— 186, — 15, — *Vyïtandza.*
— 188, — 9, — Vyïtandza.
— — — 11, — envoya.
— 197, — 6, — semblables.
— 205, — 12, — *Tchaouar* ou *Tchakhar.*
— 208, — 22, — Le 30 août.
— 209, — 14, — *noirs.*
— 210, — 29, — toiles de coton.
— 214, — 13, — *Balkhachi.*
— — — 23, — *Kachemir.*
— 215, — 3, — *Toupgan.*
— — — 11, — *Kouna tourphan.*
— — — 14, — Tchakhar.
— — — 15, — Mandchoux.
— 218, — 12, — coraux.
— 224, — 23, — *Erghetou tandzi.*
— 266, — 5, — *Rabiat el Báhly.*
— 285, — 8, — صاحب
— 289, — 28, — Tcherkess ou Circassiens.


98
R. Yarloung
ou Ya lou kiang
24
Nan ting ho
Lan thsang kiang
kiang R.
23
R.
22
E U R
R.
21
97
98